



REVUE INTERNATIONALE DE LINGUISTIQUE
DIDACTIQUE DES LANGUES ET DE TRADUCTOLOGIE



FLALY

REVUE FLALY N°3,
2EME SEMESTRE
MOIS: DECEMBRE 2017
ISSN: 2519-1527

EDITORIAL

Un nombre important d'articles parviennent de plus en plus pour publication. Les auteurs viennent d'horizons universitaires divers. Le numéro 2 Flaly est là, dans sa diversité thématique et dans sa richesse gnomique. C'est la preuve de l'écho scientifique favorable de cette revue.

Neuf (9) articles composent ce deuxième numéro. Parmi les sujets abordés, on y compte, outre la linguistique anglaise : la linguistique française et générale, la didactique et la traductologie. Cela témoigne de l'ampleur des innovations thématiques et de l'évolution des théories et méthodes.

Flaly poursuit ainsi allègrement le savoir, qui ne se renouvelle pas, mais qui avance contre vents et marées.

Abolou Camille Roger
Professeur des Universités

REVUE INTERNATIONALE DE LINGUISTIQUE, DIDACTIQUE DES LANGUES ET DE TRADUCTOLOGIE

ADMINISTRATION DE LA REVUE

Directeur de Publication : Mr Dahigo Guézé Habraham Aimé, PhD, Maître de conférences, Université Alassane Ouattara de Bouaké

Comité de rédaction

Rédacteur en chef : Mr Kpli Yao Kouadio Maître de conférences, UFHB Cocody

1^{er} Secrétaire : Mr Toh Zorobi Philippe, Maître de conférences, U.A.O de Bouaké

2^{ème} Secrétaire : Mr Sekongo Gossouhon, Maître de conférences, U.A.O de Bouaké

Membres : Dr Konaté Moïse, Maître Assistant, Ecole Normale Supérieure d'Abidjan

Dr Tra Bi Semi, Assistant, Université FHB de Cocody

Trésorier : Mr Soro Siéllé, Doctorant, U.A.O

Chargé des relations extérieures : Dr Agba Yoboué Kouamé, Maître Assistant

Chargé de production : Mr Traoré Sourou, Doctorant, U.A.O de Bouaké

COMITE SCIENTIFIQUE

Président : Professeur Abolou Camille Roger, Sociolinguistique, Université Alassane Ouattara de Bouaké

Directeur : Professeur Kouassi Jérôme, Didactique de l'Anglais, Université de Cocody

Membres :

1/ Professor John Wiredu, PhD, Linguistique, Université de Legon, Ghana

5/ Professeur Koné Issiaka, Sociologue, Université Alassane Ouattara de Bouaké

6/ Professeur Fié Doh Ludovic, Philosophie, Université Alassane Ouattara de Bouaké

8/ Professeur Kouassi Magloire, Grammaire et linguistique du français, Université Alassane Ouattara de Bouaké

9/ Professeur Irié Bi Gohi Mathias, Grammaire et linguistique du français, Université Alassane Ouattara de Bouaké

10/ Mr Dahigo Guézé Habraham Aimé, PhD, Maître de conférences, Didactique de l'Anglais Université Alassane Ouattara de Bouaké

11/ Mr Kpli Yao Kouadio, Maître de conférences, Linguistique, Université **FHB**

12/ Mr Silué Sassongo Jacques, Maître de conférences, Solinguistique, Université **FHB**

13/ Mr Kouamé Abo Justin, Maître de conférences, Linguistique, Université **FHB**

14/ Mr Toh Zorobi, Maître de conférences, Linguistique, Université Alassane Ouattara de Bouaké

15/ Mr Lalbila Yedo, PhD, Maître de conférences, Traductologie, Université de Ouagadougou

16/ Mr Sekongo Gossouhon, Maître de conférences, Linguistique, Université Alassane Ouattara de Bouaké

CONTACT :

Dahigo Guézé Habraham Aimé Cel : 02037540/ 49503077

E-mail : gueze61@gmail.com

DIDACTIQUE

L'ECART DANS L'APPRENTISSAGE DU FRANÇAIS : ANALYSE DE QUELQUES ERREURS INTRALINGUALES DES APPRENANTS BURKINABE DU (CM2).6 Florentine AGBOTON / Sénon KANAZOE

LINGUISTIQUE

LE SÉMANTISME ADVERBIAL DANS LES RAPPORTS INTERPHRASTIQUES.24 KOUASSI Kouakou Roland

L'USAGE DES STEREOTYPES DANS LA COMMUNICATION. VERS UNE RESEMANTISATION LEXICALE ?.35 Ambemou Oscar DIANE

L'INSERTION PHRASTIQUE CHEZ LA FONTAINE : ASPECTS GRAMMATICaux ET ESTHÉTIQUES D'UNE CONSTRUCTION « ACCESSOIRE ».47 Kei Joachim

ANALYSE STYLISTIQUE DES TECHNIQUES DE LA CARACTERISATION SUR FAMA, SALIMATA ET MARIAM DE LES SOLEILS DES INDEPENDANCES (1970) DE AHMADOU KOUROUMA.59
Moussa COULIBALY

A PROPOS DES UNIVERS DE CROYANCE DANS LE PROCESSUS INTERACTIF. 74 Dr Zadi Esther Gisèle Epse Gouaméné

LES RELATIONS DE DEPENDANCE, D'INTERDEPENDANCE ET D'INDEPENDANCE DANS LES CONSTRUCTIONS PHRASTIQUES COMPLEXES DU DADJRIWALE.86 ndre-damanan@hotmail.fr

FIGURE DE REPETITION ET CONNOTATIONS DE LA NOTION DE PAGNE CHEZ AHMADOU KOUROUMA.102 Emile VE

L'ENONCE VERBAL EN GBAYA. 116 Dr Séraphin-Personne FEIKERE

TRADUCTOLOGIE

COMPRENDRE LES FONDEMENTS LINGUISTIQUES THEORIQUES DE LA TRADUCTION AU REGARD DU STATUT SOCIOCULTUREL DU TRADUCTEUR. 135 KOUAME Abo Justin, Maître de Conférences

DIDACTIQUE

**L'ECART DANS L'APPRENTISSAGE DU FRANÇAIS : ANALYSE DE QUELQUES
ERREURS INTRALINGUALES DES APPRENANTS BURKINABE DU (CM2).**

Florentine AGBOTON

*Maître – assistant en linguistique et
Didactique des langues*

floagboton@yahoo.fr

*Université d'Abomey – Calavi
BENIN*

Sénon KANAZOE

*Maître-assistant en grammaire
française*

kanazoe1senon@yahoo.fr

*Université Ouaga I Pr Joseph
KI-ZERBO
BURKINA FASO*

Résumé

Cette étude porte sur l'analyse des erreurs intralinguales commises en production écrite par des apprenants des classes du cours moyen deuxième année (CM2) de la Circonscription d'Education de Base (CEB) de Saaba. Elle vise à identifier les erreurs des élèves du CM2, à rechercher les causes justificatives de leurs erreurs et à proposer des remédiations appropriées. Partant de l'analyse des erreurs dans une approche constructiviste, l'étude propose une démarche de traitement des erreurs qui met l'accent sur la détermination des sources des erreurs des apprenants et de leurs significations. A partir de la question : Comment considérer les erreurs des apprenants pour mieux les gérer ?, nous proposons aux enseignants des langues une démarche pédagogique où l'erreur, dans sa conception nouvelle, est considérée, selon J-P. Astolfi (1997), comme « un outil pour enseigner », « un tremplin », « un indice de la manière dont fonctionne le processus d'apprentissage et comme un témoin précieux pour repérer les difficultés des élèves ». Afin de constituer un corpus sur lequel fonder notre analyse, nous avons procédé à la collecte de données sur la base d'entretiens avec les apprenants, les enseignants et quelques parents d'élèves et d'un test de production écrite.

Mots-clés : *Erreur, pédagogie de l'erreur, erreurs intralinguales, remédiation,*

Production écrite.

Abstract

This study focuses on the analysis of intralingual errors made in written production by learners of the CM2 classes of Saaba's Basic Education Circumference (CEB). It aims at identifying the errors of the pupils of the CM2, to look for the causes justifying their errors and to propose appropriate remedies. Starting from the error analysis in a constructivist approach, the study proposes an error-handling approach that focuses on identifying the sources of learner errors and their meanings. From the question: How to consider the errors of learners to better manage them?, we propose to language teachers an educational approach where the error, in its new conception, is considered, according to J-P. Astolfi (1997), as "a tool for teaching", "a stepping stone", "an index of how the learning process works and as a valuable witness to identify students' difficulties". In order to constitute a corpus on which to base our analysis, we proceeded to the collection of data on the basis of interviews with the learners, the teachers and some parents of students and a written production test.

Keywords: Error, pedagogy error, intralingual errors, remediation, written production

Introduction

La problématique de l'évaluation des apprentissages d'une langue seconde ou étrangère, a toujours été une source d'angoisse et pour les évaluateurs et pour les apprenants en raison de la diversité des approches pédagogiques. C'est la raison pour laquelle les spécialistes du domaine s'échinent à trouver les causes imputables aux productions déviantes des apprenants et les thérapies appropriées à leur administrer.

Et si pendant longtemps, l'analyse contrastive, malgré les insuffisances constatées, a été l'étalon de mesure des difficultés linguistiques des apprenants en apprentissage d'une langue non maternelle, il est de plus en plus reconnue la pertinence de l'analyse des erreurs dans l'appréciation des productions orales et écrites des apprenants aujourd'hui. C'est sans doute dans cette perspective que, depuis le milieu du vingtième siècle, les enseignants et surtout les évaluateurs s'appuient sur les erreurs produites par les élèves comme un indice devant leur permettre de dégager de nouvelles pistes de pratiques pédagogiques susceptibles de les amener à proposer des mesures correctives portant sur l'élaboration de nouveaux matériaux didactiques.

L'écart ou l'erreur s'appréhende en opposition à la norme qu'E. Genouvrier et ses alliés définissent comme « l'ensemble des prescriptions ressenties pour que le texte soit considéré comme correct »¹. Le terme norme recouvre plusieurs sens. Son sens objectif décrit ce qui est normal, régulier. Dans la langue française, l'enseignant rectifie une mauvaise production d'un apprenant en se référant à la norme de cette langue. C'est donc dire que toute langue repose sur une norme qui la distingue d'une autre.

Problématique

Dans de nombreuses écoles du Burkina notamment les écoles de la circonscription d'Education de base (CEB) de Saaba et plus spécifiquement dans les classes de CM2 qui nous servent de cadre d'étude, nous avons constaté à la lecture des devoirs de rédaction et d'orthographe (dictée) que les apprenants rencontrent d'énormes difficultés et d'égarements dont les plus significatifs sont les incorrections syntaxiques, morphologiques, lexicales. Plutôt que d'être une source de frustrations de la part des apprenants et surtout de leurs enseignants, elles doivent se poser comme un baromètre, un indice de difficultés devant les amener à mieux réfléchir sur les stratégies d'apprentissage et sur les pratiques pédagogiques quotidiennes des enseignants. Et même si l'objectif assigné à l'enseignant n'est pas de former des Académiciens, il n'en demeure pas moins que ce dernier, par son action, doit conduire ses apprenants à un degré de maîtrise et de maniement correct de cette langue.

Objectif de l'étude

¹ E. GENOUVRIER et al. (1972 :24)

Au moment où tout le monde s'accorde à reconnaître que l'enseignement / apprentissage de la langue française joue un rôle déterminant dans l'acquisition des autres disciplines, en raison de son instrumentalité et de sa transversalité, la tâche de l'enseignant est repérer les erreurs et de les corriger.

L'évaluation de l'activité de production écrite proposée nous permettra de relever quelques erreurs orthographiques et syntaxiques mais surtout de procéder à leur analyse en vue de proposer quelques solutions. Le choix de cette thématique d'étude répond à une préoccupation, celle d'apporter notre modeste contribution à l'édification d'une éducation de qualité. Il s'agira concrètement d'identifier les erreurs commises par les apprenants en vue d'améliorer la prestation des enseignants et le rendement des apprenants du CM2 en expression écrite.

Il s'agit concrètement d'identifier les erreurs commises par les apprenants en vue d'améliorer la prestation des enseignants et le rendement des apprenants du CM2 en expression écrite.

En nous basant sur l'analyse des erreurs selon les constructivistes, nous articulons le travail autour des points suivants : La première partie intitulée cadre théorique et méthodologique nous permettra de présenter la problématique et la méthodologie. La deuxième partie portera sur les erreurs grammaticales, lexicales et les inclassables, celles relatives à la ponctuation et à la présentation graphique. Quelques exemples seront tirés du corpus en guise d'illustration et seront corrigés suivant l'écart identifié. Les écarts étant classés par catégorie, ne seront corrigés que ceux qui sont soulignés parce que correspondant à la catégorie en question. La troisième partie abordera les solutions de remédiation et fera quelques propositions les attitudes que l'enseignant doit adopter dans ses pratiques de classe et surtout par rapport à la démarche corrective.

L'étude se base sur l'hypothèse suivante : la prise en compte des principes pédagogiques préconisés dans les approches communicatives favorise l'apprentissage cognitif et l'évaluation objective de la langue-cible.

1. Approche théorique et méthodologique

Cette première partie nous permet clarifier la notion d'erreur à la lumière de la théorie de la pédagogie de l'erreur dans l'approche communicative, et de préciser la méthodologie de recueil de données utilisée.

1.1 Le statut de l'erreur dans l'apprentissage d'une langue étrangère

Dans l'apprentissage d'une langue étrangère, les apprenants commettent inévitablement des erreurs qui nécessairement doivent retenir l'attention des parents. Mais depuis l'avènement de l'approche communicative basée sur le constructivisme, les erreurs sont différemment prises en charge par les approches pédagogiques. Ainsi dans l'histoire de l'évolution des approches

d'enseignement en didactique des langues, Cl. Germain (1993)² informe du changement qu'a connu le statut de l'erreur :

- De la fin du XIXe au début du XXe siècle, l'erreur témoigne des faiblesses des apprenants ; - De 1940 à 1960, l'erreur n'est pas tolérée et doit être exclue de l'apprentissage ; l'erreur
- De 1960 à nos jours, l'erreur est considérée comme un repère sur l'itinéraire de l'apprentissage » (cité par Marquillo Larruy, 1993, 56-57).

La conception négative a cédé le pas à la conception positive des écarts dans l'apprentissage d'une langue étrangère. J-P. Astolfi (1999 : 32)³ souligne que les recherches en sciences de l'éducation, et plus particulièrement en didactique, ont permis de passer d'une conception négative des erreurs donnant lieu à des sanctions, à une conception nouvelle où celles-ci apparaissent plutôt comme un indice de la manière dont fonctionne le processus d'apprentissage et comme un témoin précieux pour repérer les difficultés des élèves »

1.2 L'analyse des erreurs en production écrite

Dans une perspective constructiviste, il est normal que l'erreur soit considérée comme une étape transitoire dans la construction des connaissances. Selon Corder S. Pit : 1980)⁴, contrairement à la faute qui relève de la performance, « l'erreur relève de la compétence transitoire de l'élève et serait donc une manifestation d'hypothèses fausses si l'on considère l'apprentissage des langues comme une activité d'ordre cognitif de traitement de données et de formation d'hypothèses » (cité par C. Puren & alii (1998 :197)⁵ et J-P. Robert propose de classer les erreurs en deux grandes catégories :

- « - Les erreurs de compétence, récurrentes, que l'apprenant ne peut rectifier parce qu'il ne possède pas les savoirs nécessaires,
- les erreurs de performance, occasionnelles, assimilables à la faute, que l'apprenant peut rectifier parce qu'il dispose des savoirs adéquats et que ces erreurs sont dues à une distraction passagère » (2008 : 39)⁶.

Les erreurs qui nous concernent dans ce travail sont les erreurs de compétence. Elles font partie du processus d'apprentissage.

En didactique des langues, en situation de production écrite, le traitement et l'utilisation des erreurs à l'écrit et à l'oral sont très utilisés surtout dans les travaux sur l'acquisition des langues. En effet, l'étude des processus d'acquisition et le développement de la psychologie ont mis en évidence que toutes les erreurs que commettent les apprenants d'une langue étrangère ne sont pas imputables à la langue maternelle mais au processus d'apprentissage lui-même. Selon J-P ;

² Cl. Germain, (1993), Evolution de l'enseignement des langues : 5000 ans d'histoire. Paris, Clé international

³ J-P., Astolfi, (1999), Chercheurs et enseignants : Repères pour enseigner aujourd'hui. Paris , INRP.

⁴ Corder Samuel Pit (1980), « dialectes idiosyncrasiques et analyse d'erreurs », langages, avril, n° 57, p.27

⁵ C. Puren, & alii, (1998), Se former en didactique des langues, ellipses / édition marqueting

⁶ Robert, J.P, (2008), Dictionnaire pratique de didactique du FLE, OPHRYS, 224p

Cuq (2003, 139)⁷ « en didactique des langues, on désigne par « interlangue la nature et la structure spécifique du système d'une langue cible intériorisé par un apprenant à un stade donné ». Les erreurs sont la preuve que l'apprenant est en train d'apprendre, le système linguistique est en train de se mettre en place.

C'est pourquoi, en pédagogie de l'erreur, plus particulièrement en évaluation formative, il est essentiel, d'utiliser les erreurs comme un moyen de réaliser des activités de remédiation ; ainsi les erreurs ne sont plus ressenties comme négatives, mais comme un moyen d'apprendre et de progresser.

1.3 La méthodologie de recueil de données

Pour réaliser le travail, nous avons mené une enquête dans la circonscription d'Education de base (CEB) de Saaba dans cinq (05) écoles : Boudtenga, Goughin, Saaba "B", Sana Hyppolyte, Naaba Yemdé avec les effectifs suivants :

- 37 enseignants desquels on dénombre 5 enseignants sans qualification professionnelle, soit un taux de 13,51% et 32 avec qualification professionnelle, soit un pourcentage de 86,48% ;
- les élèves sont au nombre de 1654 tout cours confondu. Parmi ces élèves, on dénombre 256 du cours moyen deuxième année (CM2).

Nous avons soumis les apprenants du cours moyen deuxième (CM2) de la circonscription d'Education de base (CEB) de Saaba à une épreuve de production écrite. A partir de cette activité, les apprenants ont à réfléchir et à traiter le sujet de suivant : « *Tu es l'heureux gagnant de dix millions de FCFA à la loterie nationale. Dis ce que tu ressens et ce que tu feras avec cette grosse somme* ».

Nous avons privilégié cet exercice parce qu'il permet de vérifier non seulement la manière dont l'apprenant traduit sa pensée et ses sentiments par écrit mais aussi et surtout parce que le test de rédaction donne des indications précises sur le niveau et le degré de maîtrise des acquis du mécanisme des structures grammaticales et orthographiques. Cet exercice, nous a permis d'avoir un échantillon assez représentatif des écarts linguistiques qui seront classés suivant le type d'erreur commis par les apprenants avant d'être analysés et interprétés. Ainsi, vingt (20) copies de rédaction par classe, soit cent (100) au total pour l'ensemble des cinq(5) écoles, ont été prélevées pour les besoins d'analyse. Les résultats de l'analyse des erreurs, renseigneront sur des erreurs récurrentes des élèves à la fin de leur parcours dans ce cycle. Une évaluation de leurs constructions fautives permettra d'attirer l'attention, en amont du parcours secondaire, sur le déficit manifeste de la compétence grammaticale des élèves enquêtés.

Quels sont les sources d'erreurs relevées dans les productions écrites des élèves ?

⁷ J-P. Cuq et I. Gruca (2003), Dictionnaire de didactique du français langue étrangère et seconde, Paris, Clé international.

2. Détermination de la « source » des écarts relevés et leurs implications

Ce point sera essentiellement consacré à la détermination des différentes « sources » des écarts enregistrés.

2.1 Erreurs grammaticales morphologiques

On rangera ici les erreurs grammaticales morphologiques portant sur le désaccord en genre, en nombre, en personne et les écarts portant sur les marques des mots, entraînant un changement de fonction et/ou catégorie grammaticale du terme.

2.1.1 Désaccord en genre

L'inexistence de cette marque particulièrement en mooré, langue maternelle majoritaire du Burkina Faso, fait que certains apprenants font de très graves confusions dans le respect de cette réalité dans la langue française ; cet état de fait peut avoir pour origine soit la méconnaissance de la règle d'accord soit la non maîtrise des leçons d'orthographe.

GG10 : *Quel chance d'avoir beaucoup d'argent !* (Quelle)

KP12 : *tout _ la famille était content _ fou de joie!* toute, contente, folle

2.1.2 Désaccord en nombre et de personne

Ces écarts linguistiques résulteraient de la non maîtrise des règles d'accord du pluriel. Il y a pour certains écarts la notion de quantification qui habite les apprenants.

AN1 : *Tout le monde me regardaient et je riais* / regardait

PO10 : *Quand j'arrive à la maison tout la famille dansaient et chantaient* / toute, dansait, chantait

Deux apprenants ont laissé entendre que lorsqu'on dite « toute la famille » « tout le monde », il y a plusieurs personnes, il y a une notion de quantité plurielle si bien qu'ils ne comprennent pas pourquoi on utilise la marque du singulier.

AN7 : *Tout le monde dans la famille sont* autour de la maison de la loterie / est

AN15 : *Je leur ont offert* 50 000F/ ai

2.2. Erreurs grammaticales de structure

Il s'agit de tournures où la structure de l'énoncé n'est pas en cause mais refusée par l'usage qui, dans le contexte, en préfère un autre. Plus particulièrement, il s'agit d'écarts de valeur sémantique des éléments grammaticaux.

2.2.1 Choix erroné de prépositions

Ces choix fautifs sont consécutifs à la méconnaissance des valeurs sémantiques des prépositions.

GG4 : *C'était **en** mois de mai / au*

Il s'agit aussi de la non maîtrise du principe de contraction et /ou de l'ignorance ou de la méconnaissance du genre des noms que ces écarts déterminent.

AN12 : *Mais grâce **à le** bon dieu. /au*

2.2.2 Choix erroné des déterminants du nom

Ils trouvent leur explication dans la confusion dans l'accord des déterminants.

KP1 : *J'aimerais gagner **cette l'argent** / cet argent.*

Ils trouvent leur origine aussi dans la non maîtrise des mécanismes de leur distribution et de leur contraction.

AN8 : *On a acheté **de** cimats et des sacs **du** mil/du ; de ;*

2.2.3 Choix erroné des temps et voix verbales

Ces écarts trouvent leur présence dans les productions écrites des apprenants de CM2 à cause de la non maîtrise des différentes désinences verbales et leur distribution.

AN6 : *Ils **ditent** encore que je ne vais pas avoir / disent*

Ces écarts résultent aussi de la confusion des principes qui régissent l'usage des verbes pronominaux et la concordance des temps.

KL19 : *Quand quelqu'un me **voit** il me saluait / voyait*

2.2.4 Confusion infinitif – participe passé

Ces confusions seraient liées, disons-le tout de suite, à la non maîtrise des mécanismes qui commandent l'usage différencié de l'infinitif et du participe passé.

KP9 : *Elle m'a dit de revint le lendemain / revenir*

Ces confusions pourraient être aussi liées au non maîtrise de la conjugaison aux temps composés et à la transposition des schèmes propres aux sociolectes et aux langues maternelles des apprenants.

KL3 : *Je l'ai s'est montrer mon gros lot/ leur ai montré*

2.2.5 Ordre des éléments tolérés mais maladroits et expressions indécentes

Ces maladroites trouveraient leur source dans le fait de penser et construire des schèmes dans la langue première, donc maternelle avant de les traduire en français. Cette attitude fait que les apprenants sont amenés à reproduire les schèmes et les structures de leur langue maternelle en français sans toutefois se soucier de leur acceptabilité.

GG5 : *Moi et mes parents poussons des cris de joie/ mes parents et moi.*

AN2 : *Après moi seul je suis allé dans une boutique / Je suis allé seul*

3. Erreurs lexicales absolues (Formes écrites inexistantes) et erreurs grammaticales morphologiques, (incorrections morphologiques,)

Ces écarts graphiques s'expliqueraient par la non maîtrise des règles d'orthographe ; ce qui amène les apprenants à s'adonner à des transpositions phonétiques et non phonologiques.

PO21 : *Il la dit d'acore/ Il lui dit d'accord.*

La complexité relative et le caractère non systématique de l'orthographe de la langue française rendent son apprentissage plus ou moins difficile.

GG11 : *j'ai déssidé.... / J'ai décidé...*

La présence d'un tel écart est due à l'indolence notoire et à la démission des apprenants.

PK21 : *Je dit qua-tu maman / je dis qu'as-tu maman*

Les apprenants ont tendance à simplifier l'orthographe et ils écrivent les mots comme ils l'entendent.

KL11 : *J'enlève les numéros au wasare /.... au hasard*

4 Erreurs grammaticales de structures, absolues et qui sont commises à l'intérieur d'une proposition

Il s'agit des écarts occasionnés par le non-respect des schémas syntaxiques selon lesquels s'organise obligatoirement tout énoncé du français.

4.1 Erreurs d'emploi d'éléments grammaticaux

IL s'agit des confusions notoires entre « à » préposition et « a », auxiliaire, entre « où », pronom relatif et « ou » conjonction de coordination.

GG18 : **Moi et ma mère ne savoir ou aller pour crier notre joie/** Ma mère et moi ne savons pas où aller pour crier notre joie.

4.2 Les omissions

L'inattention, la distraction et/ou le manque de concentration seraient à l'origine de la présence de ces types d'écarts sur la production écrite des apprenants.

En effet, nous avons constaté au cours des visites de classe qu'à peine l'enseignant a donné un exercice que, sans se donner la peine de s'accorder un petit temps de réflexion, les apprenants se mettent à donner des réponses et quelquefois même ils ne se donnent même pas la peine de relire leurs copies.

GG22 : *Je savais même x je ferai avec cette somme /* je ne savais même pas ce que je ferai avec cette somme.

4.3 Les termes en trop

Il s'agit là de la tautologie résultant de la traduction littérale de la langue maternelle. On pourrait aussi les imputer à la farouche envie de mieux faire et le souci de précision qui conduisent l'apprenant à l'expression inutile dans son devoir. Ces phénomènes auraient pour origine une conséquence de la méconnaissance de l'équivalence de certains termes et de la baisse de la vigilance.

GG28 : Un jour je suis sorti **déword** / Un jour je suis sorti.

5. Erreurs lexicales relatives au sens (impropriétés sémantiques) et erreurs lexicales relatives aux formes (impropriétés graphiques)

Ce sont des écarts d'interférence résultant de la complexité relative de la langue française qui comporte en son sein bon nombre d'homonymes et d'items de sens quasi-identiques mais très nuancés dont il faudra nécessairement connaître afin de se mettre à l'abri de tout usage impropre

GG13 : *Je fus un élevage de ports/ je fais un élevage de porcs.*

KP19 : *La radio m'a dénoncé que j'ai gagné / la radio m'a annoncé que j'ai gagné.*

AN10 : *J'ai payé de belles robes / J'ai acheté de belles robes.*

6. Erreurs lexicales absolues orales (formes inexistantes)

Il s'agit là de passages éloignés des modèles normaux de la langue où l'interprétation et les tentatives de rétablissement du texte paraissent hasardeuses. Sont inclus dans ce type d'écart :

- les énoncés grammaticalement corrects mais aberrants ;
- les énoncés interprétables et grammaticalement incohérents.

Plusieurs facteurs pourraient justifier leur présence. Il y aurait d'une part la méconnaissance du rôle et le non-respect des éléments de la ponctuation qui portent préjudice à la structure syntaxique et à la cohérence des idées véhiculées par la phrase.

GG3 : *Les chiffres étaient les mêmes et j'ai gagnés étaient les mêmes et j'ai gratté et j'ai gagné.*

7. Erreurs grammaticales de structures entre propositions

Il s'agit des écarts affectant les relations entre plusieurs propositions d'une séquence, juxtaposées, coordonnées ou subordonnées. Ce sont des écarts portant sur les éléments qui s'accordent entre eux dans des propositions successives. Sont traités comme tels les écarts linguistiques du type :

- 1- La concordance entre les verbes ;
- 2- Les nominaux (pronom de rappel, concordance des temps)

7.1 La concordance des temps et les autres formes verbales

Ces écarts auraient pour source la complexité relative de la langue française et les attitudes des apprenants eux-mêmes. Généralement dans les phrases française à plusieurs verbes, le temps des verbes de la ou des propositions subordonnées dépend du temps de celui de la proposition du verbe de la proposition principale mais aussi de leurs différentes connotations temporelles.

GG18 : *J'ai donné une petite somme à maman pour qu'elle fait du commerce / j'ai donné une petite somme à maman pour qu'elle fasse du commerce.*

PO41 : *Quand je suis arrivé à la maison je suis content et je ris* / Quand je suis arrivé à la maison j'étais content et je riaais.

La tendance à la simplification et les difficultés dans l'arrimage des auxiliaires aux verbes pourraient aussi expliquer la présence de ces écarts.

KL24 : *J'ai parti à la maison*/Je suis parti à la maison simplification

7.2 Pronoms de rappel

Il s'agit de répétitions, d'omissions ou de confusions dans leur usage qui pourraient être liés à l'ignorance de leurs valeurs sémantiques et dans une certaine mesure à la négligence, à l'inattention ou à la distraction.

PO27 : *Je l'ai s'est montrer mon lot* / leur ai montré

8. Erreurs grammaticales morphologiques absolues graphiques

Ces écarts ne se distinguent des écarts précédents que par leur caractère oral. La diversité des désinences nominales et verbales, la méconnaissance des formes participiales de certains verbes, la reproduction de termes et expressions sociétales sans se préoccuper de leur acceptabilité sont la source de ces écarts.

GG33 : *Les chevaux commencent à courir*/ Les chevaux commencent à courir.

KP2 : *Je suis contente parce qu'il m'a offrite la VTT* / Je suis contente parce qu'il m'a offert le VTT.

9. Erreurs grammaticales de structure, commises entre propositions liées par un rapport de subordination

Il s'agit d'écarts entre propositions liées par un rapport de subordination. Sont traités dans cette rubrique les écarts suivants :

- les subordonnants (choix fautif, addition, omission) ;
- les discours direct/indirect (confusion entre les deux discours, introduction défectueuse, inadéquation temporelle, pronominale).

Ces usages incorrects de subordinées et de locutions conjonctives auraient pour source une méconnaissance de leur valeur sémantique. Il pourrait aussi s'agir d'écarts consécutifs à la non maîtrise du jeu du discours et à l'influence du milieu linguistique

GG13 : *Le maître me dit **que** d'aller appeler mes parents.*

KGL10 : *Le gardien de la loterie m'a demandé**que** viens-tu faire ici ?*

10 Erreurs grammaticales de structure, commises entre propositions liées par un rapport de coordination

Il s'agit d'écarts portant essentiellement sur les coordonnants : réalisation fautive ou absence là où ils sont nécessaires. Cette réalisation fautive serait liée à une méconnaissance des valeurs qu'ils expriment à savoir :

- et, ou, avec, aussi... pour l'addition ;
- mais, au contraire, cependant, pourtant... pour la soustraction ;
- enfin, aussi, donc... pour la conclusion

11 Erreurs grammaticales relatives à la structure, commises entre propositions et relatives à la ponctuation

Ces écarts relèvent de la méconnaissance de leur importance dans la phrase. Interrogée, la quasi-totalité des apprenants a été incapable de nous donner le rôle que joue la virgule dans une phrase encore moins dans leur production.

On pourrait aussi accuser le système d'évaluation qui privilégie la correction des idées au détriment de celle de la langue.

Pour y remédier, il faudrait leur réapprendre que la ponctuation est un ensemble de signes qui servent à séparer des éléments d'une phrase ou des phrases afin de clarifier le texte. Qu'ils sachent que la présence de la ponctuation exprime une idée précise à savoir :

- un arrêt de voix, une pause par la virgule ;
- la fin de la phrase déclarative par le point.

12 Présentation graphique

Il s'agit d'une utilisation maladroite de certaines formes dans le discours écrit notamment les chiffres et les symboles d'abréviation entre autres.

Le recours aux chiffres se fait soit par ignorance de leur transcription phonologique soit par indifférence.

AN1 : *Il demande combien vend ce mobylette et on lui dit que la mobylette se vend à*

400 000 F, il donne l'argent.

Et à défaut de pouvoir juguler ces difficultés ou tout au moins de les amoindrir, l'Etat burkinabé a mis en œuvre un nouveau outil, **Le plan d'amélioration** qui se veut valorisant et pour le corps enseignant et pour l'encadrement, en lieu et place de la traditionnelle visite de classe traumatisante et humiliante pour l'enseignant et franchement contre productive pour l'enseignement.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il est bon de savoir quelles sont les raisons qui ont présidé à une réorientation de l'encadrement pédagogique au Burkina Faso.

2. Les grandes orientations

Les deux orientations formalisées de l'approche sont :

- Utiliser davantage les données sur le rendement scolaire comme source d'informations pour améliorer la qualité de l'enseignement ;
- Fournir aux enseignants un soutien plus approprié pour les valoriser et les motiver davantage dans leur travail d'amélioration de la qualité de l'enseignement.

Une rapide analyse de ces orientations fait ressortir que toute action d'amélioration de la qualité de l'enseignement devra plus se baser sur des données fiables relatives aux acquis des apprenants.

Par ailleurs, la deuxième orientation place les enseignants au centre du processus d'amélioration de la qualité de l'enseignement. L'implication la plus évidente pour les encadreurs pédagogiques dans ce contexte est d'amener le corps enseignant à prendre conscience de son rôle historique et de créer pour lui les meilleures conditions de valorisation et de motivation.

Après l'analyse des productions orales, écrites et pratiques des apprenants, le plan d'amélioration s'élabore par la recherche des actions les plus appropriées et les plus pertinentes pour éliminer les causes identifiées des erreurs.

Une autre étape délicate de l'élaboration du plan d'amélioration est la détermination du calendrier de son exécution qui doit tenir compte des actions à entreprendre, de l'ampleur des problèmes, de la nature des erreurs constatées, etc. En effet, si un mois peut suffire pour améliorer la disposition des chiffres des opérations, amener les apprenants à une maîtrise acceptable de la lecture peut exiger plus de temps. Cependant, la période ne devrait pas être très courte (une semaine), car l'installation des mécanismes et des réflexes d'apprentissage s'inscrit nécessairement dans la durée. A contrario, elle ne devrait pas être très longue (une année) au risque que la lassitude ne réduise le plan d'amélioration à une obligation administrative dont on s'acquitte une fois par an. Le trimestre semble être la période la plus convenable. Après trois

mois d'application, même si les résultats obtenus ne sont pas concluants, il convient de reprendre le processus d'analyse du problème afin de mieux cerner, formuler et orienter les actes pédagogiques et didactiques.

Après cette analyse, intervient l'identification du problème qui nécessite un plan d'amélioration. Il s'agit à ce niveau de déterminer parmi toutes les faiblesses et insuffisances constatées, laquelle selon l'enseignant, devrait faire l'objet d'une attention particulière en vue de l'amélioration des résultats scolaires des apprenants.

Puis, ce problème identifié est soumis à une analyse conséquente qui fera apparaître les constats (manifestations du problème), les causes et les conséquences. Ce point est appelé **analyse du problème**.

Tableau 1 : Analyse du problème

PROBLEME	MANIFESTATIONS	CAUSES	CONSEQUENCES
Les apprenants sont faibles en grammaire.	<p>30% des apprenants ont eu la moyenne dans un exercice de grammaire.</p> <p>Parmi les 70% qui n'ont pas la moyenne, 40% sont incapables d'employer correctement les pronoms (personnels, démonstratifs, possessifs). 50% de ces derniers éprouvent des difficultés pour construire des phrases répondant à la norme du français standard.</p>	<p>Une non maîtrise des règles d'emploi des pronoms</p> <p>Difficultés de produire des phrases personnelles à l'écrit</p> <p>Insuffisance du temps alloué à la leçon de grammaire suivie d'exercices d'application.</p>	<p>A court terme, il y a le désintérêt des apprenants</p> <p>A moyen terme, les lacunes accumulées peuvent conduire à l'échec de l'apprenant dans toutes les disciplines du français.</p> <p>A long terme, ils auront des difficultés pour suivre des études au secondaire et au supérieur.</p>

Source : Enquête réalisée en juin 2017

Au terme de cette analyse du problème, place est faite au plan d'amélioration proprement dit, les préalables ayant été évacués.

L'on pourrait présenter ce plan d'amélioration selon ce modèle-ci :

Tableau 2 : Modèle de plan d'amélioration

Objectifs	Moyens (actions)	Calendrier du progrès mesurable	Indicateurs de progrès mesurable	Méthode de collecte des indications de progrès
Améliorer les compétences des apprenants en grammaire ; 45% des apprenants doivent avoir la moyenne en grammaire.	Etude approfondie des mécanismes et modes d'acquisition de la grammaire ; Multiplication et variation des exercices au cours des séances de grammaire ; Exercices à traiter en groupes en classe ; Exercices à traiter à domicile ; organisation des apprenants en groupes d'apprentissage.	Au début de l'exécution du plan ; tout au long de l'exécution du plan (3mois) ; Après chaque exercice d'application d'une leçon de grammaire.	45% des apprenants au moins ont la moyenne en grammaire. Des 55% , les 2/3 sont capables d'employer correctement des pronoms (personnels, possessifs, démonstratifs) dans une phrase. Capacité de construire des phrases correctes.	Evaluations hebdomadaires ; Evaluations ponctuelles ; Evaluation à mi-parcours ; Evaluations trimestrielles (finales).

Source : Enquête réalisée en juin 2017

A la fin de l'exécution du plan d'amélioration, on doit vérifier si l'objectif a été atteint. S'il y a un progrès (amélioration des indicateurs), cela permet de projeter l'atteinte d'un pourcentage supérieur pour une durée que l'on prend soin de préciser. Dans le cas contraire, la démarche suivie doit être remise en cause et la sollicitation des conseils avisés des personnes ressources (encadreurs, collègues) est indispensable.

Conclusion

Au terme de l'étude sur les erreurs intralinguales commises en expression écrite par les apprenants du CM2 de l'école primaire au Burkina Faso, nous relevons que l'apprentissage d'une langue seconde requiert de la part des acteurs directs plus d'abnégation, de rigueur et de disponibilité. En raison des nombreuses difficultés et écueils constatés, si on y prend garde, si on n'est pas optimiste, les nombreuses erreurs syntaxiques et lexicales constatées et relevées des productions des apprenants peuvent amener au découragement, source de démotivation. Cependant, comme le dit un penseur, il faut travailler à humaniser les erreurs des apprenants et plutôt que de condamner les apprenants et leur jeter l'opprobre, il faut reconnaître que l'apparition des erreurs au cours de l'apprentissage d'une langue seconde est une chose naturelle et est un indice sûr qu'il y a des difficultés et qu'il faut chercher les causes et surtout les remèdes. Mais peut-on véritablement apprendre une langue sans se tromper, se demande-t-on ? La réponse à cette question nous amène à citer S.P.CORDER pour qui « l'apparition d'erreurs, en langue étrangère comme en langue maternelle chez les apprenants constitue un phénomène naturel, inévitable et nécessaire et reflète le montage progressif des grammaires d'apprentissage sur la base d'hypothèses successives », affirment R.PORQUIER et H. BESSE (1988 :207).

Au niveau du Burkina, une nouvelle approche d'encadrement a vu le jour dans cette perspective. Il appartient aux enseignants de se l'approprier en vue d'en faire un outil d'évaluation au profit des apprenants. Il faut aussi veiller au respect scrupuleux des programmes, des méthodologies, des emplois de temps élaborés et des consignes pédagogiques édictées par le législateur. On dit aussi qu'un enseignant est un éternel chercheur. Dans cette perspective, les enseignants devront s'informer, se former sur leurs pratiques quotidiennes, se remettre permanemment en cause et innover. Ils devront aussi travailler chaque jour à améliorer leur communication et leurs relations avec les apprenants en sachant placer ces derniers au centre de l'action pédagogique. C'est de cette façon qu'on parviendra à une éducation de qualité tant proclamée et tant recherchée qui apparaît comme un leurre, comme un idéal toujours fuyant.

Références bibliographiques

Astolfi, J-P,(1999), Chercheurs et enseignants : Repères pour enseigner aujourd'hui. Paris , INRP.

Besse H., Porquier (1988) : *Grammaire et didactique des langues*, Paris, Hatier Coll. « *Langues et apprentissage des langues* »

Cuq J.P. Gruca I., (2013) : *Cours de didactique du français langue étrangère et seconde*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble

Corder Samuel Pit (1980), « *dialectes idiosyncrasiques et analyse d'erreurs* », langages, avril, n° 57, p.27

Delorme C., (1988) : « Former des formateurs », in *Diagonales* n°7, P.42

D.F.I.P.P.E., (1991) : *Guide pédagogique à l'usage des maîtres, Version « Aide-Mémoire enrichie »*, MEBA, Ouagadougou

Germain, Cl, (1993), *Evolution de l'enseignement des langues : 5000 ans d'histoire*. Paris, Clé international

Genouvrier, E., et al., (1972) *Quelle langue parler à l'école. Propos sur la norme du français in Langue française, Volume 13, numéro 1 pp ; 34-51*

Kabre E., (1993) : *Problèmes liés à l'enseignement du français dans les collèges du Burkina Faso*, Rapport de DEA, FLASHS, Département de linguistique, Université de Ouagadougou, Hachette-Larousse

Pendax M., (1998) : *Les activités d'apprentissage en classe de langue*, Paris, Hachette

Puren, C. & alii, (1998), *Se former en didactique des langues*, ellipses / édition marketing

Robert, J.P, (2008), *Dictionnaire pratique de didactique du FLE*, OPHRYS, 224p

Simonet M-C., (1993) : « L'enseignement du français en Afrique anglophone : l'exemple du Ghana », in *Marchés Tropicaux*, 31 décembre, PP. 31-93

Tagliante C., (1991) : *L'évaluation*, Paris, Clé international, PP. 110-112

Traore S., (2004) : *Analyse des erreurs syntaxiques dans les quotidiens :*

LINGUISTIQUE

LE SÉMANTISME ADVERBIAL DANS LES RAPPORTS INTERPHRASTIQUES

Par KOUASSI Kouakou Roland
Université Alassane Ouattara (Côte d'Ivoire)
Mail : kouassiroland1@yahoo.fr

Résumé

L'adverbe a toujours une dimension lexicale explicite ou implicite qui lui permet de se transformer et de modifier les classes grammaticales à signification. Ce rôle segmental ou syntagmatique apparaît encore dans la structuration textuelle. Ainsi, au-delà de son rôle de liage, l'adverbe de liaison modifie l'énoncé grâce à sa mobilité et à sa commutativité. Il révèle aussi les jugements de valeur sur l'énoncé ou sur l'énonciation. Il montre surtout que sa valeur dépend de son contexte d'emploi. Toutes ces propriétés syntaxiques, énonciatives et contextuelles confèrent à l'adverbe toute sa subjectivité qui lui permet de dégager la signification véritable du discours par de simples appoints sémantiques.

Mots-clés : adverbe de liaison, subjectivité, énonciation, contexte, syntaxe, sémantique, signification.

Abstract

The adverb always has an explicit or implicit lexical dimension that allows it to transform and modify meaningful grammatical classes. This segmental or syntagmatic role still appears in textual structuring. Thus, beyond its binding role, the linking adverb modifies the utterance thanks to its mobility and its commutativity. It also reveals value judgments on utterance or utterance. It shows above all that its value depends on its employment context. All these syntactic, enunciative and contextual properties confer on the adverb all its subjectivity which enables it to reveal the true meaning of discourse by simple semantic additions.

Keywords: linking adverb, subjectivity, enunciation, context, syntax, semantics, meaning.

Introduction

Les adverbes forment « une classe résiduelle où l'on range traditionnellement les termes invariables qui ne sont ni des prépositions, ni des conjonctions, ni des interjections » (M. Riegel et al. 2006, p. 375). Une telle catégorisation prouverait que l'on ne maîtrise pas encore le fonctionnement adverbial dans sa forme, mais aussi dans sa syntaxe et dans sa sémantique. En plus, selon ces mêmes chercheurs (*Ibidem*), les adverbes « masquent les véritables régularités syntaxiques et leurs contreparties interprétatives. » Ce travail a donc pour objectif de contribuer au décodage du fonctionnement adverbial et d'assurer la lisibilité textuelle en s'appuyant sur le sémantisme dégagé dans les liaisons. Comment l'orientation sémantique du texte peut-elle être révélée grâce à l'analyse du sémantisme des adverbes de liaison ? Cette étude entend prouver que le joncteur adverbial acquiert une plus-value sémantique dans son fonctionnement syntaxique, énonciatif et contextuel pour renforcer la liaison interphrastique. Analyser cette classe particulière de connecteur permet d'aborder différents aspects grammaticaux partant de la syntaxe pour nous placer au cœur de l'énonciation et de la contextualisation discursive. Dans une approche descriptive et transformationnelle d'énoncés divers, nous verrons, d'abord, les effets sémantiques dégagés par le positionnement adverbial, ensuite, les appoints et variations sémantiques imposés par l'acte d'énonciation.

1 – Les effets sémantiques dans le positionnement adverbial

Chaque adverbe peut être « caractérisé par le(s) type(s) de constructions où il figure et par les spécificités interprétatives liées à ces positions. » (M. Riegel et al. 2006, p.376). Cette généralité s'applique à l'adverbe de liaison qui crée des relations particulières avec des éléments textuels dans ses déplacements et dans sa commutativité pour influencer sur la valeur de la liaison et, partant, sur le sens discursif.

1.1 La relativité sémantique dans la mobilité syntaxique des adverbes

L'adverbe interphrastique, contrairement à la conjonction ou à la préposition, est mobile dans la phrase. Cette mobilité syntaxique lui permet d'agir sémantiquement sur l'énoncé en fonction de la place occupée en début, en milieu ou en fin de phrase. Cette fonction est possible car « l'adverbe est un mot invariable dont le rôle est d'apporter un élément complémentaire à un verbe, un adjectif, un adverbe, un groupe de mots ou une proposition. » (J.-C. Chevalier et

al., 1964, p. 414). En d'autres termes, la place de l'adverbe dans la phrase n'est pas fortuite, elle modifie le sens ou l'orientation du discours. Ce que Riegel et al. (2006, p. 375) reconnaissent en ces termes : « la position de certains adverbes modifie et leurs rapports syntaxiques et leur interprétation. » Dans cette mesure, les adverbes de liaison insérés ont pour rôle de modifier les rapports interphrastiques selon la disposition chronologique des éléments.

Exemples :

- 1- On peut les voir le long de la rue de Lyon, le chien tirant l'homme jusqu'à ce que le vieux Salamano bute. Il bat son chien alors et il l'insulte. (*L'Étranger*, P.31)
- 2- La première fois au commissariat, mon affaire semblait n'intéresser personne. Huit jours après, le juge d'instruction, au contraire, m'a regardé avec curiosité. (*L'Étranger*, P.65)

L'insertion adverbiale dans la phrase a un sens structurel. Le mouvement adverbial permet de préciser un élément de la phrase ou une proposition selon la syntaxe linéaire ou chronologique. Cela tient d'une dynamique s'inscrivant dans la temporalité énonciative des différents éléments phrastiques⁸.

Dans l'exemple 1, en effet, l'adverbe de liaison « alors » joue sur la proposition "Il bat son chien". Cette insertion adverbiale permet de séparer chronologiquement les propositions de la phrase "Il bat son chien et il l'insulte". Ainsi, l'adverbe de liaison unit d'abord la première proposition "il bat son chien" à la phrase précédente "On peut les voir le long de la rue de Lyon, le chien tirant l'homme jusqu'à ce que le vieux Salamano bute" avant que la deuxième proposition "il l'insulte" ne suive. L'insertion adverbiale permet d'ordonner chronologiquement les actions verbales.

On comprend, selon la syntaxe chronologique, que les structurations suivantes diffèrent :

On peut les voir le long de la rue de Lyon, le chien tirant l'homme jusqu'à ce que le vieux Salamano bute. Alors il bat son chien et il l'insulte. ≠ On peut les voir le long de la rue de Lyon, le chien tirant l'homme jusqu'à ce que le vieux Salamano bute. Il bat son chien alors et il l'insulte.

Dans le premier cas, « alors » dégage son sémantisme sur l'ensemble de l'énoncé "il bat son chien et il l'insulte". Or, dans le second cas, c'est uniquement la proposition "il bat son chien" qui reçoit la valeur adverbiale.

⁸ On considère, ici, la théorie de Jean-Marie Klinkenberg selon laquelle « dans les chronosyntaxes, les unités de l'énoncé sont ordonnées selon une séquence linéaire, à balayer dans un sens déterminé. On peut les nommer chronosyntaxes car la ligne en question n'est qu'une projection spatiale du temps. La syntaxe de la langue est donc essentiellement une chronosyntaxe. » (1996, p. 159).

Ici, la conséquence de la 1^{ère} action, vu la place de l'adverbe de liaison, n'est pas toute la phrase suivante composée de deux propositions, mais la 1^{ère} proposition qui fait suivre la 2^{ème} proposition. Trois actions distinctes se suivent, au lieu de deux, à cause de la place de l'adverbe de liaison. Cela signifie que l'homme tire son chien et bute. En conséquence, il le bat. Après, de façon additionnelle et sans aucune conséquence directe, il insulte le chien.

Le positionnement de l'adverbe de liaison influe donc sur la chronologie des faits.

C'est la même linéarité dans l'exemple 2. L'adverbe de liaison « au contraire » divise chronologiquement le groupe nominal sujet "le juge d'instruction" et le groupe verbal de la proposition dont ils sont tous deux issus. Cela signifie que, même si grammaticalement l'adverbe de liaison « au contraire » joue sur les deux phrases distinctes (La première fois au commissariat, mon affaire semblait n'intéresser personne. / (au contraire) Huit jours après, le juge d'instruction m'a regardé avec curiosité.), il faut néanmoins noter que le positionnement chronologique de l'adverbe après le groupe nominal « le juge d'instruction » permet de faire là un appoint sémantique.

Ainsi, cet énoncé, au lieu de présenter simplement une relation adversative entre les phrases comme le ferait une conjonction de coordination non déplaçable comme « mais », établit directement un rapport d'opposition entre les autres et le juge grâce à l'insertion de l'adverbe de liaison. Et c'est après cette opposition que la conséquence traduite par la dynamique verbale suit : « regarder avec curiosité ». L'opposition est posée avant le regard du juge sur Meursault.

Nous avons le sens phrastique suivant « De toutes les personnes qui ne s'intéresseraient pas à mon affaire, le juge d'instruction fait l'exception et donc m'a regardé avec curiosité. » et non pas « Personne ne s'intéressait à mon affaire sauf le juge d'instruction qui m'a regardé avec curiosité huit jours après. » qui équivaut à la phrase de surface « La première fois au commissariat, mon affaire semblait n'intéresser personne. Au contraire, huit jours après, le juge d'instruction m'a regardé avec curiosité. »

Certes, l'adverbe de liaison unit les deux phrases distinctes sur le plan purement syntaxique, mais sa position hiérarchise le discours et modifie le sens phrastique sur le plan structurel.

L'adverbe de liaison se présente comme une hiérarchisation des éléments structurels dans un énoncé. La place de l'adverbe permet de donner un sens à l'énoncé en tenant compte de sa dynamique locutionnaire. La syntaxe interphrastique est ainsi précisée pour une meilleure compréhension de la phrase. Le mouvement des adverbes de liaison dans les rapports entre

phrases n'est donc pas inutile. Il participe à une meilleure structuration et sémantisation qui peut se renforcer par la commutativité adverbiale.

1.2 Le renforcement sémantique dans la commutativité adverbiale

Toutes les combinaisons de mots grammaticaux ne sont pas possibles. La commutativité est une propriété adverbiale qui s'inscrit dans la perspective du renforcement sémantico-logique.

Cette commutativité, prenant en compte les adverbes de liaison, peut être fondante ou coordinative. Elle est fondante quand l'on constate un enchâssement des liaisons adverbiales convoquées.

Exemple :

- 3- Tout de suite après mon arrestation, j'ai été interrogé plusieurs fois. (*L'Étranger*, P.65)

La commutativité est fondante car « après » permet d'enchâsser « mon arrestation » dans la locution adverbiale « tout de suite ». La subordination de « mon arrestation » pose exclusivement la rapidité des faits (« tout de suite »)⁹. Une éventuelle présence de la virgule entre cette liaison établit d'abord le rapport « tout de suite » + « après l'arrestation ».

Au demeurant, dans une précision sémantique « tout de suite, après mon arrestation » est différent de « après mon arrestation, tout de suite » et encore de « tout de suite après mon arrestation ». Le plus important, c'est la reconnaissance de l'associativité des appoints logico-sémantiques qui s'opèrent dans la liaison interphrastique.

Le rapport grammatical est associatif quand les adverbes se combinent entre eux ou avec d'autres mots grammaticaux de liaison.

Exemple :

- 4- Il m'a répondu brusquement qu'il était parti. Et puis tout d'un coup, il a parlé avec volubilité (...). (*L'Étranger*, P.43)

Cet exemple est un cas plus complexe de cumulation, car nous avons la conjonction "et" combinée à deux adverbes de liaison "puis" et "tout à coup" : addition + succession + spontanéité. La relation est précisée par divers appoints sémantiques de sorte qu'il est possible, au lecteur, de mieux comprendre l'enchaînement logique des phrases.

⁹ La base de cette locution adverbiale, c'est l'adverbe de liaison « toute de suite » ; l'élément subsidiaire « mon arrestation », enchâssé par la préposition « après », peut être omis dans la structuration de l'énoncé. Ce qui ne saurait être possible si les liaisons étaient séparées par la ponctuation.

Les associations sémantico-logiques peuvent se faire avec des ruptures syntaxiques. Mais sémantiquement, nous avons le même rapport avec les rajouts successifs.

Exemple :

- 5- Cependant, une nuit (bien sûr, c'était un mercredi, puisqu'elle se révéla funeste, après la dernière prière), l'interprète en personne se présenta au Balloda : le commandant maudit Djigui. C'était la première fois que notre roi était convoqué la nuit. (*Monnè, outrages et défis*, p. 106)

Il y a séparation morphologique marquée par la ponctuation (virgule et parenthèses). Cela permet de détacher nettement les différentes liaisons adverbiales (cependant et bien sûr) et prépositionnelles (une nuit, un mercredi et après la dernière prière)¹⁰

Toutes ces liaisons s'associent pour préciser la relation interphrastique : opposition + temporalité + certitude + temporalité + temporalité. Précisément, ici, l'opposition se fait dans une certaine temporalité, la nuit, de façon certaine, un mercredi, après la prière. La dimension sémantique est claire et le lecteur ou l'interlocuteur perçoit clairement le sens de la relation grâce à la commutativité des liaisons.

L'analyse morpho-syntaxique des adverbes de liaison montre qu'ils peuvent s'enchâsser grâce à la préposition pour former une expression ou s'associer avec les conjonctions de coordination et les groupes prépositionnels pour préciser davantage la liaison sémantico-logique.

Toutes ces constructions ont un seul but, renforcer le sens de la liaison interphrastique. Ce renforcement est aussi possible sur le plan énonciatif par les appoints sémantiques contenus dans les adverbes modaux et sur le plan contextuel par la connotation de l'adverbe de liaison.

2- Les appoints et variations sémantiques dans l'acte d'énonciation

L'acte d'énonciation, c'est-à-dire la dynamique illocutionnaire peut guider le sémantisme des relations établies par l'adverbe de liaison. En effet, l'adverbe de liaison peut avoir un ancrage énonciatif révélant des attitudes du locuteur censées influencer sur la

¹⁰ On remarquera, ici, que les groupes prépositionnels « une nuit » et « un mercredi » n'ont pas leur préposition, ce qui renforce leur valeur de connecteur. La phrase de base donnerait « Cependant, pendant une nuit...c'était durant un mercredi... ». Ce raisonnement est plus approfondi dans un article paru (R. K. Kouassi, 2016).

caractérisation des rapports interphrastiques. Le contexte aussi peut orienter sémantiquement la relation adverbiale, lui donnant des valeurs variables.

2.1 L'appoint sémantique dans la modalisation adverbiale

À travers l'usage des modalisateurs, le locuteur imprime sa marque à l'énoncé ou à l'énonciation. Ce procédé permet aux adverbes d'ajouter un appoint sémantique à la liaison logico-syntaxique. Ainsi, les adverbes d'énonciation ou adverbes de discours en plus d'assurer le rapport logique soulignent la modalité (H. Bonnard, 1997, p. 212). Ils assurent, en position détachée, la liaison interphrastique en apportant un jugement de valeur.

Exemples :

- 6- J'ai pensé à ce moment qu'on pouvait tirer ou ne pas tirer. Mais, brusquement, les Arabes, à reculons, se sont collés derrière le rocher. (*L'Etranger*, P.58)
- 7- Je m'attends à tout instant à l'intervention de ma seconde voix. Curieusement, elle ne se manifeste pas. (*L'Homme rompu*, P.76)
- 8- Vous travaillez beaucoup et votre salaire est faible. Vous méritez le double et même le triple de ce que l'Etat vous paie. Honnêtement, vous êtes mal payé. (*L'Homme rompu*, P.32)
- 9- J'ai dit au concierge sans me retourner vers lui : « Il y a longtemps que vous êtes là ? » Immédiatement, il a répondu : « cinq ans ». (*L'Etranger*, P13)
- 10- Je me suis dit : elle doit être malade et pense déjà à la fin. Calmement, je lui ai dit que je j'avais nullement l'intention de me réconcilier avec Hlima, le fossé entre nous étant profond. (*L'Homme rompu*, P.159)
- 11- Sans ménagement, il ordonna à Djigui d'apporter des hommes valides. Djigui, malheureusement, au lieu de s'exécuter sur le champ, retourna au Bolloda pour travailler et préparer le voyage. (*Monnè, outrages et défis*, P 108)
- 12- Le fils Kélétigui s'aperçut de l'embarras de son père ; voulut rectifier et expliquer. Rapidement, il y renonça (...). (*Monnè, outrages et défis*, P. 211)

Dans ces exemples, l'adverbe modal assure non seulement la liaison interphrastique mais fait ressortir l'affectibilité du locuteur. En effet, « au simple lien logique de la coordination, il apporte une détermination supplémentaire. » (H. Bonnard, 1997, p. 418). Le rapport interphrastique, dans ce cas, est affecté d'émotion qui permet d'orienter la liaison logique entre les éléments de l'énoncé. Nous avons les rapports logico-énonciatifs suivants :

Ex 6 : Brusquement = opposition + surprise

Ex 7 : Curieusement = Opposition + étrangeté

Ex 8 : Honnêtement = Conséquence + sincérité

Ex 9 : Immédiatement = Succession + instantanéité

Ex 10 : Calmement = Conséquence + sérénité

Ex 11 : Malheureusement = Opposition + déception

Ex 12 : Rapidement = succession + précipitation

Les rapports logiques ont d'autres charges qui influencent le rapport ordinaire. La relation interphrastique est affective ; on sent les sentiments du locuteur dans son discours : étonnement, déception, sérénité, impartialité, précipitation, etc. Le discours, dès lors, devient vivant, il n'est plus mécanique comme dans le cadre d'une coordination simple. Comparons (Et cette relation vaut pour les autres exemples cités, ci-dessus): Je m'attends à tout instant à l'intervention de ma seconde voix. Curieusement, elle ne se manifeste pas. ≠ Je m'attends à tout instant à l'intervention de ma seconde voix. Mais, elle ne se manifeste pas.)

La dimension psychologique du locuteur est exploitée grâce aux adverbes de relation. C'est une plus-value sémantique dans l'interprétation du propos, une précision de la pensée qu'il faut ajouter au rapport logique. La grammaire, par l'analyse des adverbes de liaison, permet de révéler la pensée profonde du locuteur. Mais le sémantisme adverbial peut prendre une dimension plus complexe à cause de la connotation du sens adverbial dans le jeu contextuel.

2.2 La variation sémantique dans la contextualisation de l'adverbe

La contextualisation, c'est la mise en contexte d'un élément. On appelle contexte ou cotexte l'entourage linguistique d'un élément au sein de l'énoncé où il apparaît. Par extension, « on parle également du contexte d'un énoncé au sein d'un discours pour désigner le ou les énoncés qui précèdent et suivent immédiatement l'énoncé considéré. » (C. Fushs). L'adverbe de relation, au regard de cet environnement contextuel, prend un sens connoté.

Ainsi, l'adverbe, en dehors de sa signification traditionnelle ou du lien ordinairement établi, traduit d'autres relations sémantico-logiques.

Exemples :

13- Autre exemple surprenant, trouvé dans un périodique peu coutumier des fleurs de style : « ...aux angles des rues, des Latino-Américains baragouinant à peine l'anglais vendent, contre dollars, des journaux cyrillique à de vieilles « babouchkas » serrées dans leurs fichus... » (Le Monde, 21/11/85, p. 1 ; c'est nous qui soulignons). Là encore, les sujets parlants déclarent, à l'audition de cet énoncé, « voir » les dollars changer de mains (J.C. Anscombe, *L'article zéro en français : un imparfait du substantif ?*, p. 5)

14- Tu as de la boue sur tes chaussures et de la terre sous tes ongles. De là, je conclus que tu viens du jardin.

La connotation de « là » se comprend à l'analyse de l'étirement des énoncés dans le contexte linguistique. « Là » est un adverbe de lieu qui reprend la mention antérieure d'un endroit. Cette fonction permet au locuteur de partir de la dynamique du propos antérieur comme un lieu vers un autre lieu indiqué à partir de la valeur déictique de « là » comme l'aboutissement

à cet autre lieu. Mais la valeur idéale des lieux indiqués et le processus de la première idée-lieu vers l'autre crée la relation de conséquence. « Là » est pris comme la forme elliptique de « à partir de là¹¹ » (exemples 13). Et c'est ce qui rend effective la valeur consécutive de « De là » (exemple 14).

On considérera pour « là », en plus l'appoint de trait de sous-catégorisation [+ éloigné] et, pour l'exemple 13, on n'oubliera pas la commutativité avec « encore » pour marquer la persistance de l'action ou un argument en plus.

La classification sémantico-logique de l'adverbe n'est pas respectée dans une dynamique contextuelle, car c'est l'étirement phrastique qui importe dans la lecture du rapport interphrastique. En effet, des adverbes circonstanciels de lieu comme *ici, là, ailleurs* peuvent être utilisés dans les rapports interphrastiques. À ce niveau, ils « servent à localiser le déterminé par rapport à un point de l'espace, par rapport à un repère » (R.-L. Wagner et J. Pinchon, 1962, p. 420). Une telle rupture sera dite spatiale, respectant sa classe adverbiale. Mais ces adverbes peuvent aussi servir à établir un autre rapport. C'est l'analyse contextuelle qui permet d'indiquer la variation du sémantisme de l'adverbe, qui peut même s'obscurcir ou se complexifier¹².

Exemples :

- 15- Il souffrait dans sa chair depuis deux jours. Bientôt, il se releva pour le combat.
- 16- Il lui asséna un violent coup. Aussitôt, il tomba raide mort.

Ces liaisons adverbiales ne sont pas évidentes à traduire. “Bientôt” exprime-t-il l'opposition (mais) ou la succession (peu après) ; “Aussitôt, la simultanéité temporelle (à l'instant) ou la conséquence (alors) ?

Il faut prendre en compte, ici, le contexte situationnel, désignant « l'ensemble des circonstances dans lesquelles se produit un acte d'énonciation » (C. Fushs). Ce contexte, dit-elle, « joue un rôle central. Sa prise en compte permet notamment de prédire le sens d'un terme

¹¹ Le subordonnées spatio-temporelles, dont les groupes prépositionnels, sont aptes à devenir des connecteurs logiques typiques par la suppression de certains de leurs éléments : « après le diner », « depuis le mariage », « à partir de là » deviennent respectivement, dans une perspective générique, des connecteurs typiques « après », « depuis », « là ». (Voir R. K. Kouassi, 2016).

¹² C'est sans doute ce rôle ambigu de l'adverbe que Riegel et al. (2006, p. 375) révèlent : « il écrit bien, l'adverbe bien fonctionne soit comme un modificateur du verbe (il écrit soigneusement) soit comme un marqueur phrastique à valeur de concession (il écrit pourtant). ». Nous analyserons particulièrement cette complexité sur le plan supra-segmental.

polysémique ». Ainsi, selon le contexte d'emploi le rapport sémantique établi par l'adverbe change. Seule la dynamique illocutionnaire, dans laquelle s'inscrivent ces énoncés peut aider à leur interprétation ; car « l'interprétation du discours est fonction de l'accès à l'intention informative globale du locuteur. » (J. Moeschler, 2015). Dans tous les cas, nous avons, ici, la preuve que de nombreux rapports adverbiaux sont complexes dans leur caractérisation sémantique, ce qui fait leur richesse dans les possibilités ouvertes à construire un propos.

Conclusion

Il y a une bonne part de subjectivité dans les rapports interphrastiques, surtout à l'analyse du positionnement syntaxique de l'adverbe et de ses dispositions sémantiques intrinsèques. L'adverbe de liaison n'a pas les mêmes valeurs sur le texte à cause de sa variation chronosyntaxique. L'on assiste aussi à des renforcements structurels dans lesquels l'adverbe joue un rôle de fusion ou d'association sémantico-logique dans le texte. Sur le plan énonciatif, l'adverbe de liaison a d'autres dispositions sémantiques contenues relatives à l'affectivité du locuteur dans son rapport avec l'énoncé ou avec l'énonciation. La prise en compte de ces apports sémantiques permet de mieux appréhender les rapports interphrastiques.

On retiendra que si l'adverbe de liaison tout comme les adverbes, en général, sont insaisissables et se déploient dans le texte selon une complexité qui ne peut refermer leur sens, leur contextualisation ouvre leur sémantisme pour l'interprétation véritable du texte.

Au demeurant, le sens des adverbes « ne peut se comprendre que relativement à l'acte de langage qu'ils décrivent et modifient, et non au contenu même des phrases dans lesquelles ils apparaissent » (A. Reboul et J. Moeschler, 1998, p. 43). Quel est donc le rôle des actes de langage dans l'orientation de la signification adverbiale et partant de l'ensemble des joncteurs afin de saisir le sens textuel ?

Bibliographie

Bonnard, Henri, (1997), *Grammaire française à l'usage de tous*, Paris, Magnard.

Chevalier, Jean-Claude, Blanche-Benveniste, Claire, Arrivé, Michel et Peytard, Jean, (1964), *Grammaire Larousse du français contemporain*, Paris, Larousse.

Dubois, Jean et Lagane, René, (1995), *La Nouvelle grammaire du français*, Paris, Larousse, 1995.

Kerbrat-Orecchioni, Catherine, (1980) *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand colin.

Klinkenberg, Jean-Marie, (1996), *Précis de sémiotique générale*, Paris, De Boeck.

Kouassi, Roland Kouakou, (2016), « L'hypotaxe comme organisateur textuel. Quelle conséquence grammaticale ? », *Cahiers du GReMS*, N° 1, Décembre, pp. 37-50 (Congo-Brazzaville).

Reboul, Anne et Moeschler, Jacques, (1998), *La Pragmatique aujourd'hui. Une nouvelle science de la communication*, Paris, Seuil (Points).

Riegel, Martin, Pellat, Jean-Christophe et Rioul, René, (2006), *Grammaire méthodique du français*, 3^e édition, Paris, PUF.

Smith, John Charles, (1995), « L'évolution sémantique et pragmatique des adverbes déictiques ici, là et là-bas », in *Langue française*, Volume 107, Numéro 1, pp. 43-57.

Wagner, Robert-Léon et Pinchon, Jacqueline, (1962), *Grammaire du français classique et moderne*, Paris, Hachette.

Webographie

Benjelloul, Azedine, (2006), « Approche pragmatique du discours argumentatif selon Jacques Moeschler », *Université Ibn Toufail Kenitra*, Licence linguistique, http://www.memoireonline.com/05/11/4529/m_Approche-pragmatique-du-discours-argumentatif-selon-Jacques-Moeschler3.html, consulté le 31 octobre 2016.

Fuchs, Catherine, « Contexte, linguistique », *Encyclopaedia Universalis* [en ligne], consulté le 28 novembre 2016. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/contexte-linguistique/>

Micheli, Raphaël, (2006), « Contexte et contextualisation en analyse du discours : regard sur les travaux de T. Van Dijk », *Semen* [En ligne], 21, mis en ligne le 28 avril 2007, consulté le 27 novembre 2016. URL : <http://semen.revues.org/1971>

Moeschler, Jacques, (2015), « Pragmatique du discours : passé, présent, futur », *Colloque en l'honneur de Liana Pop*, Cluj, [en ligne], https://www.unige.ch/lettres/linguistique/files/7914/3135/1834/Pragmatique_du_discours.pdf, consulté le 1^{er} novembre 2016.

**L'USAGE DES STEREOTYPES DANS LA COMMUNICATION.
VERS UNE RESEMANTISATION LEXICALE ?**

Ambemou Oscar DIANE

dianeambemou@yahoo.fr

Université Alassane Ouattara, Bouaké, RCI

Résumé :

L'usage de certains lexèmes ou expressions suggère des sens qui à force de répétition sont considérés par une catégorie de locuteurs comme le sens objectif. Ces lexèmes et expressions sont considérés comme des stéréotypes. Leur utilisation par la société, en général, et par les médias, en particulier, exerce une pression sur les connaissances sémantiques des usagers de la langue. Notre contribution met en exergue la manière dont ce type de sens est construit et relève que l'utilisation des stéréotypes dans des émissions télévisées et des documentaires aboutit à la segmentation des opinions des téléspectateurs. Elle note aussi que les stéréotypes tendent à être la dénotation des mots.

Mots clés : Sémantique, communication, dénotation, stéréotype, resémantisation.

Abstract:

The use of some lexemes or expressions suggests meanings, which through repetition are considered by some category of speakers as the objective meaning. These lexemes and expressions are considered as stereotypes. Their use by society, in general, and by the media in particular, puts pressure on the semantic knowledge of language users.

Our contribution highlights how this type of meaning is constructed and notes that the use of stereotypes in television programs and documentaries leads to the segmentation of viewers' opinions. It also notes that stereotypes tend to be the denotation of words.

Keywords : Semantics, communication, denotation, stereotype, resémantisation.

Introduction

La communication quotidienne est motivée par les intentions qui inscrivent les actants dans une interaction. Le locuteur veut se faire comprendre; l'auditeur se livre à un exercice de décodage

des signifiants qu'il perçoit, espérant donner à son interlocuteur le feed-back adéquat. Les premiers indices d'interprétation sont les unités structurelles.

Dans cet échange, l'on pose parfois des questions tels que: « est-ce que tu m'as bien compris? », « que veux-tu dire? ». Ces interrogations sont des vérificateurs de connaissances. La question « que veux-tu dire? » d'un récepteur peut émaner du fait qu'il ne connaît pas l'un des signifiants que son interlocuteur a employés ou qu'il n'en connaît pas le signifié. A travers la réponse éventuelle de son interlocution, il enrichit son vocabulaire.

Autant le dire, les unités lexicales dans le discours contiennent des informations sémantiques qui font de leurs signifiés des entités plus ou moins stables. Ces éléments stables, qu'on appelle les « invariants sémantiques », sont ceux qui permettent au lexicographe de « photographier » le ou les sens possibles d'un item. Aussi, le sens connoté permet-il l'interprétation des mots en situation d'énonciation. Il a, cependant, pour ancrage le sens dénoté ; sens dénoté qui fonde qu'il existe des significations et des sens qui sont partagés par tous les locuteurs d'une même langue et appartiennent donc à la conscience interprétative commune. A contrario, l'on rencontre des usages interprétatifs de certains lexèmes ou expressions qui n'appartiennent pas à la conscience interprétative commune. C'est le cas des stéréotypes qui sont suffisamment employés dans certains médias et par des locuteurs qui bénéficient d'audience relativement importante.

Comment les signifiants, en général, et les stéréotypes, en particulier, sont-ils interprétés? Comment se mettent en place ces derniers et quels sont les enjeux de leur utilisation dans un contexte de liberté d'expression et de pluralisme audiovisuel ?

A travers l'approche de la sémantique des prototypes et des stéréotypes, notre réflexion démontre que les locuteurs d'une même langue ne donnent pas les mêmes sens aux unités lexicales. Il relève que les médias, à travers l'usage des stéréotypes influencent les destinataires de leurs informations et créent un certain « désordre sémantique ».

Pour articuler notre réflexion, nous évoquerons d'abord, la pression qu'exercent certains locuteurs sur leurs auditeurs ; nous analyserons, ensuite, la construction sociale des significations et nous traiterons, enfin, des enjeux de la redéfinition des mots en passant par la segmentation des opinions.

1. Le locuteur et la force évocatrice des signifiants

Il existe des individus dont la performance linguistique est remarquable: ils sont éloquents, trouvent et emploient le mot qu'il faut dans le contexte approprié. L'art oratoire dont ils font montre influence les connaissances linguistiques de certains. C'est, par exemple, le cas des présentateurs de journaux télévisés. Pour une catégorie de téléspectateurs, l'animateur du journal est détenteur de la bonne information, un «intellectuel», un modèle: il est idéalisé par ceux-ci.

Dès lors, l'information qu'il transmet, les mots et expressions qu'il utilise à cette fin sont suivis avec beaucoup d'intérêts, constituent une norme. La perception de la parole constitue la première étape psycholinguistique de traitement du langage oral (Bagou et Frauenfelder, 2002). Cette perception et le traitement qui en découle contribuent à l'enrichissement du vocabulaire du public cible de l'information. Mais au-delà de cette contribution, le contexte de transmission/réception est déterminant. Ainsi, en plus de contribuer à l'enrichissement du stock lexical, la communication modifie la connaissance sémantique de certains auditeurs.

En effet, c'est dans l'actualité de l'action que certaines significations émergent; le contexte aidant à leur mise en place.

La compréhension d'un message, est, pour un individu x , un jeu de vérification de conformité sémantique. Il compare sa compétence interprétative avec celle de l'émetteur. Le langage s'enrichit des acquisitions sémantiques «livresques» et sociales. Dans cette logique, les usages sociaux «affrontent» nos connaissances et ou les actualisent.

Les stéréotypes, en général, font parties de ces usages sociaux. Et la réflexion de Schapira (2014) apporte des précisions sur leur importance à ce niveau. Cette auteure souligne que

« les stéréotypes de langue véhiculent pour la plupart des stéréotypes de pensée. Cette idée impute donc, indirectement, la stéréotypie linguistique à une invasion de la langue par la doxa envisagée comme l'opinion commune- un fourre-tout contenant toutes les notions et les idées circulant dans la communauté locutrice de la langue. Or la langue est un outil cognitif primordial : elle forme et façonne, chez chaque individu, les représentations mentales du mondain ».

La capacité cognitive humaine est productive : les locuteurs de la langue utilisent divers procédés dans la création des formes contenant de la signification et dans leur interprétation. Cela laisse le champ libre à toutes les créations possibles ; il en découle une variété d'interprétations. Comment naissent les stéréotypes et comment sont-ils entretenus?

2. La construction sociale des significations : de la légitimation des stéréotypes ?

Le stéréotype est un trait ou faisceau de traits définitoires attribués à une catégorie par les usagers de la langue, par la société. Il s'agit d'une l'idée que l'on attribue à un élément d'une catégorie et que l'on étend à toute la catégorie. Cette idée découle de l'observation et de l'appréciation que les locuteurs font de la catégorie mise en cause. Ils se construisent sur la base des expériences vécues, sur la base des faits marquants d'un individu ou d'un groupe d'individus appartenant à une catégorie. Il s'agit, parfois, malheureusement, comme le notent Lehmann et Martin-Berthet (2013) : « *d'idées conventionnelles parfois inexactes* ». Les faits qui président à leur mise en place s'accumulent dans le temps. Les traits attribués sont observés sur une durée relativement longue; ces traits se répètent et l'information parvient aux contemporains qui constituent de véritables relais. Ils sont bien ce qu'Amossy (1989) retient : « *en bref, le stéréotype désigne tout ce que l'on sous-entend lorsqu'on catégorise quelqu'un comme un intellectuel, un banquier international ou un Bolchévique* ».

Ainsi en Côte d'Ivoire, les stéréotypes suivants concernent les étudiants¹³ :

- (1) Les étudiants sont des vandales
- (2) Les étudiants sont des coureurs de jupons

Dans cette nation, en effet, la décennie 1990-2000 a été marquée par une série de troubles dans les universités et grandes écoles. Au cours de ces troubles, l'on dénombrait la perte de bus enflammés, saccagés. Ces actes étaient mis aux comptes d'un syndicat étudiant¹⁴. Le syndicat indexé était celui qui était l'interlocuteur principal avec les autorités de l'Etat, celui qui intervenait dans les presses écrites ou audiovisuelles au nom des étudiants. Les médias ont contribué à imposer ce syndicat à leurs auditeurs, partant, à toute la population.

Les étudiants de Côte d'Ivoire étaient tous perçus comme membres présumés dudit syndicat. Dès lors, le trait caractériel que la population relevait chez les acteurs de ce syndicat était élargi à tous les étudiants suivant le triptyque qui suit :

- (3) X est étudiant, $x \in$ la Fesci
- (4) La Fesci est violente, vandale
- (5) $\forall x$, x est violent, vandale.

La force des actions de ce syndicat et, à l'inverse, la dégradation de l'image des étudiants a

¹³ Ces stéréotypes sont employés par la population ivoirienne en général.

¹⁴ Ce syndicat est la FESCI : Fédération Estudiantine et Scolaire de Côte d'Ivoire.

suscité à la limite une redéfinition du mot «étudiant» dans l'entendement de certains ivoiriens. La subsumption de l'étudiant au mouvement estudiantin invite à une analyse de l'activité cognitive des usagers des stéréotypes.

Pour un nombre important d'ivoiriens, le français est une langue seconde. Ainsi, l'on découvre le signifiant avant d'acquérir le signifié. Mais dans la construction sociale de la signification, c'est le processus inverse qui se déroule : à partir du ou des signifiés l'on (re-)trouve le signifiant. Cette démarche sémasiologique tente d'effacer les sèmes du lexème *étudiant*. L'étudiant ne serait plus celui qui fréquente une université après le baccalauréat du secondaire, mais celui qui après le baccalauréat s'adonne à la violence, au vandalisme (dans ce vocabulaire, étudiant = vandale). C'est donc à juste titre que Handwerker (1989), analysant Putnam note « *Le stéréotype dans la description lexicale de Putnam est composé par les propriétés que les locuteurs attribuent à un représentant prototypique de la catégorie* ».

Les stéréotypes se construisent sur les prototypes ; ils visent à redéfinir les prototypes, au-delà, les lexèmes, c'est-à-dire que par l'usage et la pression des usagers, il y a une tentative de légitimation de la conception de la société ou d'une frange de cette société de l'élément défini.

Contrairement à ce qu'indiquent Lehmann et Martin-Berthet (op. cit.) – («le stéréotype...correspond à l'image sociale partagée de l'unité lexicale»), les significations que la société tente de mettre en place ne sont pas unanimement partagées. Du moins, cette répartition est à relativiser et à situer en fonction de critères géographiques et culturels. Les français interprètent-ils des stéréotypes donnés de la même manière que les locuteurs du français en Afrique? La réponse à cette interrogation est négative. Plusieurs facteurs entrent en jeu quant à leur acceptation ou à leur rejet.

3. De la segmentation des opinions

Dans la déconstruction et la reconstruction des significations, le rôle des acteurs que sont les émetteurs et récepteurs est très déterminant. L'assignation de traits définitionnels à un individu lambda se fait en le comparant à un étalon que définit l'émetteur. Ainsi, chaque catégorie socioprofessionnelle est définie par un ensemble de critères et la grappe que forment ces critères permet l'assignation des individus à une classe sociale. Lorenzi-Cioldi (2005).

Dans cette vision, l'actualité internationale contribue à répartir certaines personnalités dans les catégories "good" ou "bad". Cette actualité est alimentée depuis plus d'une décennie par une série de crises armées dans divers pays tels que l'Irak, l'Afghanistan, la Côte d'Ivoire, le Lybie

et la Syrie. Ces crises se déroulent dans un contexte où l'on note des tensions entre les dirigeants des pays sus cités - et leurs alliés - et les pays d'Europe et les Etats-Unis d'Amérique.

Le traitement des informations, dans ce contexte, par les médias des pays dits puissants est suivi avec beaucoup d'attention. Pour les pays francophones, généralement, les médias français tels que *France 24*, *Radio France Internationale*, *I-télé*, etc., restent les seuls disponibles quand l'intensité des crises atteint son pic, les médias d'Etat étant vite mis hors-service ou classés partisans; ils apparaissent comme étant les dépositaires de la bonne information. Dès lors, certains auditeurs n'accordent de crédit, qu'aux propos que déclarent les animateurs de ces chaînes.

Sur *France 24*, (voir www.france24.com, « pourquoi le front national soutient les dictateurs arabes »), il est écrit le 27/02/2012 : « *Le président d'honneur du Front national (FN), Jean-Marie Le Pen, a une nouvelle fois défendu le régime du président syrien Bachar al-Assad* ». Ledit article qualifie Monsieur Bachar Al-Assad de dictateur. L'on note, ainsi, une catégorisation des chefs d'Etats des pays cités plus haut comme des dictateurs.

Le lexème dictateur trouve son étymologie dans l'antiquité romaine. Il est défini par *Le Nouveau Petit Robert* (1993), en première signification, comme un magistrat extraordinaire nommé dans les circonstances critiques avec un pouvoir illimité (pour six mois en principe). Sa deuxième acception renvoie à une personne qui après s'être emparée du pouvoir, l'exerce sans contrôle.

Pour Vullierme (1989, p 482), la dictature (dans l'empire romain) put devenir l'emblème de la démocratie républicaine et l'antithèse de la tyrannie. Dans les médias évoqués ci-dessus, le dictateur est présenté comme un individu anti-démocratie, celui qui oppresse le peuple, qui est contre les intérêts de son peuple, celui qui se maintient au pouvoir contre la volonté du peuple, celui qui tue son peuple. Pour Jean-Marie Fardeau, Directeur France de Human Rights Watch (HRW), les dictateurs sont : « *ceux qui justifient l'utilisation de la force pour régner* » (intervention relevée le 21/07/2015 sur *TV 5 monde* au cours d'une interview traitant du procès de l'ex-président tchadien Hussein Habré).

L'assignation d'un qualificatif à un individu le fait membre d'une famille par le principe de la ressemblance. Dans la perspective de la version étendue de la théorie des prototypes, le critère de ressemblance à une famille n'exige pas que l'élément possède tous les traits de la catégorie en question. Quelques traits de ressemblance à un exemplaire suffisent pour appartenir à la famille.

Ainsi, Laurent Gbagbo, président de la république de Côte d'Ivoire, de 2000 à 2010, a été classé dictateur par les médias français. Cette posture a été fortement relayée par les organes de presse proches de l'opposition à son régime. L'abattage médiatique autour du concerné a abouti à créer deux points de vue à propos du même individu (dans l'opinion nationale ivoirienne) :

(6) Gbagbo est un dictateur

(7) Gbagbo n'est pas un dictateur

Les locuteurs qui emploient la phrase (6) admettent la définition du mot dictateur telle que véhiculée par les médias. Pour ceux qui estiment que (6) n'est pas vrai, il existe deux hypothèses sémantiques : soit le mot dictateur a la signification que les médias lui donnent ; soit le mot n'a pas cette définition. Si la première hypothèse est vraie, alors l'homme Gbagbo n'appartient pas à la catégorie dictateur ; autrement, il n'a aucun trait commun avec le prototype de la catégorie. Si l'on admet que la deuxième hypothèse est vraie, alors, les locuteurs de l'énoncé (7) donnent une autre définition au mot dictateur.

Ces négateurs définissent le dictateur comme : « celui qui ose dire non, s'opposer à un système politique » ; lequel système serait le mandant de la presse ci-dessus citée, « fournisseur d'information ».

Cette réaction s'aligne sur la position de Nyckees (1998) : « *mais trop de batailles se livrent de nos jours autour de l'information pour nous permettre de croire encore au mirage d'une parole neutre* ».

Dès l'instant où la définition d'un mot varie d'un groupe d'individus à un autre, la subjectivité interprétative et la subjectivité informationnelle interagissent, s'affrontent. Dans cette interaction, la prédominance des opinions se batit au gré des fréquences de diffusion et de la monopolisation de l'information. En somme, de part et d'autre, l'on note des velléités d'objectivation des significations particulières. Mais cela pour quels (s) enjeux ?

4. Les enjeux de la redéfinition des mots

Le signe linguistique contient plus d'une face. Avec Saussure, nous retenons qu'il est dyadique et que la relation entre ses "composants" – le signifiant et le signifié - est arbitraire. Cette relation est conventionnelle, nécessaire. Intégrant le référent à l'analyse du signe, le signe est présenté comme triadique par des auteurs tels que Peirce. Le fameux triangle sémiotique d'Ogden et Richards rend compte de cette triple relation entre sens (référence), signe et chose (état de choses) (Téodora, 2001).

Dans l'analyse du signe linguistique, l'étude du signifiant semble relativement moins problématique que celle du signifié qui résiste aux théories sémantiques. Quiconque « touche » au signifié entre dans le domaine de l'interprétation ; domaine fortement empreint de subjectivité. Un signifié peut être partagé par une communauté linguistique donnée, il n'en demeure pas moins que les interprétations d'un auditeur à un autre pourraient varier.

Accepter ou rejeter un sens attribué à un mot suppose que l'on ait une certaine connaissance de sa signification, de son ou ses contenus sémiotiques. Et comme le déclare Touratier (1998) :

« Rien n'empêche de penser qu'un même signifié linguistique puisse permettre à l'interlocuteur de construire et au locuteur de suggérer des concepts différents, qui bien entendu seront forcément apparentés entre eux...C'est-à-dire qu'à partir d'un même signifié on peut avoir un éventail de significations premières qui sont directement dérivées dudit signifié, et qu'à partir de ces significations premières il est aussi possible d'avoir des sous-significations dérivées des significations premières et non du signifié de base, ainsi que ses sous-sous-significations dérivées, elles, à partir des sous significations du lexème ».

Comment juguler l'imbroglio que l'on observe à travers les discours des médias? Certains mots ont des significations qui ne sont pas universelles, du moins dans la pratique. L'éthique linguistique recommanderait que l'usage d'un item se fasse avec justesse. Autrement, certains items d'une même langue ne peuvent avoir une signification donnée dans un espace et une autre signification dans un autre espace. Ainsi, si le mot dictateur est employé pour un chef d'Etat ayant fait usage de la force des armes pour une raison ou une autre, alors, ce mot est à utiliser pour tous les chefs d'Etat, peu importe la puissance économique de leur pays, qui ont utilisé la force des armes directement ou indirectement, pour une raison ou une autre. Il s'agirait d'employer le même signifiant pour les mêmes signifiés dans une langue précise.

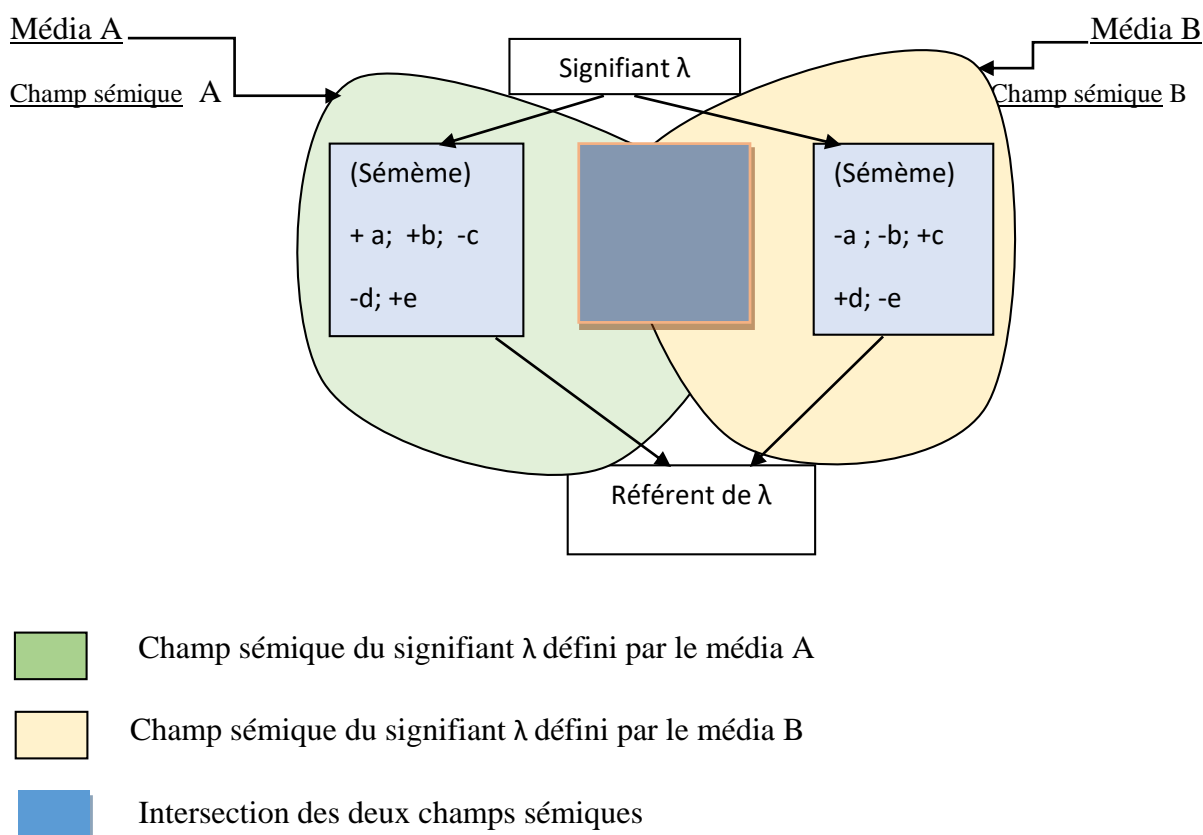
La nécessité de communiquer, donc de se comprendre, n'est pas à compromettre par l'activité métalinguistique spontanée du locuteur (Lehmann, Martin-Berthet, op. cit). L'interprétation s'établit dans la relation entre les « composants » du signe linguistique. Un signifié est une représentation d'un référent. On sait que l'étude des représentations est un champ de recherche infini. Par exemple une émission interactive à la radio en tant qu'elle est vecteur de représentations influe obligatoirement à d'autres niveaux que le simple niveau de l'émission. Médiatique, elle prend place dans la vie sociale et son influence sur la construction des représentations propres aux individus est incommensurable (Nicolas Becqueret, 2002) !

Il en va de même des émissions de la télévision. Le 09 mars 2015, la chaîne française *TF1* diffusait un documentaire intitulé « le président et le dictateur ». Les deux personnalités concernées étaient Nicolas Sarkozy et Mouammar Kadhafi. Le premier est présenté comme un président tandis que le second l'était comme un dictateur.

Si les contemporains de ces personnalités, peuvent confronter l'appréciation du titre du documentaire par l'analyse des faits qu'ils ont vécus, il n'en est pas de même pour ceux qui n'ont pour information que celle donnée par cette chaîne. Ainsi, pour beaucoup d'individus qui n'ont pas connu celui que d'autres présentent comme le guide de la révolution libyenne, Kadhafi est un dictateur sur la base de ce que dit ce média. Cette forme d'acquisition lexicale ne peut être niée. Et le mode de transmission de cette acquisition apparaît comme catalyseur d'un leadership linguistique.

Le leadership linguistique implique plusieurs opinions, plusieurs sens pour un même référent. En effet, si Kadhafi est traité par certains médias occidentaux comme un dictateur, la chaîne de télévision *Afrique média* le présente comme un révolutionnaire, un visionnaire. Les opinions en questions sont diamétralement opposées. Dans cette optique, les mêmes sèmes d'un sémème reçoivent le trait [+] sous une définition (un média) et le trait [-] sous une autre définition (un autre média). On aboutit, alors, à une neutralisation suivant la représentation sémantique ci-dessous :

(8)



Le schéma en (8) expose que l'intersection des champs sémiqes des médias est vide ; ils ne possèdent aucun sème en commun. Et, pourtant, ils ont le même signifiant et le même référent.

Le leadership linguistique est le fait de puissants groupes de presse qui l'entretiennent, conscients de leur capacité d'influence et de modification des comportements de leurs auditeurs. Il est donc clair, au regard de ce qui précède, que leur définition stéréotypique d'un signifiant n'est pas partagée, n'est pas la signification (qu'en donne le dictionnaire).

Pour Putnam, le stéréotype sert davantage à transmettre l'usage effectif du mot qu'à en donner la signification. Il s'inscrit dans une dimension pragmatique de l'acquisition des mots, la même qui caractérise le dictionnaire (Lehmann, Martin-Berthet, op. cit. p 58).

Cette dimension d'acquisition des mots créera, à coup sûr, des incompréhensions. Mais au-delà des incompréhensions, il s'agit pour chaque «camp» d'adopter une position et de la défendre, une sorte d'affirmation de sa prépondérance.

Cette perception hégémonique s'observe dans d'autres configurations sociales, telle que celle du genre.

Ainsi, des chanteurs akyé¹⁵ disent-ils:

(9) ànàpó sâ bà pò mǎ... à má bá wōjê bò zē¹⁶

/contemporain/male + plur/Agr + plur/attraper (avoir)/bouche/. Pron. Impers
/marqNég/Agr + plur/compter sur/place/aller/

«Les hommes d'aujourd'hui sont des menteurs... Il ne faut pas compter sur eux pour s'engager dans un projet.»

(10) ànàpó jǒpjámǎ lè bá, mú fǒfǒ bá...¹⁷

/contemporain/femelle + plur/friperie/faire/Agr/ 2PLur/fouiller/ Agr/

« Les femmes d'aujourd'hui sont de la friperie, triez les... »

A travers ces chansons, chaque genre affiche à l'endroit de l'autre l'idée qu'il se fait de lui: un cliché négatif relevant ses imperfections. Des affirmations qui servent à dire à chacun ce qu'il

¹⁵ Langue kwa de Côte d'Ivoire

¹⁶ Chanson du groupe *tout puissant Audio Rama (un orchestre populaire)*.

¹⁷ Chanson du groupe *N'guié Orchestra*.

est parallèlement à ce qu'il pense être. S'il agit pour l'homme d'affirmer son autorité, il est question pour la gente féminine de l'inviter à l'humilité. Les stéréotypes dans cette optique contribuent à maintenir un équilibre social.

Conclusion

Les stéréotypes que nous avons analysés sont du type x est y ; y étant ce que la société dit de x . Ce procédé de définition est très productif et l'emploi des structures ainsi construites est abondante dans la société et fortement appuyé par certaines presses et d'autres canaux de communication de masse. Cette forme de signification existe parallèlement à la définition du dictionnaire. Mais contrairement à cette dernière, son usage suscite une division des communautés linguistiques, quant à l'acceptation d'une acception.

Si la langue sert à parler du monde, les médias se servent de la langue pour informer. Dans cette optique, ils fabriquent les stéréotypes et les utilisent à des fins de propagande.

Si les opinions médiatiques opposées aboutissent à une «neutralisation sémantique» c'est parce qu'au départ des significations respectives qu'ils donnent aux lexèmes et expressions, il y a une base sémantique, une sorte d'invariant sémantique. Les stéréotypes, de ce point de vue, sont des significations additionnelles que la société met en place, d'une manière ou d'une autre, pour un but précis. Toute la société n'étant pas savante, cela fait des médias de véritables sources d'information et d'éducation. Pour la catégorie de locuteur qu'elle instruit, la définition stéréotypée est la signification première des mots ou expressions, leur dénotation.

Bibliographie

Amossy, Ruth., 1989, « La notion de stéréotype dans la réflexion contemporaine », *in Littérature* n° 73, pp. 29-46.

Bagou Odile., Frauenfelder Ulrich. H., 2002/1, « Alignement lexical et segmentation de la parole » *in revue française de littérature appliquée*, vol. VII, p. 67-82.

Cristea Teodora., 2001, *Structures signifiantes et relations en français contemporain*, Editura Fundatiei de Maîne.

Handwerker Brigitte, 1989, « savoir lexical, savoir expert : problème de représentation » *in DRLAV* 40.

Lorenzi-Cioldi Fabio, 2005, « La rencontre de la psychologie individuelle et de la psychologie sociale », in *Hermès* 41.

Lehmann Alise., Martin-Berthet Françoise., 2013, *Lexicologie, sémantique, Morphologie, Lexicographie*, 4^{ème} édition, Armand Colin.

Moeschler Jacques., Auchlin Antoine., 2009, *Introduction à la linguistique contemporaine*, 3^{ème} édition, Armand Colin.

Nicolas Becqueret, 2002, « Les émissions interactives à la radio : la parole par téléphone. » in *Cahiers du CREDAM* -, Paris.

Nouveau Petit le Robert 1, 1993, dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, nouvelle édition remaniée et amplifiée sous la Direction de Josette Rey Debove et Alain Rey, Paris.

Nyckees, Vincent., 2001, « Les mots, les choses... et nous » in *Le langage, nature, histoire et usage*, Editions sciences humaines.

Nyckees, Vincent., 1998, *La sémantique*, Belin.

Schapira, Charlotte, 2014, « Les Stéréotypes : stéréotypes de pensée et stéréotypes de langue », actes du CMLF, www.shs-conferences.org.

Touratier, Christian., *La sémantique*, 2010, 2^{ème} édition, Armand Colin.

Touratier, Christian., 1998, « Sémantique, polysémie et théorie du prototype », in *Lexique et cognition*, presses de l'université de Paris-Sorbonne.

Vullierme, Jean-Louis, 1989, *Le concept de système politique*, PUF.

**L'INSERTION PHRASTIQUE CHEZ LA FONTAINE : ASPECTS
GRAMMATICaux ET ESTHÉTIQUES D'UNE CONSTRUCTION
« ACCESSOIRE »**

Kei Joachim
Université Alassane Ouattara
jkeijo@yahoo.fr

Résumé

L'insertion phrastique est une rupture dans la phrase principale pour apporter des précisions sur l'énonciation ou sur l'énoncé. Elle fonctionne dans *Les Fables* de La Fontaine comme un mécanisme complexe, à la fois syntaxique, énonciatif et rythmique. L'usage ordinaire et exceptionnel des insertions permet de mettre la grammaire au service du rythme, du vers et de la narration. Les différentes insertions donnent à cet écrit classique une portée hautement moderne et significative, fusionnant différents discours pour des besoins grammaticaux et rythmiques dans une esthétique littéraire moderne.

Mots-clés : discours rapporté, énonciation, esthétique, grammaticale, insertion, phrase, rythme, versification.

Abstract

Phrastic insertion is a break in the main sentence to clarify the enunciation utterance. It works in *Les Fables* of a Fontaine as a complex mechanism, both syntactic, enunciative and rhythmic. The ordinary and exceptional use of insertions makes it possible to put grammar at the service of rhythm, verse and narration. The various insertions give this classical writing a highly modern and significant scope, fusing different discourses for grammatical and rhythmic needs in a modern literary aesthetic.

Keywords: aesthetics, enunciation, grammatical, insertion, reported speech, rhythm, sentence, versification.

Introduction

Divers mots et expressions composent la langue. Leur interchangeabilité rend le discours fluide, aisé en termes de possibilités d'expression. De plus, ces éléments linguistiques sont susceptibles de changer de nature lorsqu'ils passent d'une classe grammaticale à une autre. Ainsi, le verbe peut prendre la valeur d'un nom ; lequel nom peut, à son tour, devenir une interjection. Quant à la phrase, elle est sujette à maintes variations : phrase nominale, phrase verbale, etc. C'est le phénomène de la transmutation grammaticale due à des questions de style, d'emploi exceptionnel pour arriver à une meilleure articulation du discours. Par ailleurs, d'autres techniques d'écriture romanesque comme l'entremêlement de voix des personnages ou la polyphonie n'échappent pas cette volonté de fluctuation discursive. Toute chose qui transparait dans les *Fables*¹⁸ de La Fontaine sous la forme d'insertions phrastiques qui « correspondent au modèle canonique de la phrase » (M. Riegel et alii, 2006, p. 460). C'est un procédé qui permet d'intégrer une phrase à l'intérieur d'une autre. Il s'agit de la phrase insérée (phrase simple ou canonique) et de la phrase principale. Grammaticalement, les insertions sont vues comme des accessoires phrastiques qui viennent juste introduire le discours cité (incise), apporter une précision dans le discours (incidente) ou seulement interpeller (apostrophe), etc. On peut donc les omettre ou les supprimer sans nuire au sens du segment supérieur (phrase). Mais, chez La Fontaine, auteur du XVII^e siècle, ces constructions facultatives s'imposent du point de vue énonciatif. La question est donc de savoir comment sous sa plume, ces insertions s'organisent concrètement pour devenir des facteurs grammaticaux indispensables pour construire son texte et servir la cause de la poésie et de l'oralité. Nous essayerons de répondre à cette interrogation en identifiant les constructions par insertion pour ensuite les analyser sur les plans énonciatif et rythmique.

1-De la construction des insertions phrastiques

Les insertions phrastiques sont des constructions atypiques. Elles créent la discontinuité d'une phrase principale. On peut dire que la fonctionnalité de l'insertion est acquise quand il y a rupture syntaxique. Ainsi, l'étude des éléments linguistiques occasionnant cette rupture syntaxique va porter sur les incises, les incidentes, l'apostrophe et bien d'autres formes grammaticales.

1-1-Les incises et la discontinuité discursive

Les incises « sont liées au discours rapporté » (M. Riegel et alii, 2006, p. 460). Ils signalent un discours direct qui joue le rôle de propos citant dans l'énoncé. Dans la disposition syntaxique habituelle du discours direct, l'on note d'abord le discours du narrateur qui fonctionne comme introducteur(ou citant) puis vient le discours autre¹⁹, c'est-à-dire le discours cité.

¹⁸ Nous considérerons comme corpus les fables extrait de *Fables choisies, Livres I à VI (1668)*, (Avec des commentaires de H. Carrier), Paris, Hachette, 1975.

¹⁹ Cette agrammaticalité s'explique par l'inversion du sujet, signalant « un décrochage syntaxique et énonciatif » (M. Riegel et alii, 2006, p. 137).

(1)-L'un dit : « Je n'y vas (sic) point, je ne suis pas si sot »

(Fables choisies, p. 58)

Au regard de l'exemple (1), les discours sont distincts syntaxiquement et chronologiquement. Les deux points et les guillemets séparent les deux instances de discours (« L'un dit » et « Je n'y vas... sot »). Mais, dans l'incise, une telle disposition n'est pas respectée. Il y a plutôt inversion du sujet à l'intérieur ou en fin de phrase. D'un point de vue chrono-syntaxique (Klinkenberg, 1996, p. 153), il y a agrammaticalité, d'autant plus que l'incise interrompt le cours de l'énoncé principal, en dehors ou en dedans.

(2)-« Ah ! c'est trop, lui dit-il... »

(Fables choisies, p. 85)

(3)-J'ai lu, dis-je, en certain auteur...

(Fables choisies, p. 88)

Dans l'exemple (2), l'incise est en dehors de la phrase principale. Quoique présentant les mêmes caractères que le discours direct citant, la proposition (dit-il) « est placée en fin de phrase » (H. Bonnard, 1981, p. 293). Cet emplacement lui permet de caractériser le propos avec un verbe de parole (dire). Cet usage n'est pas conforme aux règles de la grammaire, puisque le discours n'est pas annoncé mais commenté.

Dans l'exemple (3), l'insertion par incise est à l'intérieur (dis-je), coupant ainsi l'énoncé en deux branches. Ici, « la proposition incise interrompt l'énoncé qui est ensuite repris » (H. Bonnard, 1981, p. 293). La proposition est enclavée de sorte que le narrateur s'impose syntaxiquement dans le discours de l'autre.

L'incise est une forme particulière de discours rapporté que nous révèle La Fontaine, en s'impliquant dans le discours de ses personnages. En tant que conteur, il peut commenter leur discours pour plus de précision ou alors s'immiscer dans ce discours en le brisant. Cela fonctionne comme une précision qu'on apporte à l'énonciation qui, déjà, débute.

L'usage récurrent de l'incise (discours direct) dans le corpus permet, alors, de marquer cette présence du narrateur. Il semble impacter son texte en tant que conteur en prestation. Il le reconnaît d'ailleurs : « l'indulgence que l'on a eue pour quelques-unes de mes fables me donne lieu d'espérer la même grâce pour ce recueil »²⁰ (La Fontaine, 1975, p.28 (préface)).

(4)-« Faibles gens ! dit le père, il faut que je vous montre...

(Fables choisies, p. 104)

(5)-« O ma cognée : ô ma pauvre cognée !

S'écriait-il : Jupiter, rends-la moi ;

²⁰ Au XVII^e siècle, les fables étaient souvent lues devant des auditoires.

(*Fables choisies*, p. 115)

L'incise, faut-il le rappeler, est une manifestation du discours rapporté direct. Dans un tel discours, l'on montre que le locuteur prononce lui-même son discours. Le narrateur le signifie par l'annonce de l'incise. Elle permet donc de nous introduire au cœur du discours et de la situation d'énonciation, à travers la rupture énonciative apportée et traduite par la ponctuation de démarcation. Les incidentes fonctionnent pareillement.

1-2-Les incidentes et les informations complémentaires

Les incidentes, à la différence des incisives, « n'indiquent pas le discours rapporté, mais elles servent à insérer un commentaire sur un discours à l'intérieur de ce discours » (M. Riegel et alii, op.cit., p. 461). Il s'agit d'un point de vue de l'émetteur du message.

(6)-Un Lièvre en son gîte songeait
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?) ;
(*Fables choisies*, p. 67)

(7)-Dès l'abord, leur Doyen, personne fort prudente,
Opina...
(*Fables choisies*, p. 57)

Dans ces exemples, les propos suivants : (Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?) et « personne fort prudente » sont des commentaires respectivement sur le fait de songer dans son gîte et sur le Doyen. Ces commentaires ne sont pas utiles pour la grammaticalité de l'énoncé principal. Le narrateur choisit simplement de les donner au lecteur ou à l'auditoire dans une sorte d'aparté. Ainsi, l'incidente est appelée « proposition parenthèse » (H. Bonnard, 1950, p. 26). Cette parenthèse est la manifestation syntaxique de la variation de voix pour indiquer qu'on dit quelque chose de côté.

(8)-Un Lièvre en son gîte songeait
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?) ;
(*Fables choisies*, p. 67)

(9)- On conte qu'un Serpent, voisin d'un horloger
(C'était pour l'horloger un mauvais voisinage)
Entra dans sa boutique
(*Fables choisies*, p. 124)

Dans ces illustrations, la question (Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?) n'est pas utile, pas plus que (C'était pour l'horloger un mauvais voisinage). Le conteur peut s'en passer sans nuire au sens général de l'histoire. C'est pourquoi, ce signe de ponctuation est utilisé par l'auteur.

La baisse de la voix, manifestée par l'incidente, permet de nous introduire dans le langage parlé. Même s'il est écrit comme c'est le cas ici, La Fontaine signifie que les propos en incidente doivent être prononcés avec « une intonation particulière (généralement à voix basse) » comme le rappelle G. Galichet (1969, p. 312) pour témoigner de la rupture syntaxique et énonciative. Analysons l'insertion par apostrophe.

1-3-Les apostrophes d'interpellation dans l'énoncé

L'apostrophe est une figure par laquelle on s'adresse à un interlocuteur réel ou fictif. Riegel et alii (2006, p. 165) parlent d'« interpellation du destinataire » dans un discours. Sur le plan syntaxique, l'apostrophe « constitue un élément non intégré et mobile dans la phrase, parfois précédé de ô » (J. Gardes-Tamine, 1996, p.23).

(10)-N'approche pas, ô Mort ! ô Mort, retire-toi ! »
(*Fables choisies*, p. 48)

(11)-Vous riez, ma bonne commère !
(*Fables choisies*, p. 83)

(12)-« Mon mignon, je vous sauve la vie... »
(*Fables choisies*, p. 122)

(13)-« O Jupiter, montre-moi quelque asile... »
(*Fables choisies*, p. 133)

Dans ces illustrations, La Fontaine interpelle le destinataire par « ô Mort ! ô Mort » (exemple 10), par « ma bonne commère ! » (exemple 11), par « mon mignon » (exemple 12) et « O Jupiter » (exemple 13). Les formules interpellatives, par des noms communs, doivent être perçues comme des noms propres ; car, ce sont lesdits destinataires qui sont apostrophés. L'élément d'interpellation est, dès lors, détaché du propos principal : c'est « un mot placé à côté » (Prigent, 1947, p. 18). Il n'a pas non plus une position fixe dans la phrase. Dans l'exemple 10, il est au milieu. Dans l'exemple 11, il termine la phrase. Dans les exemples 12 et 13, l'on le retrouve en début de phrase.

Ces apostrophes sont des impressions particulières, subsidiaires que l'auteur imprime au propos. Ces insertions « affectives » permettent au locuteur de s'émouvoir : « ô Mort ! » (Désespoir), « ma bonne commère ! » (Étonnement), « mon mignon » (Déclaration), « O Jupiter » (Supplication) tout en interpellant. Ce sont autant d'éléments révélateurs de différents discours dans le discours.

L'on note également, chez La Fontaine, d'autres expressions d'insertion phrastique ; à côté de celles dites classiques comme l'incise, l'incidente et l'apostrophe. Il s'agit de constructions se rapportant aux relatives et aux participiales.

1-4-Les autres procédés d'insertion chez la fontaine : Les participiales, les relatives

Une participiale est une « proposition qui n'est introduite par aucun mot subordonnant. Elle est séparée du verbe de la principale par un signe de ponctuation » (N. Baccus, 2003, p. 123). L'on distingue la participiale de la gérondivale. Cette dernière emploie la préposition « en » pour relier les subordonnées et les principales. Ce qui n'oblige pas ainsi la construction par insertion. En fait, nous ne décrivons pas un phénomène stylistique, mais plutôt un phénomène grammatical. L'insertion répond à une norme : l'appel obligatoire de la rupture syntaxique. D'où la prise en compte de la participiale.

(14)-Un pauvre bucheron, **tout couvert de ramée**,
(*Fables choisies*, p.49)

(15)-Le corbeau, **honteux et confus**, jura, mais un peu tard, qu'on
ne l'y prendrait plus.
(*Fables choisies*, p. 38)

Les subordonnées participiales « tout couvert de ramée » et « honteux et confus » (exemples 14 et 15) ont une valeur d'insertion. Ce sont en fait des observations de La Fontaine. En plus, selon leur composition syntaxique, ces commentaires doivent être forcément enclavés pour asseoir la participiale et non pour modifier simplement le nom bucheron ou le nom corbeau.

Quant à la relative, elle est introduite par un pronom relatif qui normalement « remplace un mot appelé son antécédent » (*Grammaire Larousse*, 1988, p. 133). Elle explique ou détermine cet antécédent. Cette définition permet de choisir le type de relative qui sied à l'insertion phrastique. Ici, la relative appositive ou explicative serait indiquée. On peut la « supprimer sans que la phrase cesse d'être grammaticale » (J. Dubois, 1995, pp.181-182). Elle joue le rôle d'une simple addition.

(16)-Une Grenouille vit un Bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille, ...
(*Fables choisies*, p. 38-39)

Dans l'extrait (16), la relative explicative « **qui n'était pas grosse en tout comme un œuf** » est précédée et suivie d'une pause (la virgule). Elle apporte « des précisions accessoires à l'idée exprimée dans la principale. » (*Idem*, p.182) Elle fonctionne, ici, comme une insertion répondant à un commentaire de l'auteur, un discours à côté du discours fondamental. La Fontaine trouve un intérêt particulier dans ces formes d'insertion (participiale et relative) qui

traduisent, sans doute, au mieux la pensée qu'il veut communiquer. Par ailleurs, comment ces insertions fonctionnent-elles sur le plan énonciatif ?

2-Étude énonciative des insertions

L'étude énonciative des insertions va concerner la variation de la ligne mélodique et la modalisation du discours.

2.1 La variation de la ligne mélodique

Le corpus, *Fables choisies*, regroupe une série de poèmes. Or, la vocation première de la poésie est d'être dite avant d'être écrite. La phonologie ou la sonorité des mots y tient une place importante. La Fontaine retient cet aspect en opérant des insertions phrastiques à visée intonative. En effet, l'insertion « entraîne une interruption qui se répercute fortement sur la ligne mélodique et qui se marque à l'oral par une intonation « parenthétique » et éventuellement par une pause » (M. Riegel et alii, op.cit., p. 460).

(17)-Non, dit l'Aigle. – Tant pis, repris le triste oiseau...
(*Fables choisies*, p. 127)

(18)- On ne conte qu'un Serpent, voisin d'un horloger
(C'était pour l'horloger un mauvais voisinage)
Entra dans sa boutique.
(*Fables choisies*, p. 124)

Dans l'exemple (17), nous avons une seule rupture de la ligne mélodique car l'insertion est en fin de phrase. Cette rupture permet de distinguer les énoncés. Par contre, quand l'insertion se trouve à l'intérieur de la phrase, la rupture de la ligne mélodique se fait avant et après l'insertion (exemple 18).

Ainsi, l'insertion provoque une variation de la ligne mélodique de la phrase.

2.2 La modalisation du discours

La modalisation dérive du terme modalité qui « recouvre des notions quelque peu différentes selon qu'il est employé par des logiciens, des linguistes ou des sémioticiens. » (P. Charaudeau, 2002, p.383) À propos de la modalité en linguistique, C. Bally (cité par P. Charaudeau, 2002, p.385) « distingue deux dimensions dans tout énoncé : le modus et le dictum. Le second véhicule un contenu propositionnel et le premier l'attitude du sujet parlant à l'égard de ce contenu ». Cette définition rentre dans le cadre de la présente réflexion. La modalisation est le processus de mise en œuvre du modus et du dictum. Les illustrations qui suivent indiquent bien cela.

(19)-Le Corbeau, **honteux et confus**,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.
(*Fables choisies*, p.38)

(20)-« N'ai-je pas bien servi dans cette occasion ? »

Dit l'Ane, en se donnant tout l'honneur de la chasse.

(Fables choisies, p. 73)

Différents sentiments sont révélés par le narrateur sur les locuteurs. Leurs propos ne sont pas précis sur le plan énonciatif. La Fontaine se charge d'énoncer cette réalité descriptive à travers les insertions comme « honteux et confus », « envieuse », « Dit l'Ane, en se donnant tout l'honneur de la chasse ». De telles indications, comme le dit Roland Kouassi (2017, p. 88), sont « des renforcements relatifs à l'attitude prise par l'énonciateur à l'égard de ce qu'il énonce. ». Ainsi, dans l'exemple (19), le narrateur rend compte de la honte et de la confusion du corbeau après avoir été trompé. Quant au (20), l'Ane parle en étant imbu de sa personne. Ces modalités expriment à la fois des sentiments de frustration et d'orgueil. Toute chose qui apparaît, peut-être, nécessaire quand viendra le moment de tirer une moralité de ces faits.

Par ailleurs, l'on peut également exprimer la modalité dans l'énonciation par « le déjà dit » :

(21)-« ...je ne veux en aucune sorte,

Et ne voudrais pas même à ce pris un trésor. »

Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor.

(Fables choisies, p.40)

Le groupe de mots (Cela dit), utilisé par La Fontaine, fonctionne comme un connecteur logique qui s'appuie sur l'indication de la rupture temporelle. On annonce que le discours est fini, et donc l'on fait place à l'action. Cette technique narrative s'appuie sur la modalité liée au temps à travers l'usage de (Cela dit) pris comme une incise ou une incidente ; deux termes interchangeables selon le contexte d'emploi.

Cette incidente syntagmatique est une impression particulière du narrateur. Ici, ce n'est pas la pensée du corbeau, mais une opinion de La Fontaine. Le Corbeau jure simplement qu'on ne l'y prendrait plus. Le commentaire de la prise de conscience temporelle est de l'auteur.

Les incidentes ont pour fonction d'établir un décalage entre « deux modes d'énonciation ou entre deux plans de discours dans l'esprit du même locuteur » (H. Bonnard, op.cit., pp. 293-294)

(22)-Un Lièvre en son gîte songeait

(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?) ;

(Fables choisies, p. 67)

(23)-Dès l'abord, leur Doyen, personne fort prudente,

Opina...

(Fables choisies, p. 57)

Par l'incidente, le narrateur donne une impression sur son propre discours. Songer dans un gîte serait pour lui une vérité de Lapalisse (exemple 22). Dans l'exemple (23), il donne une opinion sur le Doyen. Dans ces deux cas, les plans d'énonciation changent. Mais, les insertions rythmées apparaissent diversement dans le corpus.

3-L'étude rythmique des insertions

Le rythme vient du grec *ruthmos*, qui lui-même est dérivé du mot *rhein* et signifie « couler ». Le rythme est l'antinomie de la stagnation. Il est plutôt une sorte d'inspiration organisée qui, à l'image d'une source, s'écoule naturellement par son expression. La littérature l'utilise, entre autres, pour des raisons esthétiques. Dans la phrase, il y a des temps forts, moyens ou faibles qui sont dus à une distribution d'éléments linguistiques. Il en résulte « un mouvement général, une cadence régulière imprimée à ladite phrase dont peut sentir une certaine sonorité musicale. » (J. Kei, 2010, pp. 319-320) Le rythme est en harmonie avec l'idée et le sentiment.

Les insertions rythmées, chez La Fontaine, sont de deux ordres. Nous avons le rythme binaire et le rythme ternaire.

3-1-Le rythme binaire

Le rythme est binaire, selon Peyroutet (1994, p. 56), quand « les groupes de mots ou de propositions sont au nombre de deux (4, 6...) » Dans le cas des insertions, cela requiert un positionnement postérieur de l'incise ou de l'apostrophe.

(24)- tu la troubles, reprit cette bête cruelle
(*Fables choisies*, p. 46)

(25)-« Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux Oisillons...
(*Fables choisies*, p. 41)

(26)-Ne viens jamais, ô Mort ; on t'en dit tout autant.
(*Fables choisies*, p. 48)

Dans ces exemples, les insertions se retrouvent en fin de phrase pour donner « une configuration qui se répète périodiquement » (J. Gardes-Tamine, op.cit., p.275). L'énoncé est sectionné en deux parties, créant deux groupes syntaxiques pour accéder au rythme binaire. L'insertion permet donc à La Fontaine de bien structurer ses vers.

3-2-Le rythme ternaire

Le rythme de la phrase est ternaire lorsque « les groupes de mots ou les propositions sont au nombre de trois (ou 6, 9...) » (C. Peyroutet, op.cit., p.56) Cela s'effectue dans le cadre d'une insertion « interne » de la phrase. Ici, l'insertion segmente le propos principal pour donner trois groupements rythmiques.

(27)-O Mort, lui disait-il, que tu me sembles belle !

(*Fables choisies*, p. 48)

(28)-Ami, reprit le Coq, je ne pouvais jamais

(*Fables choisies*, p. 69)

Le décompte syllabique du vers donne le résultat suivant :

2/4/6 (vers 27)

2/4/6 (vers 28)

Le rythme s'accélère grâce à l'insertion qui coupe les énoncés. Mais le conteur peut se servir de l'insertion malgré le fait qu'elle soit un énoncé « vide » sémantiquement pour équilibrer le vers.

3-3-L'équilibre rythmique par l'insertion

L'équilibre rythmique par l'insertion (le renforcement rythmique par l'insertion) est réalisé quand La Fontaine utilise l'insertion comme un complément de vers afin de l'équilibrer. Pourtant, il aurait pu s'en passer syntaxiquement. Rythmiquement, l'insertion est nécessaire.

(29)-« Que vois-je ? cria-t-il : ôtez-moi cet objet...

Ne viens jamais, ô Mort ; on t'en dit tout autant.

(*Fables choisies*, p. 48)

(30)-Presque rien, dit le Chien : donner la chasse aux gens

Attaché ? dit le Loup : vous ne courez donc pas ?

(*Fables choisies*, p. 40)

La Fontaine peut se passer des insertions par l'incise, car l'on sait qui parle. Mais il l'utilise dans un but purement esthétique. Cela permet de créer la césure pour ces alexandrins.

Dans l'exemple (29), l'incise « cria-t-il » permet de compléter le propos « que vois-je » à six (6) syllabes. Par la suite, l'apostrophe « ô Mort » complète « ne viens jamais ». Au niveau de l'illustration (30), la césure est possible grâce au lien entre le propos « presque rien » et l'incise « dit le chien ». De plus, l'incise « dit le loup » n'existe que pour le propos « attaché ». Ces associations sont agrammaticales syntaxiquement, car les différentes incisives et l'apostrophe valent pour l'entièreté du propos du locuteur. À vrai dire, la place de l'incise ou de l'apostrophe, dans ces exemples, est en début²¹ de propos ou à la fin pour agir sur l'ensemble de l'énoncé. Ces subversions sont conscientes, elles permettent à La Fontaine d'ajuster ses vers pour de mieux les rythmer. Les insertions sont des groupements syntaxiques que La Fontaine utilise en cas de besoin. Elles ont donc, pour lui, une valeur hautement poétique et esthétique. Il n'est pas

²¹ En début d'énoncé, l'incise devient un simple introducteur de discours direct rapporté : Il cria : « Que vois-je : ôtez-moi cet objet » ; Le Chien dit : « Presque rien : donner la chasse aux gens », etc.

guidé par un souci de précision énonciative comme on peut le voir dans ce renforcement énonciatif inutile :

(31)-J'ai lu, chez un conteur de fables...

J'ai lu, dis-je, en certain auteur,...

(*Fables choisies*, p. 88)

Il n'est pas utile pour l'auteur de dire « dis-je », car l'auditoire ou le lecteur sait très bien que c'est lui qui parle. Ce renforcement a un but essentiellement emphatique et esthétique. Mais, son utilisation permet aussi à La Fontaine de présenter l'oralité de son écrit : ses fables sont écrites pour être dites.

Conclusion

L'insertion grammaticale se révèle dans *Les Fables* de La Fontaine comme un mécanisme syntaxique qui structure la phrase en séquences. Elle apparaît sous des formes ordinaires comme l'incise, l'incidente et l'apostrophe. Mais, elle permet de sublimer des formes comme la relative explicative et la participiale. La variété fonctionnelle de ces insertions a une répercussion sur la composition du vers pour asseoir un rythme binaire ou ternaire. Ce rythme peut s'équilibrer quand le conteur décide de se manifester dans ses textes afin d'ajuster sa poésie en imposant les césures dans ses alexandrins. La portée esthétique de ces insertions rapproche la fable de la poésie, de la narration, de l'art oratoire, du théâtre, etc. dans un dépassement de la linguistique à travers le rôle des insertions. Cette hétérogénéité, chez La Fontaine, est exceptionnelle et confère à ses fables le statut littéraire de chef d'œuvre.

Bibliographie

Baccus, Nathalie, (2003), *Grammaire française*, Paris, Librio.

Béchade, Hervé, (1986), *Syntaxe du français moderne et contemporain*, Paris, PUF.

Beth, Axelle ; Marpeau, Elsa, (2005), *Figures de style*, Paris, Librio.

Galichet, Georges, (1969), *Grammaire expliquée de la langue française (Classe de 4^e-3^e)*, Paris, Charles-Lavauzelle et Cie (ou Armand Colin).

Grammaire, (1988), Paris, Larousse (Préface de René Lagane)

Dubois Jean et Lagane René, (1995), *La Nouvelle Grammaire du français*, Armand Colin/Masson.

Gardes-Tamine, Joëlle, (1990), *La Grammaire. 1/Phonologie, morphologie, lexicologie*, Paris, Armand Colin.

Gardes-Tamine, Joelle ; Hubert Marie Claude, (1996), *Dictionnaire de critique littéraire*, Armand Colin/ Masson.

Kei, Joachim, (2010), *Le discours rapporté dans le roman moderne : cas de Madame Bovary de Gustave Flaubert et de Monné, Outrages et Défis d'Ahmadou Kourouma*, Thèse de Doctorat soutenu le 28 février 2010 à l'Université de Bouaké.

Klinkenberg, Jean-Marie, (1996) *Précis de sémiotique générale*, Paris, De Boeck et Larcier S.A.

Kouassi, Roland Kouakou, (2017), « La didascalies dans la structuration discursive du texte théâtral », *FLALY*, N° 2, 1^{er} semestre, pp. 87-97.

La Fontaine, Jean De, (1975), *Fables choisies, Livres I à VI (1668)*, (Avec des commentaires de Carrier, H.), Paris, Hachette.

Peyroutet, Claude, (1994), *Style et rhétorique*, Paris, Armand Colin.

Prigent, J. M., (1947), *Traité d'analyse*, Paris, Édition de l'École.

Riegel, Martin ; Pellat, Jean-Christophe et Rioul, René (2006), *Grammaire méthodique du français*, 3^e édition, Paris, PUF.

**Analyse stylistique des techniques de la caractérisation sur Fama, Salimata et Mariam
de *Les Soleils des Indépendances* (1970) de Ahmadou Kourouma**

Moussa COULIBALY
Université Cheikh Anta Diop / Dakar
(rhogsen@yahoo.fr)

Résumé:

Cet article, mobilisant les ressources de la linguistique, a mené une étude stylistique sur les techniques de caractérisation et de détermination des personnages de Fama, de Salimata et de Mariam de *Les Soleils des Indépendances* d'Ahmadou Kourouma. La caractérisation et la détermination sont un principe fondamental d'écriture chez Kourouma dans sa représentation ; ce qui charrie aussi sa conception de la période de désenchantement. Les techniques de caractérisation touchant ainsi la psychologie, la morale ou le physique accompagnent l'ordre narratif, les focalisations, les mots, les phrases etc. ; elles ont donné lieu à une langue caricaturale avec un effet satirique. La caractérisation grotesque des personnages a fini par produire des effets moqueurs. Il s'agit avec les personnages étudiés de dégrader l'humain, de le disqualifier et de dénigrer, par la même occasion, une communauté en l'occurrence celle des Malinkés dont les valeurs ancestrales ont été déconstruites, défaites sous l'impact des indépendances. L'originalité du romancier se voit à travers un véritable travail de composition au moyen des classes grammaticales dont le résultat reste une bonne construction des images littéraires sans oublier la variation des moules syntaxiques et rythmiques dans les phrases. L'organisation et l'emploi des tiroirs verbaux permettent de bien guider la trame narrative pour aussi révéler les intentions de l'auteur.

Mots clef :

Techniques, détermination, stylistique, caractérisation, Afrique, grotesque, modalisation.

Abstract:

This article, mobilizing the resources of linguistics, carried out a stylistic study on the characterization and characterization techniques of the characters of Fama, Salimata and Mariam in Ahmadou Kourouma's *Les Soleils des Indépendances*. Characterization and determination are a fundamental principle of writing in Kourouma's conception of representing the period of disenchantment. The techniques of characterization touching psychology, morals or the physical accompany the narrative order, the focalizations, the words, the sentences and

so on. ; they have given rise to a caricatured language with a satirical effect. The grotesque characterization of the characters ended up producing mocking effects. It is with the characters studied to degrade the human being, to disqualify him, to depreciate him, and to denigrate at the same time a community in this case that of the Malinkés whose ancestral values have been deconstructed, defeated under the impact of independence. The originality of the novelist is seen through a real work of composition by means of grammatical classes whose result remains a good construction of literary images without forgetting the variation of the syntactic and rhythmic molds in the sentences. The organization and use of the verbal drawers make it possible to guide the narrative well and also to reveal the intentions of the author.

Key words :

Techniques, determination, stylistics, characterization, Africa, grotesque, modalisation.

Introduction

La langue offre sur le plan stylistique beaucoup de possibilités permettant de qualifier, de déterminer, de présenter les êtres, les objets ou encore les évènements au moyen des parties du discours – classes grammaticales – mais aussi au moyen des modalisations. Le recours à cette technique pose la notion de caractérisation comme celle de la détermination en linguistique. F. Brunot (1952:577) montre que « caractériser, c'est noter les caractères essentiels ou accessoires, naturels ou acquis, durables ou éphémères, d'un être, d'une chose, d'un acte, d'une notion quelconque ». Comme on le voit, le principe de caractérisation permet d'animer le récit, de le rendre vivant en octroyant certains sèmes et attributs aux éléments et personnages d'un texte en faisant recours aux classes grammaticales de la langue. À l'image de F. Brunot, Claude Peyroutet (1994) rend compte du phénomène de caractérisation et précise les termes prédicatifs qui permettent ce travail dans les énoncés littéraires. Pour lui « caractériser, c'est livrer les caractères d'un référent (être ou chose). Par nature, les adjectifs, les adverbes et certains verbes jouent ce rôle ; d'où l'importance de leur choix » (Peyroutet 1994:60). L'emploi de ces classes grammaticales facilite la caractérisation et élargit la gamme des procédés de caractérisation, de détermination. Si on se réfère à la classification faite par cet auteur, on se rend compte que seules quatre parties du discours intègrent le principe de caractérisation. De plus, ces procédés s'inscrivent dans la subjectivité du langage car ils révèlent, par la même occasion, les jugements, les appréciations, les pensées de l'émetteur de l'énoncé portés sur les objets ou sur les choses. C. Kerbratt Orecchioni (1999:70) rappelle que « toute unité lexicale est, en un sens, subjective puisque les mots de la langue ne sont jamais que des symboles substitutifs et

interpellatifs des choses ». L'énoncé alors produit grâce aux unités lexicales contient des traces de cette subjectivité autrement désignée modalisation du discours. La caractérisation, la détermination et la modalisation donnent ainsi lieu à des descriptions, des portraits touchant la psychologie, la morale, le physique de certains personnages des récits comme ceux de *Les Soleils des Indépendances* (1970) d'Amadou Kourouma. Notre travail portera sur les techniques de la caractérisation – référentielle comme axiologique – appliquées à Fama, Salimata et Mariam, personnages phares de l'œuvre de Kourouma ; techniques qui ont fini par produire du grotesque, du carnavalesque à effet satirique parlant de l'ère des indépendances. Notre analyse consiste à mettre en exergue le portrait grotesque de Fama avant de terminer par la caractérisation référentielle sur ceux de Salimata et de Mariam.

I. Masculinité, caractérisations référentielles et axiologiques : le portrait grotesque de Fama.

Au premier chef de la caractérisation nous trouvons Fama, personnage principal de l'œuvre dont le portrait brossé est assez révélateur de son humiliation, de sa déchéance. En effet, une analyse axiologique et onomastique du prénom du héros Fama, *prince du Horodougou*, nous aiderait à mieux comprendre son rang social avant sa disgrâce. Le nominatif Fama et le locatif Horodougou inscrivent notre approche onomastique dans le contexte de la communauté Malinké. En effet, quand Kourouma nomme le héros de son œuvre *Fama*, nom signifiant prince ou roi en malinké, il fait déjà un choix évaluatif car ce terme est un prédicatif affectif et axiologique (en langue malinké) surévaluant l'actant désigné sous son aspect social. Et puis qu'«...aucun item lexical ne saurait être utilisé en toute objectivité » Orecchioni (1999:141), l'actant désigné par l'appellatif appartient alors au domaine de la subjectivité langagière dans cet acte de caractérisation. Il en est de même du locatif *Horodougou* car, relativement à la poésie négro africaine, on constate que *Horon* (tout comme *dougou*) constitue un paradigme symbolique en tant que signe linguistique. Par une sélection rigoureuse pour les besoins de la caractérisation et de la détermination, le romancier nous oriente dans une certaine direction analytique et référentielle dès lors que « ... l'opération dénominative n'est jamais innocente, et toute désignation est nécessairement tendancieuse » (Orecchioni 1999:141). L'extrait suivant combinant prénom et nom de famille pose les origines du personnage sous la forme d'un tableau éloquent pour mieux le désigner :

« Fama Doumbouya ! Vrai Doumbouya, père Doumbouya, mère Doumbouya, dernier et légitime descendant des princes Doumbouya du Horodougou, totem panthère, était un "vautour". Un prince Doumbouya ! Totem panthère faisait bande avec les hyènes. Ah ! les soleils des Indépendances ! » p. 11.

Ce passage, où nous remarquons un contraste fort, un paradoxe éloquent, avance les informations comme une véritable carte d'identité utilisant surtout la caractérisation substantivale qui, aux yeux d'Orecchioni (1999:73) permet de poser « le problème de ces termes péjoratifs (dévalorisant) / mélioratifs), (laudatifs / valorisants) que nous appelons axiologiques ». En effet, Fama, aristocrate au rang social prestigieux est encensé dans un langage hyperbolique (début des deux premières lignes du passage) au moyen de termes relationnels (Orecchioni 1999:42) car les trois mots « descendant des princes Doumbouya du Horodougou » sont en étroite relation pour les besoins de la détermination. Néanmoins, le héros sera plongé par la suite dans un dénuement, dans une privation extraordinaire comme le signale la fin du passage en forme d'épilogue : "Un prince Doumbouya ! Totem panthère faisait bande avec les hyènes". Le contraste entre son prénom, son ancien rang social et son nouveau statut sous les indépendances sautent à l'œil. Le prénom "Fama" regorge d'une grande symbolique pour un Malinké comme lui ; et comme le dit Roland Barthes (1977:175) « un nom propre doit toujours être interrogé soigneusement ; car le nom propre est, si l'on peut dire, le prince des signifiants, ses connotations sont riches, sociales et symboliques ». Il permet de désigner avec force et rigueur comme référent social et culturel quand il est encore renforcé du nom de famille "Doumbouya" singularisant et appuyant le panégyrique sur le héros. En effet, le prénom "Fama" devient une adresse, une marque distinctive nécessaire pour faciliter la communication entre son porteur et les autres au moment où son nom de famille "Doumbouya" constitue une parure sociologique et une devise culturelle. L'ensemble sert à appeler son porteur avec une certaine fierté surtout pour le cas de ce héros dont le nom de famille rappelle un pan de l'histoire des Malinkés. Leurs usages découlent d'une intention de produire du pittoresque avec toutes les connotations accompagnant l'actualisation de ces appellations élogieuses. D'un bout à l'autre, le procédé d'écriture permet au romancier de faire une caractérisation référentielle mais aussi axiologique avec des jugements de valeurs. Au désignateur rigide "Fama" suivi du nom de famille "Doumbouya" avec qui il fait corps car l'inscrivant dans un lignage démonstratif pour plus d'exactitude et de régularité succèdent d'autres caractérisations sous la forme de redoublement d'abord avec l'adjectif « vrai » puis des référents biologiques comme « père », « mère » (ascendants) avant de terminer enfin par « dernier et légitime descendant des

princes... ». C'est pour montrer qu'il est issu sans nul doute d'une famille royale ; il est de sang royal. La technique d'écriture utilisée par l'auteur reste l'acte de caractérisation des référents. La caractérisation avec accroissement permet ainsi d'affecter une force didactique pour la plénitude de la présentation. Loin d'être un fait de hasard le discours épideictique, se situant au carrefour des réduplications et des répétitions (comme c'est le cas dans l'extrait), aide à chanter les louanges du héros sans manquer de mentionner son rang d'aristocrate. Cette panégyrique convoque même l'animal gardien considéré comme un référent social pour Fama qui le met en rapport direct avec ses ancêtres dont il est sensé continuer les œuvres dans un topos appelé "Horodougou". Les axiologiques à valeur laudative sont alors suivis, sous la forme de contraste, d'une première caractérisation dévalorisante dès lors que le héros est assimilé à ce rapace appelé « vautour ». Au rang aristocrate enviable de Fama comme nous l'avons signalé ci-dessus va s'opposer nettement son nouveau statut de grand prédateur cupide et avide. Les termes péjoratifs « vautour », « hyène » sont disposés à fonctionner comme des injures. Les sèmes des métaphores nominales montrent éloquemment l'image bestiale d'un héros déchu victime de l'ère des indépendances. Fondé sur l'analogie et la ressemblance, cet écart paradigmatique par substitution défini comme « ... l'affectation d'un signifiant à un signifié secondaire associé par ressemblance au signifié primaire » selon Jakobson (repris dans Moreau, 1982:29) montre à suffisance et dans un didactisme sans pareil la désorganisation sur le plan social. La suite du paragraphe ne fait que généraliser cette situation. Le prince Fama est, à l'image de ses concitoyens omis sous l'effet de l'ellipse mais grammaticalement désignés par une autre image en l'occurrence « les hyènes », assimilé à un animal. Les deux métaphores permettent ainsi une qualification couplée et dénigrante car fondée sur une appréciation péjorative, sur une disqualification à caractère satirique. Ici la caractérisation – subjective – ressemblant à la détermination – objective – se fait pour l'essentiel par des substantifs qui ont pour « ... rôle essentiel de déterminer les êtres et les choses, c'est-à-dire de les situer dans le réel » (Orecchioni (1999:60)). Le paradoxe entre la vie d'hier et celle d'aujourd'hui – à propos de Fama et les siens – exprimé au moyen de la force suggestive des métaphores animales, et relaté seulement à l'imparfait (temps du récit et à vocation descriptive, durative en « était » et « faisait »), permet ainsi au romancier de faire des remarques et réflexions sur cette période avec une note de raillerie. Vu la situation, Kourouma ne peut manquer de manifester son étonnement, sa frustration sous la forme d'épilogue quand il écrit : « Ah ! les soleils des indépendances ! » afin de manifester son indignation, son exaspération. Cette opération dénomminative périphrastique permet à l'auteur d'étaler sa subjectivité langagière ; les exclamations disent long sur ses sentiments. La présentation grotesque de Fama peut se lire ailleurs comme c'est le cas ici :

« ... des descendants de grands guerriers (C'était Fama !) vivant de mensonge et de mendicité (C'était encore Fama !), d'authentiques descendants de grands chefs (toujours Fama !) avait troqué la dignité contre les plumes du vautour et cherchait le fumet d'un évènement : naissance, mariage, décès, pour sauter de cérémonie en cérémonie ... » p. 18.

Les groupes de mots contenus dans l'extrait cumulent deux types d'information d'ailleurs indissociables en l'occurrence une description du dénoté Fama et un jugement évaluatif de dépréciation porté par le sujet d'énonciation. L'extrait, bâti sur le principe du contraste, confronte les idées dans un rapport antithétique pour mieux faire le portrait décadent du personnage principal qui n'est en réalité qu'un condensé de la société africaine durant la période des indépendances. Cette intention explique la forte caractérisation de Fama en deux temps. Et si le premier temps chante les prestiges et les honneurs ancestraux, le deuxième le plonge dans le gouffre des indépendances. A l'éloge succède alors un réquisitoire net, un pamphlet sévère mobilisant surtout la caractérisation axiologique à effet satirique. En effet, au rang princier de descendants prestigieux comme « ... grands guerriers ... », « ... grands chefs ... » se substitue le dénigrement axiologique en « ...vivant de mensonge et de mendicité... » à quoi va s'ajouter sous l'effet de redoublement, de la réduplication «... avait troqué la dignité contre les plumes de vautour... ». L'emphase répétitive et très pédagogique en « C'était Fama ! », « C'était encore Fama ! », « toujours Fama ! » permet au romancier, par le procédé de soulignement, de mettre Fama dans un rapport étroit et direct avec le grand changement subi. Loin d'être un fait de hasard, ce style permet de mieux déterminer, de mieux qualifier l'objet de son discours. La technique de mise en relief de la désagrégation du personnage de Fama pousse à utiliser la métaphore nominale bestiale car désormais Fama est assimilé à un animal comme « vautour ». Par la même occasion, l'intention est renforcée par une autre métaphore verbale « sauter » pour plus de détermination. Fama, aux descendants glorieux, est désormais réduit à un prédateur obligé qu'il est de guetter « le fumet d'un évènement » afin de trouver sa pitance « de cérémonie à cérémonie ». Le projet de présentation de la vie de misère, sous la forme d'une conclusion, est traduit au moyen de l'énumération « naissance, mariage, décès », véritable gradation ascendante pour compléter les informations caractérisant. La représentation bouffonne du personnage ne manque pas de rappeler les nouvelles activités de sa vie durant les indépendances. Nous percevons une décourageante désinvolture de Kourouma à l'égard de ce personnage dont les informations biographiques et psychologiques sont désagrégées. Loin de

s'arrêter la plume du romancier continue pour faire le portrait physique du héros ; portrait qui, pourtant, obéit parfaitement au choix de Salimata :

« Elle [*Salimata*] s'était rappelé la première fois qu'elle avait vu Fama. Dans le cercle de danse : le plus haut garçon du Horodougou, le plus noir, du noir brillant du charbon, les dents blanches, les gestes, la voix, les richesses d'un prince... » p. 48.

Les souvenirs de la première rencontre entre Fama et Salimata donnent lieu à une description fortement élogieuse, dithyrambique surévaluant. Les superlatifs en forme d'axiologiques doublés des adjectifs « haut », « noir », « noir du brillant du charbon » restent des techniques efficaces afin d'élever l'objet du discours à un rang supérieur. On note une énumération des propriétés objectives du dénoté mais dans une perspective purement axiologique. La caractérisation adjectivale ne faiblit pas et elle permet d'évoquer, après le physique du personnage, d'autres éléments non sans intérêt pour Salimata à savoir « les dents blanches », « les gestes », « la voix », « les richesses ». Tous participent à donner plus de rigueur à ce discours panégyrique produisant ce portrait physique. Cette glorification atteint son comble vers la fin du discours quand l'auteur évoque le rang social en termes de « prince » pour suppléer les autres informations déjà données. L'ensemble de ces qualités morales comme matérielles livrées au moyen d'une longue énumération n'ont pas manqué d'effet sur la personne de Salimata. Dans les techniques de description en portrait, la caractérisation masculine de Fama demeure un atout de taille dans le but de montrer la décadence du héros sous l'ère des indépendances comme c'est le cas ici :

« Fama, l'unique ! Le grand ! Le fort ! Le virile ! Le seul possédant du rigide entre les jambes ».

Le personnage principal du roman est présenté dans ses détails en tant que mâle dominant dans le but de vanter encore ses mérites. La caractérisation nominale avec des termes axiologiques tels que « l'unique », « Le grand », « Le fort », « Le virile » - forte énumération au moyen de la dérivation impropre – marque les caractéristiques singulières de Fama. La structure nominale abondante de la phrase permet la description du personnage en mettant en relief ses traits saillants. A ces fortes qualités de l'homme, le romancier finira par adjoindre une autre caractérisation restrictive, donc absolue et distinctive à l'aide de l'adjectif substantivé exprimant le degré supérieur des qualités de Fama en terme de masculinité : « *Le seul possédant du rigide entre les jambes* ». Le symbole de la masculinité magnifie le personnage car il est désormais sans alter ego. Dans ce court passage, nous pouvons nous rendre compte d'une

véritable apologie de la puissance masculine du héros apostrophé, interpellé par son propre nom « Fama » pour plus de détermination. La même parade apologique continuelle fait du personnage un prince jadis complet, accompli et achevé tant au plan social que moral avant que les « soleils des indépendances » ne viennent tout renverser :

« Lui, Fama, né dans l'or, le manger, l'honneur et les femmes ! Éduqué pour préférer l'or à l'or, pour choisir le manger parmi d'autres, et coucher sa favorite parmi cent épouses ! Qu'était-il devenu ? Un charognard ... C'était une hyène qui se pressait »
p.12.

Le chant surévaluant le personnage, introduit par la tournure emphatique « Lui » doublée de l'apostrophe interpellative « Fama », retrace le passé doré, enviable grâce à l'effet d'accumulation marquée par la répétition expressive des noms « l'or », « le manger », « l'honneur et les femmes ! » afin de rehausser l'image du héros. Le déterminant défini, fortement utilisé devant « or », « manger », « honneur », « femmes » reste la marque d'une singularité pour magnifier l'homme exceptionnel Fama. A cette longue énumération pédagogique succède la répétition sous la forme d'une réitération des informations livrées précédemment pour des soucis de faire apprendre. La technique permet ainsi au romancier d'illustrer, d'agrémenter son discours. Pourtant à la vie de prince, de noble des temps anciens vont s'opposer les mésaventures des indépendances ; ce qui explique alors l'interrogation rhétorique²² « Qu'était-il devenu ? » dont la réponse ne sera qu'une caricature de Fama. La technique d'écriture déployée marque une discontinuité, une interruption brutale entre le passé du héros et son présent. Les métaphores nominales dépréciatives « Un charognard », « une hyène » mises pour Fama et introduites au moyen d'articles indéfinis « Une » et « un » ont la particularité d'accentuer le caractère vil, abject, ignominieux de la vie du personnage sous l'ère des indépendances. Les substantifs « charognard », « hyène », qui sont des évaluatifs axiologiques, ont une teneur méprisante ; et dans la mesure où ils font intervenir une évaluation négative, ils correspondent à des injures constituant « un emploi discursif particulier des axiologiques négatifs » (Orecchioni 1999:89). La caractérisation nominale montre la déchéance, la disgrâce dont le prince a été victime. L'une des données spécifiques appliquées à lui est qu'il est devenu un animal comme le connotent bien les sèmes des métaphores

²² L'interrogation rhétorique est une question qui n'attend pas de réponse mais qui est « ...uniquement posée pour suggérer à l'auditeur ou au lecteur une réponse mentale évidente. L'interrogation rhétorique établit un dialogue où l'interlocuteur est muet ; mais on fait appel à lui, on sollicite sa participation » selon Morier Henri. (1981), *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Paris, PUF, p. 566.

mentionnées. L'ellipse, matérialisée par les trois points de suspension après la lexie métaphorique « charognard », montre que d'autres caractérisations ont été tuées pour souci d'économie. La description grotesque de la chute de Fama demeure un leitmotiv pour le romancier comme nous pouvons nous en rendre compte ici :

« Elle [*assemblée*] était grosse de tous les valeureux et honnêtes aïeux de Doumbouya. Cent fois piteux Fama devait leur paraître ! Leur unique descendant mâle tondu, séché et déshabillé par la colonisation et les indépendances ». p.116.

Les adjectifs « mâle », « tondu », « séché » et « déshabillé », tous doublements subjectifs impliquent une évaluation négative qualitative et quantitative de l'objet dénoté sous un rapport graduel afin de créer un effet de grotesque. Au passé célèbre et prestigieux des ancêtres s'oppose la décadence de l'enfant désigné par le terme « mâle » visant surtout la masculinité afin d'assurer et de garantir la postérité mais hélas il est dépouillé de tout comme le soulignent les participes passés en forme d'adjectif tel que « tondu », « séché » et « déshabillé » au propre comme au figuré. Ces axiologiques montrent l'image de dépossession parlant du prince de jadis. L'image, très pertinente, est une donnée efficace du style de la caricature sur Fama afin de mettre en exergue ses mésaventures. Et sous les « soleils des indépendances », la vie de Fama, sévèrement travestie, est faite de misères, de malheurs, de honte et d'humiliation comme l'illustre le passage suivant :

« Dans la maison, Fama était-là sur une chaise, inutile et vide la nuit, inutile et vide le jour, chose usée et fatiguée comme une vieillealebasse ébréchée. Un vaurien comme une crotte, vide la nuit comme le jour pour lequel elle se cassait... » p. 35.

La mise en relief de la déchéance du héros reste une obsession chez Kourouma. Ainsi, Fama passe d'un statut d'humain à celui d'objet comme l'illustre le groupe de mots « chose usée et fatiguée comme une vieillealebasse ébréchée ». Soulignons au passage le vocabulaire propre à la socio-discursive de la communauté malinké. La mise en relief de la maison et la valeur réductrice de l'espace d'épanouissement de Fama réduit au néant. Dans ce *récit coupé de la situation d'énonciation* (selon la terminologie de Benveniste 1966) dans lequel Kourouma rapporte des faits, la localisation spatiale (« Dans la maison ») indiquant le lieu de résidence du héros contraste fort avec son statut d'homme. C'est la suite qui nous permet de comprendre que le romancier utilise un style médisant à l'endroit du héros qui est le comble de l'improductivité ; situation exceptionnelle à propos d'un mari africain. En effet, le parallélisme instructif « inutile et vide la nuit », « inutile et vide le jour », avec son effet rythmique, permet de souligner la

nullité, l'inanité éternelle, immuable et pérenne de Fama comme l'évoquent les déictiques temporels « la nuit » et « le jour » deux extrémités opposées. Toujours pour renforcer la frivolité de la vie du héros, le romancier le disqualifie en le mettant au seuil d'un inanimé pour les besoins de l'invective quand il fait de Fama une « chose usée et fatiguée comme unealebasse ébréchée ». La chosification doublée d'une pertinente comparaison où le comparant « calebasse » ne fait que certifier les informations que comporte le comparé « chose » afin de donner davantage de rigueur à la description. L'ensemble forme une longue gradation dépréciative du héros. Le comble de la déchéance du personnage s'exprime encore mieux dans la dernière comparaison en « un vaurien comme une crotte » qui accroît le degré de dévalorisation. La diatribe sur Fama est un discours courant chez Kourouma ; et ce personnage a fait l'objet de sévères peintures dans le but de le rabaisser sans manquer de jeter un regard critique sur la période des indépendances. Au moyen de la technique de grossissement hyperbolique, Kourouma fait la caractérisation suivante avec nombre de référents réduisant le personnage de Fama à un vil individu :

« Fama ! Il ne pesait pas plus lourd qu'un duvet d'anús de poule. Un vaurien, un margouillat, un vautour, un vidé, un stérile » p. 133.

Le héros, inconsistant et peu réfléchi comme l'insinue le comparatif, est d'une fragilité extrême sous l'ère des indépendances. Le vocabulaire de l'insulte animant l'extrait du début jusqu'à la fin permet à Kourouma de bien avilir le personnage principal de son roman. La valeur culturelle de la bestialité imposée par les termes tels que « poule », « margouillat », « vautour » (précédés de l'article indéfini « un » banalisant et dépersonnalisant) rehausse l'image décadente parlant toujours de la caractérisation. En effet, la caractérisation méprisante et dénigrante à l'aide de référents métaphoriques de la bestialité comme « margouillat », « vautour » hausse le degré du grotesque dans le but de dénigrer, de médire. Une longue énumération continuelle et méprisante surdétermine l'intention de l'auteur ; et il faudra attendre la fin pour que Kourouma livre la conclusion car Fama sera désigné par les adjectifs substantivés comme « un vidé », « un stérile » afin de magnifier son infécondité, son inefficacité surtout sur le plan de la masculinité. L'ensemble de ces axiologiques négatifs nous met dans un langage injurieux porté sur Fama. En un mot Fama, pour la perpétuité, est frappé du sceau de l'inanité, de l'insignifiance. C'est la raison pour laquelle le romancier avance un avertissement adressé et à Fama et au lecteur pour les instruire :

« Fama, maintenant, il n'y a plus de doute, tu es le dernier Doumbouya. C'est une vérité nette comme une lune pleine dans une nuit d'harmattan. Tu es la dernière goutte du grand fleuve qui se perd et se sèche dans le désert »p. 169.

A travers cet extrait, le romancier révèle la fin inéluctable du héros (directement apostrophé et tutoyé) mais aussi de la dynastie toute entière des Doumbouya. Le discours direct donne plus de vie et de mouvement au récit tout en annonçant des vérités fatales à prendre en charge par le personnage. L'argumentaire fonctionne sur la base d'une annonce, d'un conseil ayant une valeur gnomique comme le laisse entrevoir le présent de vérité générale « tu es » suppléé par le déictique temporel « maintenant » actualisant et renforçant l'exposé. Pour rendre son discours sentencieux beaucoup plus pratique, Kourouma use d'une similitude éloquente et énergique pour des raisons de pragmatique ; ce qui justifie la portée persuasive de la comparaison expresse en « vérité nette comme une lune pleine dans une nuit d'harmattan ». La recherche de la valeur persuasive astreint alors l'auteur à recourir à une image avilissante, déshonorante, dégradante de la vie de Fama au moyen d'une forte caractérisation humiliante. C'est ainsi que les métaphores filées, débouchant sur l'allégorie d'une fin évidente et imminente en « dernière goutte du grand fleuve qui se perd et se sèche dans le désert » (une forte gradation instructive) soulignent l'abaissement, l'improductivité voire la stérilité du héros mais aussi de la dynastie des Doumbouya tout comme nombre de valeurs africaines. L'allégorie, dont le but est de tenir « un discours sur les sujets abstraits (...) en représentant ce thème mental par des termes qui désignent des réalités physiques ou animés (...) liés entre eux par l'organisation de tropes continués » (Molinié 1986:48), a ici une portée éminemment philosophique. Le sème de l'aridité, de l'agénésie contenu dans cette longue phrase décrit à volonté la décrépitude, la déchéance de Fama. Tout participe à décrire le héros et sa vie durant les indépendances dans un aspect grotesque où sont mobilisées des images dévalorisantes.

Au-delà de la caractérisation masculine du héros, la plume de Kourouma touche aussi d'autres personnages en l'occurrence les deux épouses du héros à savoir Salimata et Mariam, également objets de notre analyse. L'étude des techniques de leur présentation permet de voir de fortes similitudes entre les traitements faits sur les personnages toujours dans le souci chez Kourouma de mettre en exergue la sécheresse, l'infécondité comme conséquence immédiate des indépendances.

II. Féminité et caractérisation référentielle.

1. La surdétermination disqualifiant sur Salimata

Les procédés descriptifs sur cette femme relève d'un lexique dépréciatif enrobé dans un style assez dévalorisant afin de mettre en lumière sa maternité ratée voire impossible. Parlant de Salimata, la première épouse du héros, le romancier fait la présentation suivante :

« Salimata, une femme sans limite dans la bonté du cœur, les douceurs des nuits et des caresses, une vraie tourterelle : fesses rondes et basses, dos serein, hanches et bas-ventre lisses et infinis sous les doigts, et toujours une senteur de goyave verte » p. 28.

Le récit, commençant par une apostrophe indexant et interpellant l'objet du discours pour le déterminer, fait un solide éloge pour vanter les qualités morales d'une épouse modèle dont les largesses, les tendresses restent captivantes. Salimata est symbole de douceur, de câlineries et de cajoleries. A cela s'ajoute, pour les besoins de la sublimation, la description physique vigoureuse mettant en relief les atouts et avantages de la dame ; physique qui présage déjà l'enchantement, le bonheur et le bien-être de l'époux Fama. La technique de qualification par les épithètes objectives « rondes », « basses » et « lisses » accolées aux mots et la longue énumération avec climax font de cette femme une denrée rare pour un homme comme Fama. La description de Salimata, au moyen d'accumulation d'adjectifs avec leurs valeurs expressives, permet de mettre en relief des valeurs positives morales comme esthétiques. Aux vérités crues contenues dans la juxtaposition, Kourouma adjoint une dernière note assimilant Salimata à une plante symbole de vie, de fortune et de bonheur : « goyave verte ». Il faut ajouter les valeurs morales et physiques mélioratives attribuées à Salimata annoncées dès le début de l'extrait évaluant au mieux le référent féminin. A l'image de Fama, l'infertilité a fini par malmener la dame. Ainsi, le romancier écrit :

« Elle avait le destin d'une femme stérile comme l'harmattan et la cendre. Malédiction ! Malchance ! » p. 32.

Le destin de Salimata est fait d'une catastrophe extrême comme le montre bien la caractérisation dépréciative à son endroit. Dans un imparfait duratif, le récit montre l'aspect immuable d'une épreuve, d'une mésaventure marquée par une absence totale de maternité. Ce manque est alors exprimé par une riche et florissante comparaison pour mettre en exergue. Par le principe d'analogie entre le comparé « destin d'une femme stérile » et le comparant « l'harmattan et la

endre » - symboles d'aridité – Kourouma révèle le caractère infertile, tari de la maternité de Salimata. A l'image de la sécheresse, elle est dépourvue d'une quelconque "humidité" capable d'assurer la survie de la lignée de son mari. Pour les besoins de la détermination, le romancier aligne deux substantifs majeurs « Malédiction » et « Malchance » avec le sème de malheur sous la forme de clause de discours dans un style d'appel, de cri et de clameur dans le but d'insinuer cette vérité éternelle sur Salimata. Tout cela ne fait qu'illustrer l'exécration, l'imprécation, le drame en un mot la fatalité qui s'est abattue sur elle et par ricochet sur leur couple. Au-delà de Salimata, c'est de l'Afrique dont il est question parlant de stérilité. L'expression d'un tel malheur de la femme sous la plume du romancier bénéficie toujours du même traitement piquant avec un aspect caricatural comme nous pouvons le lire ici :

« Le ventre [*de Salimata*] restait sec comme du granit » p. 28.

La concentration de l'énoncé fait apparaître une allusion dénigrante rendant compte de l'extrême sévérité du fléau que vit Salimata. La caractérisation satirique use d'une comparaison lumineuse et didactique où le comparé « ventre » - symbole de vie chez la femme par principe de contiguïté – est assimilé au comparant « granit » emblème de dureté, de solidité afin de déterminer l'état insensible, impitoyable et improductif de Salimata. Il en découle une affinité originale sous le sème de la dureté, de la solidité. L'ensemble de ces informations dénigrantes à forte tonalité satirique reste mouler dans un imparfait pertinent corroborant alors le caractère continu, perpétuel du malheur de l'épouse de Fama à qui elle ressemble. Cependant, la caractérisation sur la coépouse de Salimata donne lieu à un texte hyperbolique sublime dans un style très élogieux par opposition au traitement fait sur la première femme.

2. Le discours de sublimation sur Mariam.

Mariam, comme objet référentiel, est le symbole et la source d'un amour pur, le culte par excellence d'une maternité réussie. Héritée d'un cousin, la deuxième épouse de Fama bénéficie d'un traitement spécial au moyen d'un style qui la sublime à l'opposé de Salimata. A propos d'elle, Kourouma écrit :

« Elle était belle, ensorcelante, exactement la femme née pour couvrir le reste des jours d'un homme vieillissant comme Fama. Assise côte à côte avec Salimata celle-ci ne vaudrait pas une demi-noix de cola » p.129.

Le portrait n'est pas sans exalter sa beauté au moyen d'axiologiques évaluatifs. Le jugement du romancier porté sur elle est essentiellement laudatif, apologétique comme le suggère la

caractérisation adjectivale « belle » et « ensorcelante ». L'adjectif qualificatif est l'une des catégories lexicales les plus utilisées pour caractériser le référent féminin comme c'est le cas ici avec Mariam. À celle-ci il convient d'ajouter la mission protectrice, bienfaitrice comme le souligne le sème de la métaphore verbale « couvrir ». Kourouma, afin de hausser la teneur laudative de son discours sur Mariam, ne manque pas par la même occasion de lancer une raillerie sévère à l'endroit de Salimata en « celle-ci ne vaudrait pas une demi-noix de cola ». Mariam, symbole de beauté comparée à sa coépouse Salimata, demeure le seul rempart, l'unique fortification pour le salut de Fama actualisant du coup une vieille croyance des Malinké à propos d'une deuxième épouse. La présentation faite sur Mariam la place au centre d'un contraste éloquent par rapport à Salimata. Si Mariam dépasse de loin sa coépouse en terme de beauté et d'éclat, il faut ajouter qu'elle la dépasse également en terme de maternité selon les dires du romancier :

« Et Mariam était une femme ayant un bon ventre, un ventre capable de porter douze maternités » p. 130.

L'image d'une épouse accomplie et complète tant au plan beauté qu'au plan moral convient assurément au prince déchu Fama, à ce vieux malinké dignitaire effondré à cause des indépendances. La forte répétition instructive « ventre » - véritable emblème de maternité - secondée par un chiasme édifiant et élogieux « bon ventre » / « ventre capable » (adjectif + substantif / substantif + adjectif), et placé au cœur de l'énoncé, engendrent une surdétermination outrancière et excessive avec « douze maternités » afin de vanter la fertilité de Mariam. La valeur de l'article indéfini « une » introduisant « femme » rend compte de l'incertitude, du doute dans lequel se trouve l'argumentaire du romancier ; hésitation confirmée et renforcée par l'usage du même déterminant devant « ventre ». Ces occurrences permettent ainsi au romancier de marquer le soulignement et l'expressivité du discours. Mariam reste le symbole d'un espoir mais hélas ! mince pour Fama afin de perpétuer la dynastie des Doumbouya menacée de disparition, de décrépitude.

Conclusion

L'étude de la caractérisation sur les personnages de Fama, Salimata et Mariam montre une variabilité des valeurs axiologiques. La caractérisation, fondement d'une détermination efficace qui débouche sur la description, le portrait, la peinture semble être un principe fondamental d'écriture chez Kourouma dans sa représentation de la période de désenchantement. Cette caractérisation des personnages a fini par produire un effet satirique, une critique moqueuse

tant sur les personnages que sur l'ère des indépendances. Il s'agit alors, avec les personnages de Fama, de Salimata et de Mariam, de dégrader l'humain, de le disqualifier, de le déprécier et de dénigrer par la même occasion une communauté comme celle des Malinkés dont les valeurs ancestrales ont été déconstruites, défaites sous l'impact des indépendances. L'analyse du texte a permis de nous rendre compte aussi d'un véritable travail de composition dont le résultat reste une bonne construction des images littéraires sans oublier la variation des moules syntaxiques et rythmiques dans les phrases. L'originalité du romancier se voit à travers l'organisation et l'emploi des tiroirs verbaux afin de bien guider la trame narrative mais aussi son recours constant à la caractérisation. Comme dans une tragédie ne laissant aucune issue à ses héros, le romancier a réussi à travers la caractérisation sur les personnages à représenter l'image d'un continent meurtri aux lendemains des indépendances au moyen d'une langue plus que jamais caricaturale.

Références bibliographiques

Kourouma Amadou (1970), *Les Soleils des indépendances*, Paris Seuil.

- Bacry P. (1992), *Les figures de style*, Paris, Belin
- Brunot F. (1952), *Histoire de la langue française des origines à nos jours* : Préf. par Gérard Antoine, Volume 1, Paris A. Colin, Volume 1
- Barthes R. (1977), *Poétique du récit*, Paris, Seuil
- Hamon Ph. (1981), *Introduction à l'analyse du descriptif*, Paris, Bordas
- Imbs P. (1968), *L'emploi des temps verbaux en français moderne*, Paris, Klincksieck
- Orecchioni C. K. (1999), *L'Enonciation : De la subjectivité dans le langage*, Paris, A. Collin
- Molinié G. (1986), *Eléments de stylistique française*, Paris, PUF
- Morier H. (1981), *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Paris, PUF
- Perret M. (1994), *L'Enonciation en grammaire du texte*, Paris, Nathan
- Peyroutet C. (1994), *Style et rhétorique*, Paris, Nathan
- Reboul O. (1994), *La rhétorique*, Paris, PUF.

A PROPOS DES UNIVERS DE CROYANCE DANS LE PROCESSUS INTERACTIF.

Dr Zadi Esther Gisèle Epse Gouaméné
Enseignant-chercheur, Assistante

Université Péléforo Gon Coulibaly de Korhogo
zadiesther2012@hotmail.fr

RESUME

Cet article s'inscrit dans le domaine de l'interaction dialogique. Nous cherchons à travers cette étude, à analyser la manière dont la notion d'univers de croyance peut influencer sur l'allocutaire dans une situation de communication. Autrement dit, nous tenterons de mettre en lumière le fait que, le locuteur, selon ses besoins, cherche à faire partager où à imposer à son allocutaire sa vision du monde, sa croyance (son univers de croyance) en fonction d'une intention se trouvant à l'origine de son acte d'énonciation. L'allocutaire, en retour, réagit en fonction de sa croyance (son univers de croyance).

Pour ce faire, nous présenterons d'abord la notion d'univers de croyance dans la dynamique énonciative. Ensuite, nous mettrons en relief, dans le corpus, les stratégies discursives qu'un locuteur peut utiliser pour crédibiliser son propos afin de donner de lui-même une représentation valorisante. Enfin, nous procéderons à l'interprétation des univers de croyance du corpus.

Mots-clés

Modalité épistémique, la certitude, les univers de croyance, l'ethos, l'ironie, les actes illocutoires primaires

Title: About the universe of belief in the interactive process

Abstract

This article is part of the domain of dialogic interaction. We are looking to analyze through this study how the notion of belief universes can affect the listener in a communication situation. In other words, we will try to highlight the fact that according to his needs, the speaker seeks to share or impose his worldview to his co-speaker, his belief (his world of belief) according to an intention which lies at the origin of his act of enunciation. In return, the co-speaker reacts depending on his belief (his universe of belief).

To do this, we will first present the notion of a belief universe in the enunciation dynamism. Then in the corpus, we will highlight the discursive strategies that a speaker can use to make credible his purpose so that he gives himself a rewarding representation. Finally, we will proceed to the interpretation of the universe of belief of the corpus.

Keywords

Epistemic modality, certainty, universe of belief, ethos, irony, primary illocutionary acts, diverted acts

INTRODUCTION

Les approches énonciatives du langage ont été initiées par Emile Benveniste. Ce dernier réfléchissant sur la subjectivité dans le langage a mis en exergue la capacité du locuteur à se situer comme sujet du discours qu'il produit. Cette production de discours est appelée "énonciation", c'est-à-dire l'acte de production d'un énoncé par un locuteur dans une situation de communication. Le locuteur (ou énonciateur) adresse un énoncé à un allocutaire dans des circonstances spatio-temporelles particulières. Ce faisant, il "*implante "l'autre en face de lui" comme partenaire et réfère au monde par son discours*" (Emile Benveniste, 1974,P 82). La production d'un énoncé est donc le résultat d'une activité langagière exercée par le locuteur qui se situe par rapport à la situation de communication en général, notamment par rapport à ce qu'il dit. Il utilise pour cela, des marques linguistiques entant qu'indices de ses différentes positions par rapport au je/ici/maintenant, ainsi que des marques par lesquelles il qualifie la prise en charge de son énoncé. Le locuteur (ou énonciateur) emploie donc "*les unités linguistiques dont le sens ne peut être perçu que par un retour à la situation d'énonciation qui permet d'identifier leur référent c'est-à-dire les déictiques ou embrayeurs*" (Roberte Tomassone, 2002, P20), ainsi que "*l'ensemble des éléments qui expriment l'attitude du locuteur par rapport à son énoncé c'est-à-dire la modalisation*" (Roberte Tomassone,2002,P20) qui, selon Patrick Charaudeau (1992,P572) "*constitue le pivot de l'énonciation*". Rappelons que la logique des modalités est née avec Aristote qui propose une théorie à quatre modalités, le carré logique bien connu: "le nécessaire", "l'impossible" et "le possible" et "le contingent". Outre ces modalités aristotéliennes appelées modalités "aléthiques" ou "ontiques", existent d'autres modalités: modalités appréciatives, déontiques, autonymiques, épistémiques...

De ces dernières nous porterons notre choix sur les modalités épistémiques. Ces modalités servent à marquer la certitude ou l'incertitude du locuteur par rapport au contenu de son assertion ...Notons surtout que, quand le fait décrit par le locuteur est présenté comme relevant de la certitude, cela met en relief *la croyance ou l'univers de croyance* de ce dernier par rapport au contenu de son énoncé.

Quel rôle joue la croyance ou les univers de croyance dans la dynamique énonciative? Et comment un allocutaire, à travers son univers de croyance arrive-t-il à interpréter un énoncé orienté vers lui?

Cette réflexion aura pour support *Les petits garçons naissent aussi des étoiles* d'Emmanuel B. Dongala, roman qui décrit l'expérience existentielle d'un petit garçon né deux jours après ses frères jumeaux.

Quels sont les faits énonciatifs, dans ce roman, qui entraînent la croyance dans le jeu discursif de plusieurs locuteurs.

Notre réflexion empruntera le tracé suivant:

Approche notionnelle et fonctionnelle des univers de croyance (I) constructions et crédibilisation des univers de croyance dans *les petits garçons naissent aussi des étoiles* (II) Interprétation (III)

I-Approche notionnelle et fonctionnelle des univers de croyance

Le concept de modalité, dérive de la logique modale. C'est l'acte d'énonciation par lequel le locuteur exprime une certaine attitude vis-à-vis de son énoncé. Les modalités d'énonciation "*renvoient au sujet de l'énonciation en marquant l'attitude énonciative de celui-ci dans sa relation à son allocutaire. Elles se traduisent par différents types de phrases de énonciatifs: déclaratif, injonctif ou interrogatif, qui expriment respectivement une affirmation, un ordre ou un questionnement, à l'intention de l'allocutaire*" (Riegel Martin, Pellat Jean-Christophe, Rioul René, 1994, P580). Les modalités d'énoncé quant à elles "*renvoient au sujet de l'énonciation en marquant son attitude vis-à-vis du contenu de son énoncé (elles réalisent la fonction expressive de Jakobson). Elles expriment la manière dont l'énonciateur apprécie le contenu de l'énoncé*" (Idem, P 580). Les réalisations linguistiques de ces modalités sont très diverses de même que les contenus sémantiques et logiques qu'on peut leur reconnaître. Notons que l'étude de la littérature sur ces deux types de modalité amène les sémanticiens à séparer les notions de pragmatique et de sémantique. Les théoriciens dans ce domaine vont insister sur l'importance de séparer la valeur descriptive et les valeurs énonciatives d'une phrase dans laquelle on cherche à préciser "les conditions de vérité". C'est surtout la position de Robert Martin pour qui, le traitement logique de la langue doit se fonder sur trois notions fondamentales que sont: La vérité floue, les mondes possibles et *les univers de croyance*. Plusieurs travaux antérieurs de Martin se sont focalisés sur l'application linguistique des deux premières notions contrairement à la notion d'univers de croyance qui fait l'objet d'un traitement rare de la part des logiciens ce qui la rend encore plus complexe. Cela nous amène à définir la notion d'univers de croyance.

I-1- Approche notionnelle et définitionnelle des univers de croyance

La croyance se définit comme une action, le fait de croire une chose vraie, vraisemblable ou possible. C'est donc dire que lorsqu'un locuteur dit "je crois que...", Il se réfère à son univers de croyance. Pour Robert Martin, cet univers représente "*l'ensemble des propositions qu'au moment où il s'exprime le locuteur tient pour vraies (et conséquemment celles qu'il tient pour fausses) ou qu'il cherche à accréditer comme telles*" (Robert Martin, 1987, P10)

Croire quelque chose, c'est donc admettre comme véritable proposition un fait, une histoire sans que l'on sache effectivement son degré de vérité.

Nous voyons que l'énoncé, résultat de l'acte effectif d'énonciation, a une réalité actuelle; c'est que lui seul appartient au discours et qu'il a une valeur de vérité. L'énoncé déclaratif par exemple est présenté comme vrai et le locuteur le donne pour tel ou cherche à l'imposer comme vrai. Peu importe à l'analyste que le locuteur se trompe, qu'il croit vrai ce qui en fait est faux. La vérité de l'énoncé est en soi une vérité relative puisque l'énoncé appartient à l'univers du locuteur. Pour Martin, dire quelque chose, c'est prétendre dire quelque chose de vrai. Notons

aussi que Martin, dans le développement de sa théorie a employé la notion d'image d'univers qui donne la possibilité à tout locuteur de renvoyer dans son discours sans le prendre à son compte à un univers de croyance d'un autre ou à un univers de croyance qui, dans un autre intervalle de temps a été le sien (hétéro-univers).

Mais comment les univers de croyance fonctionnent-ils?

I-2- Approche fonctionnelle des univers de croyance

Le fonctionnement des univers de croyance se perçoit à travers certains marqueurs de la modalité épistémique notamment ceux qui traduisent la certitude du locuteur. Ce sont par exemple les verbes d'opinion, les adverbes (ou locutions adverbiales) modalisateurs épistémiques etc.,

I-2-1-les verbes d'opinion

Les verbes d'opinion servent "*au locuteur à informer le destinataire des croyances d'un tiers, indiquent en même temps quel est le degré d'assurance avec lequel ce tiers adhère à sa croyance*". (Ducrot, 1972, P 266). Ces verbes expriment un point de vue, un jugement. Pour Kerbrat-Orecchioni, ils énoncent une attitude intellectuelle de X vis-à-vis de P. En d'autres termes, les verbes d'opinion donnent la possibilité au locuteur de prendre position par rapport à un fait. Ce sont les verbes: croire, savoir, penser...

I-2-2- Les adverbes modalisateurs

Il s'agit ici des adverbes (ou locutions adverbiales) modalisateurs exprimant la certitude du locuteur comme assurément, sûrement, certainement,...

Les univers de croyance sont donc le lieu où des énoncés tout entier prennent des valeurs de vérité. Ils représentent toutes les croyances d'un locuteur (ce qu'il croit vrai et ce qu'il croit faux) au moment où il s'exprime. Ils sont caractérisés par un emploi fréquent des verbes d'opinion et des adverbes épistémiques...

Il s'agira pour nous, ici, de mettre en exergue la construction des univers de croyance de notre corpus.

II -Construction et crédibilisation des univers de croyance dans *les petits garçons naissent aussi des étoiles* d'Emmanuel B. Dongala.

Il s'agira ici de mettre en relief les univers de croyance du corpus et de montrer comment ces univers sont embellis de sorte à donner une représentation valorisante de celui qui les construit.

II-1- Construction des univers de croyance

La notion d'univers de croyance englobe toutes les croyances du sujet qui s'exprime. Quand ce dernier tient pour vraie une assertion, c'est qu'il en a la certitude.

La certitude correspond au caractère de ce qui est évident, incontestable. Elle montre que la valeur de vérité d'un énoncé est indiscutable. C'est pour cela que justement elle met en relief l'univers de croyance de celui qui parle.

Exemple1: Je *crois* que parmi les centaines de bébés qu'elle a aidés à sortir de l'autre monde pour entrer dans le nôtre, celui des vivants, je suis le seul cas qui lui ait posé un problème qu'elle n'a pas totalement résolu. P 25

Exemple2: Je *sais* que l'on dit que l'Afrique est un continent de sorciers et de sorcières, de féticheurs et de féticheuses. P326

L'usage des verbes *croire* et *savoir* dans ces énoncés traduit la conviction, la certitude du locuteur. On croit généralement ce que l'on sait. Et ce que le locuteur croit vrai constitue son univers de croyance.

Mais certains modalisateurs exprimant la certitude, particulièrement les adverbes modalisateurs épistémiques, n'augmentent pas nécessairement, le degré de certitude du locuteur à travers les faits exprimés. Bien au contraire ils placent les faits mis en relief, dans un ordre de probabilité. Pour Robert Vion, "*de la certitude on passe à une forte probabilité. (l'utilisation d'un adverbe de certitude rendant moins fiable le fait exprimé) et, faisant comme si l'existence d'un commentaire à props d'un fait avait comme conséquence que ce fait n'allait pas de soi*" (Robert Vion, 2001, P223). Il ressort donc que l'emploi d'un adverbe modalisateur exprimant la certitude ne produit pas toujours l'effet que l'on voudrait avoir. Il crée le doute dans l'esprit de l'interlocuteur censé comprendre le message, le discours.

Voici quelques exemples:

Exemple1: Mon inénarrable beau-frère a *certainement* trouvé un nouveau filon à exploiter. P313

Exemple2: Mais toi, pour qui a tu voté?

- *Certainement* pas pour toi!

- ce sont des gens comme toi qui tuent ce pays. P383

L'emploi de l'adverbe de manière *certainement*, ne traduit pas forcément la certitude du locuteur. Il produit plutôt un doute dans l'esprit de l'allocutaire car lorsque l'on emploie un modalisateur épistémique de certitude, cela veut dire que l'on n'est pas trop sûr de ce qu'on dit. Les univers de croyance se perçoivent aussi à travers les images d'univers.

II -2- Emploi des images d'univers

Une image d'univers est un univers évoqué par le locuteur. Plus précisément, "*il y a image d'univers dès lors que, épistémiquement, le locuteur renvoie, dans son discours, à un univers de croyance*" (Robert Martin, 1987, P19). Selon Martin Robert, l'image peut être l'univers d'un autre énonciateur rapporté. Il met ici en relief les emplois obliques du verbe croire. Cet emploi en effet, désigne l'usage du verbe "croire" par un locuteur pour évoquer l'univers de croyance d'un autre. Dans l'usage oblique, deux univers de croyance sont mis en relief et le savoir

contenu dans l'un ne coïncide pas forcément avec le savoir de l'autre. C'est dire que le locuteur qui évoque l'univers de croyance de l'autre ne croit pas en cet univers de croyance. Et Martin affirme à cet effet: "*mon croire à moi qui évoque le croire d'autrui est orienté en direction du faux. Dire il croit que P, c'est généralement laisser entendre que moi-même je ne le crois pas*" (Idem)

Voici quelques exemples:

Exemple1: Maman eut peur et *crut* que je délirais de nouveau P 69

Exemple2: Il *croit* que j'ai vraiment du temps à perdre alors que j'ai toute une bibliothèque qui m'attend.P142

Par l'emploi du verbe croire (*crut, croit*) dans ces énoncés, l'on voit que le narrateur n'accorde pas de crédit aux croyances des énonciateurs qu'il met en scène. Ces emplois traduisent la volonté du narrateur de prendre des distances par rapport aux paroles rapportées. Toujours selon Martin, l'image d'univers peut aussi être l'univers du locuteur en un temps différent de celui de l'énonciation c'est-à-dire que le locuteur lui-même peut décrire son propre univers de croyance en un temps passé qui n'est plus son univers actuel, c'est donc un univers contrefactuel.

Exemple1: J'ai *cru* que papa allait avoir peur et regretter son refus de collaboration.P142

Exemple2: J'ai surtout eu peur quand tu as hurlé et que tantine a poussé des râles. J'ai *cru* que tu l'avais tuée... P84

Le verbe croire au passé composé (j'ai *cru*) montre que le locuteur ne croit plus en ce qu'il croyait précédemment.

Comme on le voit, notre corpus présente les univers de croyance des différents énonciateurs. L'énonciation, nous le savons, est un acte qui met nécessairement en jeu un interlocuteur (co-énonciateur), réel ou fictif, auquel s'adresse l'énonciateur et pour cela il utilise plusieurs stratégies discursives pour crédibiliser son propos (pour embellir son propos), pour donner de lui-même une représentation valorisante.

II-2- crédibilisation des univers de croyance.

Nous dirons ici avec Bauvary Mouna (DEA 2007) que l'énonciateur, pour donner plus de crédit à son énoncé, fait usage de diverses stratégies discursives dont l'atténuation, l'ironie et l'éthos afin d'agir davantage sur le destinataire. L'ironie et l'éthos se retrouvent dans notre corpus.

II-2-1- L'ironie

L'ironie est une forme de raillerie consistant à dire le contraire de ce qu'on veut faire entendre.

Notons que les romanciers africains font généralement recours à ce procédé littéraire car c'est un moyen leur permettant de jeter un regard critique sur la société de leur temps. L'ironie est donc une particularité du discours africain. Il existe selon Germain Kouassi, deux sortes d'ironie: L'ironie par antiphrase et l'ironie par dramatisation (Kouassi Germain,2007, P384). Nous rencontrons ces deux formes dans notre corpus.

II-2-1-1- L'ironie par antiphrase

L'ironie par antiphrase est la première forme d'ironie. C'est celle que nous rencontrons le plus souvent.

Exemple : Il faut que je vous dise d'avance pour ne plus y revenir que les noms et qualificatifs suivants se réfèrent tous à notre président: guide suprême, l'homme des masses, l'homme des actions concrètes, le dirigeant populaire, l'apôtre de la paix, l'ami des jeunes, l'homme-peuple, le guide providentiel, le président fondateur, l'homme -à- qui- l'histoire-donne- toujours- raison. P.102

Nous voyons à travers cet exemple que le narrateur met en évidence de façon ironique, une critique virulente du parti unique. En effet, après la décolonisation, les romanciers africains de façon générale révèlent les désillusions des peuples africains indépendants. L'on constate après l'instauration du parti unique, la déification des chefs d'Etats, l'absence de démocratie, l'étouffement de toute volonté d'expression, le despotisme. Tous ces titres attribués de façon ironique au chef d'Etat à travers cet exemple en disent long.

II-2-1-2-L'ironie par dramatisation

C'est l'ironie qui s'appuie sur l'imitation gestuelle ou phonique, en d'autres termes qui procède par la mise en scène comique du sujet objet de l'ironie (Kouassi Germain, 2007, P384). C'est le genre d'ironie qu'on rencontre le plus souvent dans les veillées de conte lorsque le conteur met tout son art à imiter tour à tour les êtres et les objets de l'univers fantastique du conte. Ce genre d'ironie se rencontre au théâtre (comme son nom l'indique d'ailleurs) où a lieu la mise en théâtre des faits gestuels et vocaux des personnages. Dans le roman, l'ironie par dramatisation se voit à travers les passages au discours direct et surtout par les indications "scéniques" proposés par les écrivains. C'est ce que nous verrons à travers cette longue citation:

Exemple: "camarade président, je m'appelle Etumba, je viens du village d'Entsouari et j'ai mis deux jours de marche pour arriver ici. Nous souffrons beaucoup dans les villages. Il n'y a pas de service de santé, il n'y a pas de médicaments et nos enfants meurent chaque jour de paludisme, de sida et de diarrhée. Nous avons faim."

"chaque fois que nous posons la question de savoir ce que nous avons fait à Dieu et aux ancêtres pour être condamnés à vivre une telle malédiction, les gens du parti que vous nous envoyez répondent toujours: " c'est l'impérialisme qui est cause de nos paludismes et de nos sidas...l'impérialisme, toujours l'impérialisme! Alors, quand j'ai appris que vous veniez ici pour les fêtes et que cet impérialisme vous suivait toujours où que vous alliez pour vous empêcher de travailler, moi, Etumba, reconnu l'homme le plus vaillant du village, le plus habile des guerriers et chasseurs, je suis venu défier ce bandit d'impérialisme! Qu'il vienne et qu'on se batte à mort et que je le vainque une fois pour toute!"

Il cala ses deux pieds légèrement écartés fermement dans le sol, fit jouer son biceps et les muscles de son torse nu, tendit la corde portant la flèche et, le visage toujours farouche et déterminé, il interpella son adversaire:

" Monsieur Impérialisme, sortez et venez vous battre contre moi si vous avez les couilles bien suspendues! Je vous attends!" P148

Comme on le voit dans cet exemple, Etumba veut lutter contre Monsieur "Impérialisme". Tout ce décor prêt au rire. Mais en réalité, le narrateur met en relief l'échec des nouveaux systèmes

politiques après les indépendances et il impute cette responsabilité aux gouvernants et au nouveau fonctionnement de leur société.

Comme on le voit, en voulant faire rire, le narrateur met à découvert la révolte des écrivains africains contre le parti unique. C'est donc une stratégie du détour.

Le locuteur, dans son énonciation peut aussi utiliser plusieurs autres moyens pour donner du crédit à son propos. Nous le verrons à travers l'éthos.

II-2-2- L'Ethos

C'est l'image que le locuteur donne à voir de lui-même à travers des représentations collectives au lecteur. Il recouvre l'ensemble des traits de caractère que l'auteur doit montrer au lecteur pour faire bonne impression.

L'éthos selon la rhétorique antique est l'image de soi que l'orateur construit dans son discours pour contribuer à l'efficacité de son dire, autrement dit, pour exercer une influence sur son auditoire.

“Le locuteur (l'orateur) doit accroître la crédibilité de son discours en établissant une sympathie avec l'auditoire. Il s'agit d'un appel conjoint à la raison et à l'émotion, qui implique la légitimité du locuteur. Celui-ci doit se présenter lui-même comme un garant crédible de l'authenticité et du sérieux de son dire. De façon plus générale, l'éthos entre en jeu chaque fois que l'énonciateur se met en scène de façon plus ou moins marquée dans son discours”. (Roberte Tomassone, Geneviève Petiot, 2002, P254)

Cela se perçoit surtout par un emploi récurrent de subjectivèmes modalisateurs comme les adjectifs qualificatifs, les adverbes et les noms mélioratifs ou péjoratifs. Mais notre corpus offre des adjectifs qualificatifs.

II-2-2-1-Les adjectifs qualificatifs

Notons que l'adjectif qualificatif permet à un locuteur d'émettre un jugement de valeur, de donner du crédit à un énoncé qu'il veut particulièrement mettre en relief. Catherine Kerbrat-Orecchioni parle d'adjectifs subjectifs par opposition aux adjectifs objectifs. Elle propose une typologie des adjectifs qualificatifs qui comprend les adjectifs affectifs et les adjectifs évaluatifs (axiologiques et non axiologiques)

II-2-2-1-1-Les affectifs

Ils concernent toute expression d'un sentiment du locuteur; ils impliquent donc un engagement affectif de l'énonciateur vis-à-vis de l'objet qualifié. Selon Kerbrat-Orecchioni, ces adjectifs *“énoncent, en même temps qu'une propriété de l'objet qu'ils déterminent, une réaction émotionnelle du sujet parlant en face de “l'objet”. Dans la mesure où ils impliquent un engagement affectif de l'énonciateur, ou ils manifestent sa présence au sein de l'énoncé, ils sont énonciatifs* (Kerbrat-Orecchioni, 2014, P 94).

Exemple: Avait-il étranglé *la pauvre* femme du vieux commerçant Bidié? P 82

L'adjectif "*pauvre*" indique ici une réaction émotionnelle de celui qui exprime cet énoncé.

II-2-2-1-2-Les évaluatifs axiologiques

En employant les évaluatifs appelés encore appréciatifs, les locuteurs tendent à imprégner leur discours d'une subjectivité particulière. Les évaluatifs sont composés de deux groupes: Les non axiologiques (qui n'expriment pas de jugement de valeur) et les axiologiques. Les adjectifs axiologiques sont fortement utilisés dans notre corpus. Leur utilisation est relative à la valeur (esthétique et éthique) des mots employés.

Exemple1: Papa débarqua du camion de M. Konaté en meilleure forme mais son *beau* costume de ce matin frippé et mouillé à divers endroits par les égouttures...P24

Exemple2: J'ai dû alors constater l'horreur du monde car, enfin, pour la première fois, j'émis ma *belle* voix tant attendue. P 31

Les adjectifs (*beau, belle*) traduisent la beauté des mots mis en relief.

Comme on le voit, la construction des univers de croyance se fait avec l'usage des adverbes épistémiques, des verbes *savoir* et *croire* car comme l'a dit Catherine Kerbrat-Orechioni on croit ce qu'on sait. Précisons que le locuteur arrive toujours à embellir son univers de croyance afin de rencontrer l'adhésion de son allocutaire.

III- Interprétation des univers de croyance du corpus

Notre contribution est de montrer que par sa croyance, l'allocutaire arrive à interpréter le contenu propositionnel d'un énoncé orienté vers lui. Notons aussi que l'accès au sens d'un énoncé se fait par une **description des traits énonciatifs** qui permettent au locuteur de relativiser ou de se distancier de son propos (du constat neutre au constat effectué sur le mode de la croyance, de l'incertitude, du doute, etc., le locuteur dispose en effet d'une palette de nuances.), **des gestes vocaux, des valeurs référentielles** qui renvoient à la manière dont il présente le référent dans son propos, **des contenus illocutoires primaires** et parfois par **des actes de parole détournés et implicites** relevant du locuteur et de l'allocutaire. Dans l'interprétation des univers de croyances de l'autre, nous nous limiterons aux contenus illocutoires primaires et aux actes de parole détournés et implicites.

III-1- Les contenus illocutoires primaires

Parler ou écrire, comme le démontre la notion d'univers de croyance, c'est pour le sujet énonçant faire des hypothèses sur le savoir du sujet interprétant et sur le point de vue de celui-ci vis-à-vis du propos langagier. Cela s'intéresse à la description de l'univers de croyance de l'autre c'est-à-dire à l'interprétation voire la re-interprétation par l'autre (l'allocutaire), des contenus propositionnels d'un énoncé orienté vers lui.

L'acte de parole est un échange verbal, une interaction dialogique entre le sujet qui l'émet et le sujet qui le reçoit. C'est une interaction dans laquelle l'allocutaire signalé joue un rôle incontournable. Il peut en effet, orienter l'énoncé, le relancer et l'interrompre. Il est l'autre pôle de la communication. Produire un énoncé, il convient de le préciser, ne se limite pas à la transmission des informations, c'est en même temps pour le locuteur manifester un certain comportement vis-à-vis de son allocutaire.

C'est selon les besoins du locuteur, chercher à faire partager où à imposer une certaine vision du monde, un certain système de croyance, voire à faire agir l'autre et cela en fonction d'une intention se trouvant à l'origine de son acte d'énonciation. Cette attitude du locuteur vis-à-vis de l'allocutaire se manifeste de façon privilégiée à travers les trois types de phrase obligatoires (déclaratif, interrogatif, impératif) qui expriment les trois modalités fondamentales de l'assertion, l'interrogation et l'injonction. Dans l'assertion, le locuteur pose un constat comme vrai et suscite l'adhésion de l'allocutaire; dans l'interrogation, il ne se présente pas comme en mesure d'évaluer la vérité de la proposition mais impose à l'autre de le faire et suscite la réponse; dans l'injonction, il marque sa volonté de changer la réalité en suscitant un acte, l'acquiescement à l'ordre. Ces types de phrases éclairent davantage les rôles respectifs du locuteur et du destinataire dans l'acte de parole. Comme on le voit, les univers de croyance constituent toutes les croyances des locuteurs/allocutaires dans une énonciation. Le locuteur traduit le fond de sa pensée à son allocutaire et s'attend à une réaction de la part de ce dernier. Celui-ci réagit en fonction de son univers de croyance (ce qu'il croit faux et ce qu'il croit vrai).

Tout énoncé s'affiche donc et s'interprète comme réalisant directement ou indirectement un acte de parole. Pour que celui-ci puisse s'accomplir, il faut que l'intention du locuteur soit reconnue par son allocutaire. La reconnaissance de l'intention du locuteur n'est pas toujours assurée, notamment en cas d'actes de paroles détournés et implicites.

III-2- Les actes de paroles détournés et implicites (ou actes de parole indirects)

Les actes de parole détournés et implicites "*caractérisent les effets sémantiques et pragmatiques d'un certain nombre d'expressions qui manifestent une divergence entre la signification littérale de leur énoncé et la signification que l'on peut attribuer à leur énonciation*" (Michel Arrivé, Françoise Gadet, Michel Galmiche, 1986, P31). Ils relèvent d'une force illocutoire.

Exemple: Matapari, ça va?

-Oui mon Père.

(...) à ton âge, tu devrais déjà être baptisé. Ton père ne veut pas, il dit que c'est à toi de choisir quand tu auras l'âge de raison. C'est une honte; il ne sait pas qu'il peut te priver ainsi des portes du paradis.

-Oui mon père.

-Oui mon père quoi?

Tu vas venir te faire baptiser ou oui autre chose? P69

Ici, dans le dernier énoncé, nous avons une interrogation directe qui nécessite un Oui. Mais une réponse comme *Oui je viendrai* qui ne serait pas suivie d'un acte serait mal venue.

Dans les actes détournés, l'allocutaire peut ne pas reconnaître ou faire semblant d'ignorer l'intention du locuteur. Inversement celui-ci peut bien nier son intention illocutionnaire, puisqu'elle n'est pas associée par convention avec la source utilisée.

Les relations entre les partenaires et les circonstances de l'énonciation peuvent donc amener le locuteur à utiliser des formes détournées.

Conclusion

Cet article visait à réfléchir sur le fonctionnement des univers de croyance dans le processus interactif. Nous pouvons déduire de cette réflexion que la notion d'univers de croyance demeure difficile à cerner du fait d'une rare exploitation de cette notion par les théoriciens. La présentation du cadre théorique emprunté à la linguistique et à la pragmatique sur lequel s'est appuyé notre étude nous a permis d'apporter quelques éclairages sur la construction des univers de croyance. Cette construction se fait surtout par les modalisateurs épistémiques de certitude comme les verbes d'opinion et les adverbes modalisateurs... La construction des univers de croyance du corpus nous a permis de comprendre que les différents partenaires dans l'acte d'énonciation réagissent à tout propos en fonction de leur croyance (leur univers de croyance). C'est pour cela que les différents locuteurs, pour apporter du crédit à leur propos font usage de plusieurs stratégies discursives dont l'atténuation, l'ironie et l'éthos qui donnent une représentation valorisante du locuteur lui-même.

L'interprétation par l'allocutaire des énoncés orientés vers lui prend en compte les relations interactives qui mettent en relief les aspects intersubjectifs et sociaux dans l'usage de la langue. C'est dire que l'allocutaire (le co-énonciateur), pour mieux interpréter ou re-interpréter un énoncé, doit surtout partir des discours de la vie quotidienne tels qu'ils se laissent observer, en prenant en compte leur ancrage social et en gardant à l'esprit les caractéristiques pragmatico-énonciatives de toute interlocution: surtout le monde des actes de langage car le moindre choix énonciatif affecte la relation interlocutive.

BIBLIOGRAPHIE

ARRIVE (Michel)-Gadet (Françoise)-Galmiche (Michel), *La Grammaire d'Aujourd'hui: guide alphabétique de linguistique française*, Paris, Flammarion, 1986

DONGALA B. (Emmanuel), *Les petits garçons naissent aussi des étoiles*, Paris, Le serpent à Plumes, 2000, 384 P

BENVENISTE (Emile), *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Galimard, 1974

CHARAUDEAU (Patrick), *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris, Hachette Education, 1992

DUCROT (Oswald), *Dire et ne pas dire. Principes de sémantique linguistique*, Paris, Hermann, 1972

KERBRAT-ORECCHIONI (Catherine), *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 2014

KOUASSI (Germain), *Le phénomène de l'appropriation linguistique et esthétique en littérature africaine de langue française, le cas des écrivains ivoiriens: Dadié, Kourouma et Adiaffi*, Paris, Editions Publibook, 2007

LE QUERLER (Nicole), *Typologie des modalités*, Caen, Presses Universitaire de Caen, 1996

MARTIN (Robert), *Langage et Croyance. Les Univers de Croyance dans la théorie sémantique*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1987

RIEGEL (Martin), Pellat (Jean-Christophe), Rioul (René), *Grammaire méthodique du français*, Paris, P.U.F, 1994.

TOMASSONE (Roberte), *Pour Enseigner la grammaire I*, Paris, Delagrave, 2002

VION (Robert) “*Modalités, modalisations et activités langagières*”, in, *Marges Linguistiques* N°2, M.L.M.S, 2001, PP209-231

LES RELATIONS DE DEPENDANCE, D'INTERDEPENDANCE ET D'INDEPENDANCE DANS LES CONSTRUCTIONS PHRASTIQUES COMPLEXES DU DADJRIWALE²³

Résumé

La présente étude essaie de comprendre le fonctionnement de la phrase complexe en dadjriwalé. Elle interroge les relations logico-sémantiques entre les constituants de la phrase complexe. L'analyse a permis de savoir qu'aucune relation n'est en soi propre à telle ou telle construction de la phrase complexe. Certaines constructions relevant a priori de rapport d'égalité ou d'inégalités entre les constituants de la phrase complexe sont souvent biaisées. Les relations d'indépendance ou de dépendance qu'établissent respectivement la coordination et la subordination sont trompeuses, fausses. Et c'est la juxtaposition des constituants dans la phrase complexe qui permet de s'en rendre compte. En effet, dans l'asyndète, les rapports d'égalité et d'inégalité se neutralisent, par le fait que les limites entre la parataxe asyndétique et l'hypotaxe asyndétique sont floues.

Mots clés : coordination, juxtaposition, subordination, parataxe, hypotaxe

Abstract

The present study tries to understand the functioning of the complex sentence in dadjriwalé. It questions the logico-semantic relations between the constituents of the complex sentence. The analysis made it possible to know that no relation is in itself proper to this or that construction of the complex sentence. Certain constructions that are a priori a matter of equality or inequality between the constituents of the complex sentence are often biased. The relations of independence or dependence established respectively by coordination and subordination are false. And it is the juxtaposition of

²³ Le dadjriwalé est une variante du godié, langue kru de Côte d'Ivoire (L. Marchese, 1983). Les langues kru sont divisées en deux sous-groupes. Il y a, d'une part, le groupe occidental, comprenant les langues guéré, grébo, wobé, etc., et d'autre part le groupe oriental, comprenant les langues bété, dida, godié, etc. (L. Marchese, 1989). Les langues kru sont actuellement rattachées, à l'intérieur du phylum Niger-Congo, au groupe nord Volta-Congo qui comprend aussi les langues gur et les langues Adamawa-Ubanguiennes (K. Williamson & R. Blench, 2000).

the constituents in the complex sentence which makes it possible to realize that. In fact, in asyndète, the relations of equality and inequality are neutralized by the fact that the limits between the asyndetic parataxe and the asyndetic hypotaxis are unclear.

Key words: coordination, juxtaposition, subordination, parataxis, hypotax

Introduction

La présente étude s'intéresse aux constructions phrastiques complexes. Parler de *constructions phrastiques complexes*, c'est faire allusion à la phrase complexe (A.-M. Garagnon & F. Calas, 2002 ; M. Piot, 1998). Qu'est-ce c'est que la phrase la phrase complexe ? La phrase complexe est définie comme une unité d'association de deux ou plus de deux propositions indispensables à sa compréhension. Celles-ci entretiennent entre elles des rapports hiérarchiques ; lesquels constituent l'un des traits fondamentaux de la phrase complexe. Ces rapports ou relations peuvent être *des rapports d'indépendance, de dépendance et/ou d'interdépendance*. Dans la première relation, les constituants de la phrase complexe, c'est-à-dire les différentes propositions, se comportent comme des phrases simples et complètes ne présentant aucune hiérarchie entre elles. La relation d'interdépendance est caractérisée par une libre permutation des constituants sans une modification sémantique et syntaxique. La troisième relation, quant à elle, se caractérise par une structure binaire dans laquelle l'une des propositions est subordonnée à l'autre. La juxtaposition, la coordination et la subordination constituent les trois composantes essentielles de la phrase complexe. La juxtaposition met côte à côte deux propositions pouvant être liées par des coordonnants ou des subordonnants. Elle répond ainsi aux valeurs de parataxe ou d'hypotaxe (L. Rosier, 1995 ; C. Muller, 1996 ; G. Corminboeuf, 2007). La coordination et la subordination, quant à elles, suivant le rapport qui les lie à la juxtaposition, répondent aux valeurs d'asyndète. Les relations de dépendance, d'interdépendance et d'indépendance qui vont être étudiées dans la présente étude, le seront à la lumière de ces trois composantes de la phrase complexe. Mais avant, situons le cadre théorique et la méthode de travail de notre étude.

1 Cadre théorique et méthode de travail

1.1 Cadre théorique

Nous abordons l'analyse de la phrase complexe et les relations qu'elle implique en intégrant, des idées d'inspirations diverses mais qui paraissent dignes d'intérêt par les réponses qu'elles fournissent à certaines questions. Nous convoquons dans la présente étude, la linguistique énonciative d'Antoine Culioli (1990-1995). Ce choix s'explique par le fait qu'elle se situe à la croisée des courants fonctionnalistes et formalistes, centrés, pour les premiers, sur la syntaxe et pour les seconds, sur la situation d'énonciation. Culioli (1990-1995) définit la langue comme un système de représentations autour duquel s'organisent les expériences vécues et où s'effectuent les opérations linguistiques de mise en relation des éléments du discours, à partir d'un ensemble de règles de construction. L'adéquation entre le niveau des représentations mentales du réel et le niveau des opérations linguistiques permettent de saisir ou d'appréhender le sens d'une production langagière. En addition donc des représentations mentales du réel et des opérations linguistiques se construisent les valeurs sémantico-pragmatiques. Bien évidemment, notre attention est portée sur les relations d'interdépendance que les fonctions syntaxiques, sémantiques et pragmatique entretiennent dans le discours autour du noyau organisateur qu'est le prédicat.

1.2 Méthode de travail

Les données qui servent de base à la présente étude sont recueillies auprès de locuteurs natifs du dadjriwalé, langue parlée dans les sous-préfectures de Gbagbam, de Dahiri (Département de Fresco) et dans la sous-préfecture de Gnabizaria (Département de Lakota) (L. Marchese, 1983 ; V. Godé, 2008). Les données sont recueillies à Okromoudou, dans la sous-préfecture de Dahiri. Elles sont constituées de contes, de proverbes et de chants. Cependant, un tri a été opéré, répondant au besoin de l'analyse des phrases complexes dans la langue. L'étude porte essentiellement sur les énoncés complexes résultant de la coordination, de la juxtaposition et de la subordination. Ces trois notions convoquent d'autres notions, à savoir les notions de syndète et d'asyndète, d'une part et les notions de parataxe et d'hypotaxe, d'autre part. Notre méthode a donc consisté à regrouper les énoncés complexes sur la base de ces notions et à montrer les différences mais également les similitudes qu'ils pouvaient manifester malgré leur différence de surface.

2 Les composantes de la phrase complexe

La juxtaposition, la coordination et la subordination sont ce que nous appelons *composantes de la phrase complexe*. À ne pas confondre avec *constituants* qui ne sont rien d'autres que les éléments constitutifs de la phrase complexe ; c'est-à-dire les propositions. Ce sont donc ces trois composantes que nous allons étudier successivement. Elles permettront de mettre en lumière les relations d'indépendance, d'interdépendance et de dépendance. Elles permettront également de lever certaines équivoques quant à la détermination de telle ou telle construction comme relevant de la coordination ou de la subordination.

2.1 La juxtaposition

La juxtaposition est définie comme une suite d'unités n'entretenant pas de rapports fonctionnels mutuels. C'est le procédé de mise l'une à côté de l'autre de deux propositions sans une marque formelle entre les deux propositions. Elle associe ainsi deux propositions se succédant obligatoirement et ne pouvant être insérées l'une dans l'autre. Elles manifestent, cependant, plusieurs similitudes formelles satisfaisantes (L. Sznajder, 1979). La juxtaposition est tenue généralement pour une description de surface de l'énoncé. Elle se limite à la prise en compte des frontières prosodiques ; mais elle n'exclut pas l'emploi d'une marque à valeur sémantique entre les composantes de la phrase complexe. La juxtaposition implique des rapports sémantico-logiques implicites. Riegel et al. (1994) la considèrent comme une coordination asyndétique et implicite. Ses contraintes morphosyntaxiques exigent l'absence de marque formelle entre les composantes de la phrase complexe. Elle se réduit à l'asyndète et fait appel à deux phénomènes linguistiques majeurs, à savoir la parataxe et l'hypotaxe.

2.1.1 La parataxe asyndétique

On parle de parataxe asyndétique quand l'absence de marqueur entre les constituants de la phrase complexe, mises côte à côte, vérifie un rapport d'égalité. Dans l'asyndète paratactique, les composantes de la construction syntaxique complexe sont « sur un pied d'égalité syntaxique [...], gardent leur autonomie catégorielle [...] et forment

ensemble une unité complexe qui appartient à la même catégorie » (Riegel *et al.* (2009, p. 871)). Soit les deux énoncés suivants :

(1) dàgó jì
n.p venir-ACC
Dago est venu.

(2) ñ j-ḡ lōbò
1.SG AUX-OBJ envoyer
Je l'ai envoyé.

Apparemment, entre la suite d'unités en (1) et la suite d'unités en (2), il n'y a aucun lien fonctionnel. Chaque suite fonctionne de façon autonome. Il s'agit là de deux phrases simples. La mise l'une à côté de l'autre de ces deux énoncés simples donne naissance à la phrase complexe suivante :

(3) dàgó jì ñ j-ḡ lōbò
n.p venir-ACC 1.SG AUX-OBJ envoyer
Dago est venu, je l'ai envoyé.

La juxtaposition implique des rapports sémantico-logiques implicites ; lesquels nous permettent de comprendre que la phrase ci-dessus contient deux propositions indépendantes. N'excluant pas l'emploi d'une marque à valeur sémantique entre les unités, la phrase ci-dessus, donne en (4) L'illustration suivante :

(4) dàgó jì mà ñ j-ḡ lōbò
n.p venir-ACC CNJ 1.SG AUX-OBJ envoyer
Dago est venu mais je l'ai envoyé.

Dans cette phrase, le marqueur **mà** explicite le rapport d'égalité fonctionnelle entre les deux propositions. La phrase complexe en (3) fait donc office d'asyndète paratactique par la mise l'une à côté de l'autre des deux propositions sans lien fonctionnel formel. Dans cette phrase complexe, les propositions mises côte à côte fonctionnent de façon

autonome, l'une indépendamment de l'autre. Le marqueur étant une marque de coordination dans la langue, son absence fait appel à la coordination implicite. La parataxe asyndétique est synonyme d'absence de coordination explicite entre deux propositions indépendantes. La parataxe [asyndétique] est un procédé syntaxique consistant à juxtaposer des phrases sans expliciter par une particule de subordination ou de coordination le rapport de dépendance qui existe entre elles dans un énoncé, dans un discours, dans une argumentation (Dubois & al., 1973).

2.1.2 L'hypotaxe asyndétique

Au contraire de la parataxe asyndétique, dans l'hypotaxe asyndétique, l'absence de marqueur entre les constituants de la phrase complexe, mises côte à côte, vérifie un rapport d'inégalité. Dans l'asyndète hypotactique, la juxtaposition implique des rapports sémantico-logiques implicites ; lesquels nous permettent de comprendre que des deux propositions, l'une est subordonnée à l'autre. Soit en (5) et en (6) les deux énoncés suivants :

(5) kénī jā s̄à
n.p AUX fatiguer
Kéni est fatiguée.

(6) kénī ηwō
n.p dormir-INACC
Elle dort.

Apparemment, entre la suite d'unités en (5) et la suite d'unités en (6), il n'y a aucun lien fonctionnel. Chaque suite fonctionne de façon autonome. Il s'agit là de deux énoncés simples. La mise l'une à côté de l'autre de ces deux énoncés simples donne naissance en (7) à la phrase complexe suivante :

(7) kénī jā s̄à ̄ ηwō
n.p. AUX fatiguer 3.SG dormir-INACC
Kéni est fatiguée, elle dort.

Ici également, la juxtaposition implique des rapports sémantico-logiques implicites ; lesquels nous permettent de comprendre que la phrase ci-dessus contient deux propositions et que l'une est subordonnée à l'autre. Car la phrase ci-dessus n'exclut pas l'emploi d'une marque à valeur sémantique entre les unités, comme l'indique l'exemple suivant :

(8)	kénī	jā	sīà	díázā	ō	ηwō	lā
	n.p.	AUX	fatiguer	CNJ	3.SG	dormir-INACC	PART

Kéni est fatiguée, c'est pour quoi elle dort.

La marque de subordination **díázā** établit entre les deux propositions un lien logico-sémantique explicite qui est ici d'ordre causal mais aussi d'ordre consécutif ; car on peut bien dire aussi « Kéni est fatiguée si bien qu'elle dort. ». Pour tout dire, dans la langue, la marque de subordination **díázā** implique deux valeurs sémantiques différentes.

La phrase complexe en (7) fait office d'asyndète hypotactique par la mise l'une à côté de l'autre des deux propositions sans lien fonctionnel formel. Dans cette phrase complexe, les deux propositions mises côte à côte ne fonctionnent pas de la même façon. L'une est subordonnée à l'autre. Le marqueur étant une marque de subordination dans la langue, son absence fait appel à la subordination implicite. L'hypotaxe asyndétique est donc synonyme d'absence de subordination explicite entre deux propositions. Elle vérifie un rapport de dépendance unilatérale. La proposition *ō ηwō* « elle dort » est dans un rapport de dépendance vis-à-vis de la proposition *kénī jā sīà* « Kéni est fatiguée »

On retiendra que l'asyndète relève de phénomènes logico-sémantiques plutôt que de phénomènes syntaxiques. Elle peut être hypotactique ou paratactique. Elle est dite hypotactique quand elle vérifie un rapport d'inégalité ou de dépendance et elle est dite paratactique quand elle vérifie un rapport d'égalité ou d'indépendance entre les constituants de l'énoncé complexe.

2.2 La coordination²⁴

²⁴ L'étude de la coordination est complexe en dadjriwalé. Dans un article à paraître, nous avons étudié deux particules énonciatives [**jà** et **ní**] reliant des constituants de même catégorie syntaxique et ayant la même identité fonctionnelle. **Ní** a été analysée comme un pur marqueur de coordination entre deux propositions indépendantes comme dans:

(a)	kénī	lī	ní	ō	mlā	ɲú
	n.p	manger-Inacc	CNJ	3.SG	boire-Inacc	eau
	Kéni mange et boit de l'eau.					

Contrairement à **ní**, **jà** cumule les rôles de jonctif et de comitatif (I. Choi-jonin, 1995-2002 ; DT. Do-Hurinville, 2013/2) comme respectivement dans :

(b)	kénī	jà	jú-á	só	jī
	n.p	CNJ	enfants-DEF	arriver-inacc	
	Kéni et les enfants arrivent.				

(c)	kénī	jī	ō	jà	jú-á	só
	n.p	arriver-inacc	3.SG	CNJ	enfants-DEF	deux
	Kéni arrive avec les enfants.					

La coordination établit un rapport d'équivalence fonctionnelle entre les unités de la phrase complexe. Marquée par l'emploi de conjonctions dites de coordination, elle implique, au contraire de la juxtaposition, des rapports sémantico-logiques explicites entre les unités coordonnées (Culicover, P. & Jackendoff, R., 1997). Dans la coordination, les unités coordonnées ont les mêmes fonctions syntaxiques, étant placées sur le même rang. Soit en (9) et en (10) les deux énoncés suivants :

(9) dàgó jì

n.p venir-ACC

Dago est venu.

(10) ñ j-ḡ lōbò

1.SG AUX-OBJ envoyer

Je l'ai envoyé.

De ces deux énoncés simples, peut être établi un rapport d'équivalence fonctionnelle grâce à la conjonction de coordination **mà**. Nous obtenons alors en (11) la phrase complexe suivante :

(11) dàgó jì **mà** ñ j-ḡ lōbò

n.p venir-ACC CNJ 1.SG AUX-OBJ envoyer

Dago est venu mais je l'ai envoyé.

Il s'agit là de deux propositions indépendantes, la fonction de l'une n'étant subordonnée à l'autre. Il y a donc égalité de fonction entre les deux propositions coordonnées. Dans cette phrase complexe en (11), comme dit Riegel *et al.* (2009, p.

Ces deux particules n'ont pas été retenues dans la présente étude, pour la simple raison que nous les avons déjà consacrées à une étude antérieure dont le titre est : *Les particules jà et ní du dadjriwalé : propriétés syntaxiques et valeurs sémantiques (à paraître)*.

composantes n'ont pas les mêmes fonctions syntaxiques, n'étant pas placées sur le même rang. Il est alors établi un rapport d'inégalité. L'une des propositions reçoit sa fonction de l'autre sans réciprocité. Autrement dit, « il y a subordination, lorsque la phrase complexe est construite sur le rapport de dépendance orientée entre une proposition dite subordonnée et une proposition dite principale ou régissante » Riegel *et al.* (2009, p. 781). Celle qui reçoit sa fonction de l'autre est dite subordonnée ou enchâssée. Celle de qui la subordonnée reçoit sa fonction est dite principale ou matrice. La relation de dépendance implique donc un rapport hiérarchique entre la subordonnée et la matrice.

2.4 Remarque sur la relation d'interdépendance

Dans l'introduction, nous avons posé trois relations, à savoir les relations de dépendance, d'indépendance et d'interdépendance. Nous pensons que cette dernière relation s'observe mieux dans les subordonnées hypothétiques. Car dans ces subordonnées, le rapport de dépendance fonctionnelle est mutuel. En effet, les subordonnées hypothétiques se caractérisent par une libre permutation des propositions sans une modification sémantique et syntaxique. Soit en (15) et en (16) les deux énoncés suivants :

(15) kénī jī ɓè
 n.p venir-INACC NEG
 Kéni ne vient pas.

(16) ā lá lī là sáká-á
 2.PL PART manger-PROH PART riz-DEF
 Ne mangez pas le riz !

De ces deux énoncés simples et indépendants, nous pouvons obtenir en (17), par la relation d'interdépendance réciproque, la phrase complexe ci-dessous :

(17) kénī ní jī nī ā lá lī là sáká-á
 n.p CNJ venir PART 2.PL PART manger-PROH PART riz-DEF
 Si Kéni ne vient pas, ne mangez pas le riz !

Il s'agit d'une construction hypothétique grâce au marqueur **ní**, marqueur introduisant des constructions hypothétiques négatives dans la langue. La relation d'interdépendance obéissant à une libre permutation des propositions, nous obtenons ainsi, à partir de la phrase complexe en (17), l'énoncé complexe ci-dessous :

(18) ā lá lī là sáká-á kénī ní

2.PL PART manger-PROHP PART riz-DEF n.p CNJ
jī nī
venir PART
Ne mangez pas le riz si Kéni ne vient pas !

Nous pourrions parler de rapport d'interdépendance réciproque entre les composantes de la construction hypothétique. Notons toutefois que, bien que la permutation entre les composantes de la construction hypothétique soit possible, force est d'admettre qu'elle n'est pas très usitée dans la langue. Cependant, certains locuteurs considèrent cette dernière construction comme agrammatical, arguant qu'il existe des contraintes morphosyntaxiques qui récuseraient une telle construction. Pour eux donc, il ne saurait y avoir une libre permutation des composantes de la construction hypothétique.

NB : Il est à retenir, toutefois, que les relations d'indépendance et de dépendance constituent les relations fondamentales de la construction phrastique complexe. Car, de toute évidence, les constructions hypothétiques sont considérées comme des subordonnées circonstancielles. Ainsi, entretiennent-elles, comme toutes les autres subordonnées, une relation asymétrique de dépendance vis-à-vis de la principale (Riegel & al., 1994).

3 Observations critiques de la phrase complexe en dadjriwalé

Nous l'avons vu, la coordination et la subordination peuvent être syndétiques et/ou asyndétiques. Elles sont dites syndétiques quand les constituants de la phrase complexe sont reliés par un marqueur effectif de coordination ou de subordination. Elles sont dites asyndétiques quand le lien qui unit ces constituants est implicite. C'est ce lien implicite, entre les constituants de la phrase complexe, qui permet de parler de juxtaposition. Nous disons, au risque de nous répéter, que la juxtaposition se réduit à l'asyndète et que les notions de parataxe et d'hypotaxe lui sont coréférentielles. La parataxe se rapproche de la coordination par le fait qu'elle vérifie, comme la coordination, un rapport d'égalité ; alors que l'hypotaxe se rapproche de la subordination. Comme la subordination, en effet, l'hypotaxe vérifie un rapport d'inégalité entre les constituants de la phrase complexe. La parataxe et l'hypotaxe sont ainsi des cas particuliers de la coordination et de la subordination, respectivement. Cependant, la différence de nature entre l'asyndète paratactique et l'asyndète hypotactique n'est pas très nette. Pour tout dire, les limites entre la juxtaposition, la coordination et la subordination sont floues ; certaines constructions de type syndétique pouvant recevoir une interprétation asyndétique (Mathiessen & Thompson, 1988 ; Rebuschi, 2001-2002). Autrement dit, entre les constructions paratactiques et les constructions hypotactiques, il n'y a qu'une différence de degré.

(22b) dàgó bè sùklú mò ̄ bè jā ázā
n.p. NEG école aller-ACC 3.SG NEG être en bonne santé PART
Dago n'est pas allé à l'école parce qu'il est malade.

Dans l'énoncé en (22a), la particule de subordination *sā* traduit, de la part du locuteur-énonciateur, la non prise en charge par lui des propos qu'il tient pourtant. Ce qu'il dit ne l'engage pas. Il le dit sans conviction et même avec dédain à l'endroit du sujet du discours. Cet énoncé signifie implicitement que le sujet du discours prétend être malade ; alors qu'en réalité, il ne l'est pas. C'est une ruse de sa part pour ne pas aller à l'école. Alors l'énoncé peut être traduit en français par : Dago n'est pas allé à l'école, puisqu'il est malade ; du moins, c'est qu'il prétend. Par contre dans l'énoncé en (22b), c'est tout à fait le contraire. Le locuteur-énonciateur est ferme dans ses propos. Il le dit avec gravité et plein d'assurance. Ce qu'il dit, il l'atteste avec force et conviction. C'est tout le sens de l'emploi de la particule de subordination *ázā*.

Conclusion

La présente étude sur la phrase complexe est loin d'être exhaustive. Elle constitue néanmoins une ébauche pour comprendre le fonctionnement de la phrase complexe et sa caractérisation vis-à-vis des relations logico-sémantiques qu'elle implique en discours. Dans cet article, nous aurions essayé de comprendre le fonctionnement de la phrase complexe en *dadjiwalé*. Elle est construite sur la base d'au moins deux constituants. Nous appelons constituants les types de propositions qui la constituent. Certaines propositions sont dites indépendantes parce qu'elles manifestent en leur sein un rapport d'égalité. D'autres sont dites subordonnées quand le rapport qui les lie à celles dites principales est un rapport d'inégalité. Deux types de relation sont alors établis entre les constituants de la phrase complexe : la relation de dépendance et/ou d'interdépendance et la relation d'indépendance. La relation d'indépendance s'observe généralement dans la coordination et la relation de dépendance dans la subordination. Mais la juxtaposition, qui est aussi un autre type de construction de la phrase complexe, allie relation de dépendance et relation d'indépendance. Elle est donc à cheval, de notre point de vue, entre la coordination et la subordination. De ces trois types de constructions de la phrase complexe, ressortent les notions de syndète et d'asyndète, de parataxe et d'hypotaxe. La syndète, nous l'avons dit, s'explique par la présence effective d'une marque entre les constituants de la phrase complexe et l'asyndète, par l'absence manifeste d'une marque entre les constituants. La juxtaposition se confond à l'asyndète. C'est pour quoi, nous pensons que, la parataxe et l'hypotaxe, qui sont deux sous-catégories de la juxtaposition, sont dites asyndétiques. La parataxe fait référence à un rapport d'égalité ; alors que l'hypotaxe fait référence à un rapport d'inégalité entre les constituants de la phrase complexe. Mais nous l'avons montré, les limites entre l'asyndète paratactique et l'asyndète hypotactique sont floues.

Références bibliographiques

CHOI-JONIN Injoo, 1995, « La préposition *avec* : opérateur de (dé)composition ». In *SCOLIA* 5, pp. 109-129.

CHOI-JONIN Injoo, 2002, « Comitatif et jonctif en français et en coréen ». *Cahiers de Grammaire* 27 « Questions de syntaxe », pp. 11-28.

CORMINBOEUF Gilles, 2007, « Coordination, subordination, corrélation ou énonciation autonome? Une analyse syntaxique des constructions du type *Que je bouge (et) il me ramènera vite à l'ordre.* », In *Structuration grammaticale et structuration discursive*, AVANZI M. & HORLACHER S. (éd.), Travaux neuchâtelois de linguistique, 2007, 47, pp. 177-194.

CULIOLI Antoine, 1990, *Pour une linguistique de l'Énonciation — Opérations et représentations* (Tome 1), Ophrys, coll. l'homme dans la langue.

CULIOLI Antoine, 1995, *Cognition and Representation in Linguistic Theory*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science, Series IV Current Issues in Linguistic Theory, Volume 112, Amsterdam/ Philadelphia.

CULICOVER Peter & JACKENDOFF Ray, 1997, Semantic subordination despite syntactic coordination. *Linguistic Inquiry*, 28, pp 195-217.

DO-HURINVILLE Danh Thành, 2013/2, « La polyfonctionnalité et la transcatégorialité : exemple du marqueur *mà* en vietnamien », *Langages* (n° 190), p. 101-118. DOI 10.3917/lang.190.0101 (consulté, le 12. 02. 2017).

DUBOIS, Jean et al., 1969, *Grammaire structurale : la phrase et les transformations*, Paris, Larousse.

DUBOIS Jean et al., 1973, *Dictionnaire de linguistique*. Paris: Larousse.

HAGÈGE, Claude, 1985, *L'homme de parole*. Contribution linguistique aux sciences humaines. Paris, Fayard.

GARAGNON Anne-Marie & CALAS Frédéric, 2002, *La phrase complexe*. Paris : Hachette.

GODE Victor, 2008, *Le dadjriwalé, langue kru de la Côte d'Ivoire*, Paris, L'Harmattan.

MARCHESE, Lynell., 1983, *Atlas linguistique kru*, Abidjan, ILA, université de Côte.

MARCHESE Lynell, 1989, "kru". In: Bendor-Samuel, John (éd.) (1989): *The Niger-Congo languages*. Lanham, New York/London, University Press of America, pp. 119-139.

MATTHIESSEN Christian & THOMPSON Sandra A., 1988, « The structure of discourse and subordination », in Haiman and Thompson (1988), pp. 275-329.

MULLER Claude, 1996, *Dépendance et intégration syntaxique : subordination, coordination, connexion*, Linguistische Arbeiten, 351, Tübingen : Niemeyer.

N'DRE Damanan Joachim, (à paraître), « Les particules *jà* et *ní* du dadjriwalé : propriétés syntaxiques et valeurs sémantiques », In REPERES, Revue des Sciences Humaines de l'Université Alassane Ouattara.

PIOT Mireille, 1998, *Composition transformationnelle de phrases par subordination et par coordination*. Paris, Presses Universitaires du Septentrion.

REBUSCHI Georges, 2001, « Coordination et subordination. Première partie : la conjonction restreinte », in *Bulletin de la Société Linguistique de Paris*, n°96/1, Paris-Louvain : Peeters, pp. 23-60.

REBUSCHI Georges, 2002, « Coordination et subordination. Deuxième partie : vers la cojonction généralisée », in *Bulletin de la Société Linguistique de Paris*, n°97/2, Paris-Louvain : Peeters, pp. 37-94.

RIEGEL Martin & al., 1994, *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF

RIEGEL Martin & al., 2009, *Grammaire méthodique du français*, Paris, P.U.F.

ROSIER Laurence, 1995, « La parataxe : heurs et malheurs d'une notion linguistico-littéraire », *Travaux de linguistique* 30, pp. 51-64.

SZNAJDER Lyliane, 1979, « De l'asyndète entre deux propositions à la subordination grammaticale [« Il arrivera en retard, je te le dis / Il arrivera en retard, te dis-je : »]. In: *L'Information Grammaticale*, N. 3,. pp. 19-23. doi : 10.3406/igram.1979.2515, consulté, le 12 octobre 2017.

TESNIERE Lucien, 1976, *Éléments de syntaxe structurale*. Paris, Klincksieck,

WILLIAMSON Kay & BLENCH Roger, 2000, « The Niger-Congo languages: A classification and description of Africa's largest language ». In: Heine, Bernd/Nurse, Derek (éds.) (2000): *African Languages – An Introduction*. Cambridge, Cambridge University Press, pp. 11-42.

Abréviations

ACC	accompli
AUX	auxiliaire
CNJ	conjonction
DEF	défini
HORT	hortatif
INACC	inaccompli
INJ	injonctif
NEG	négation
n.p	nom propre
PART	particule
PL	pluriel
1.PL	1 ^{ère} pers. du pluriel
2.PL	2 ^{ème} pers. du pluriel
3.PL	3 ^{ème} pers. du pluriel
POST	postposition
SG	singulier
1.SG	1 ^{ère} pers. du singulier
2.SG	2 ^{ème} pers. du singulier
3.SG	3 ^{ème} pers. du singulier
PROH	prohibitif

**FIGURE DE REPETITION ET CONNOTATIONS DE LA NOTION DE *PAGNE*
CHEZ AHMADOU KOUROUMA**

Emile VE

Emile_ve@yahoo.com

Veemile65@gmail.com

RESUME

Chez Ahmadou KOUROUMA, la répétition fonctionne comme une unité de structuration de discours. Parmi les morphèmes qui reviennent comme des métaphores obsédantes, figure la notion de pagne, ce petit morceau de tissu que l'on noue autour du rein en Afrique. En effet, chaque fois que le signifiant pagne se répète chez l'auteur, il change de sens, passant ainsi d'une « formation discursive à une autre » comme l'indique bien Catherine KERBRAT-ORECCHIONI. On observe que le retour du morphème dans le discours se fait aussi sous la forme de « répétition-substitution ». Ainsi, la description du mot *pagne* se fait-elle, souvent à travers la perception du locuteur et sa vision spécifique du monde ; soit il focalise son regard sous un angle particulier pour attirer l'attention, soit il veut partager avec un allocataire son intention cachée.

ABSTRACT

At Ahmadou KOUROUMA, repetition functions as a unit of speech structuring. Among the morphemes that come back as haunting metaphors, is the notion of loincloth, this little piece of tissue that is tied around the kidney in Africa. In fact, each time the meaning of loincloth repeats itself in the author, it changes its meaning, thus passing from one "discursive formation to another", as Catherine KERBRAT-ORECCHIONI well indicates. It is observed that the return of the morpheme in the discourse is also in the form of "repetition substitution." Also, does the author's description of the word "loin" often take place through the speaker's perception? and his specific vision of the world; either he focuses his gaze on a particular angle to attract attention, or he wants to share with an allocutary his hidden intention.

Introduction

Les développements récents de la linguistique textuelle et de l'analyse du discours ont définitivement inscrit la répétition au rang des figures. Perçue autrefois comme une infraction stylistique, la répétition fait désormais « figure de principe »²⁵ dans le mode de textualisation tant micro-structural que macro-structural. Sur cette base, en explorant l'univers des romans d'Ahmadou Kourouma, la notion de *pagne* revient à chaque détour de page de façon obsessionnelle comme une métaphore obsédante. En effet, le signifiant *pagne* se déploie tout au long du texte et met en jeu une organisation multi-polaire²⁶, c'est-à-dire que du simple sens dénoté, il déroule de façon spectrale un réseau de signification. Dans le parcours, un morphème équivalent peut se substituer au signifiant répété.

Cette étude permettra non seulement, de mettre en relief les sens qui se dégagent du mot *pagne*. Mais aussi de donner un éclairage indispensable sur la perception de l'énonciateur qui se dévoile.

I- Répétition et approche sémantique du mot "pagne".

La répétition du morphème *pagne* conduit à diverses significations. Elle peut s'opérer par le retour du même signifiant, ou d'un substitut ; toujours est-il qu'elle influe sur l'unité du discours.

1.1- « Répétition-substitution » et signification.

Le terme "répétition-substitution" emprunté à Emmanuelle Prak-Derrington²⁷, renvoie à la reprise sémantique du signifiant. Génériquement, chez Ahmadou Kourouma, le terme employé pour référer à ce bout de tissu que l'on noue autour de la taille est le *pagne*. Mais, il se trouve aussi que le mode de donation du référent s'effectue par le recours à d'autres signes qui infèrent des significations variées.

²⁵ Marie Laure BARDECHE, *Le principe de répétition : littérature et modernité*. Paris, Sémantiques, 1999.p43

²⁶ Marc BONHOMME, *Pragmatique des figures du discours*. Paris, H. Champion, 2005, p.62

²⁷ Emmanuelle Prak-Derrington, *Au-delà de l'anaphore rhétorique : figures de répétition et textualisation*. La clé des langues, Lyon 2015, p.2.

1.2- L 'Emploi métonymique du signifiant

Un autre signe se substitue au signe générique dans lequel il fait partie pour renvoyer à d'autres réalités. Les exemples ci-dessous l'attestent :

1 [La belle Moussokoro était dans sa peau de prière quand le départ et le suicide du patriarche ont été annoncés. Elle pénétra dans sa case, sortit du couffin les deux *linceuls* qu'elle gardait toujours à portée de main. C'étaient des *linceuls* bénis, qui lui avaient été offerts par Djigui au retour de ses deux pèlerinages. Elle employa le premier comme *pagne*, se voilâ avec le second.] (*Monnè* 276)

2 [Allah a fabriqué une vie semblable à un *tissu à bandes* de diverses couleurs ; *bande* de la couleur du bonheur et de la joie.] (*Les soleils*, 22).

3 [A droite, les nuages blafards barbouillaient un fond de ciel incendié et plus au nord, une bande comme un grand *pagne* doré barrait tout l'horizon. (*Les soleils* : 46).

4 [Quand on est confectionné avec les tissus de Salimata, les clients vous suivent.] (*Les soleils* : 58).

En se fondant sur les « propositions implicites »²⁸, c'est-à-dire des compétences propres aux partenaires de la communication, le *linceul* est considéré comme un objet sacré. On peut dire que dans l'énoncé 1, *linceul* réfère indifféremment au mot *pagne*. L'objet sacré qu'est le *linceul*, est désacralisé pour prendre le statut le plus ordinaire, c'est-à-dire la tenue vestimentaire en usage dans la société qu'est le *pagne* ; le même *pagne* qu'est le *linceul* peut être aussi un voile. Parler de *linceul* ou de voile revient à la même notion de *pagne*.

Dans la phrase 2, l'élément qui ressort le plus est le syntagme nominal « un tissu à bandes de diverses couleurs ». Plusieurs opérations s'effectuent à la fois dans cet énoncé :

- a) L'emploi de "tissu" qui renvoie à *pagne* ;
- b) Par le même mode opératoire, *bandes* réfère également à *pagne* ;
- c) Chaque pan de la figure métonymique s'entrelace à l'autre et forme sur la chaîne une métaphore filée, fonctionnant selon une vision commune
- d) La subjectivité de l'énonciateur est mise en relief de façon ostentatoire. Cette subjectivité est déployée dans l'énoncé 3 où le rapprochement de la *bande* et du *pagne* ressort au moyen du comparatif "comme". Dans le même registre, le tissu se substitue au signifiant *pagne* dans l'énoncé 4. se confectionner avec les tissus de

²⁸ Citation empruntée à Cathérine KERBRAT-ORECCHIONI dans l'énonciation, Armand Colin, p.228.

salimata ; C'est épouser le même canon de beauté qu'elle ; c'est être comme elle. La beauté de salimata est comparée à un tissu d'une autre couleur, à un autre pagne.

On remarque ainsi que, employés de façon métonymique, les signes *linceul*, *tissu*, *bandes* renvoient à la même isotopie. Toutefois, chaque emploi exploite des « savoirs préalables »²⁹, savoirs fondés sur des arrières-plans culturels et religieux.

Comme on le constate, le dénoté "générique" *pagne* répété autrement infère un autre sens et est référentiellement connoté. Le signifiant *pagne* peut être accompagné d'une épithète qui peut avoir un « pouvoir évocateur puissant »³⁰. Dans ce cas, l'épithète qui l'accompagne est plus mise en relief.

5 [Le visage luisait, la poitrine aussi, et les seins serrés dans le *pagne* indigo rebondissaient.] (*Les soleils* : 128).

Le mot indigo est, ici, mis en relief

1.3- Répétition du même signifiant et significations diverses

La répétition du même signifiant joue un rôle important sur la signification de l'unité du discours, qu'elle soit interphrastique ou intraphrastique : la charge énonciative embrassant le contexte ordinaire mondain.³¹

1.3.1- Répétition du signifiant et contexte nouveau

Le signifiant répété réfère à un autre signifié. A cet effet, John Rupert Firth indique dans ses travaux que le sens des énoncés est entièrement déterminé par le contexte. Il va jusqu'à dire que « chaque mot utilisé dans un contexte nouveau devient par là-même un mot nouveau »³². L'énoncé ci-dessous le démontre bien :

6 [L'ulcère de maman était dans des feuilles emmitouflouées dans du vieux *pagne*.] (*Allah*: 12).

Dans la phrase 6, le référent change de statut. Le *pagne* n'a plus le même usage ordinaire. Il sert de sparadrah pour couvrir les plaies béantes. En appui à l'énoncé précédent, on observe également dans les énoncés ci-dessous que la répétition du signifiant donne un signifié nouveau.

²⁹ Catherine Kerbrat-ORECCHIONI, *l'énonciation*, Armand Colin, p.228

³⁰ Louis BRUNET, « Introduction: polysémie » in *L'année psychanalytique Internationale*, Janvier 2014, p.8.

³¹ L. Wittgenstein, cité par Jacques Bonveresse dans *Le mythe de l'intériorité*. Paris, Ed.de Minuit, 1976.

³² John Rupert FIRTH, *Papers in linguistics*. Oxford University Press, 1957, p.190.p127

7 [Elle vida ses cantines et couffins des bijoux, des *pagnes*, des boubous.] (*Monnè* : 149).

8 [Les écoliers avaient cassé leurs tirelires pour envoyer leurs économies au père de la nation pour fêter dignement le trentième anniversaire. Des médailles, des *pagnes* ... avaient été vendus sur toute l'étendue du territoire.] (*En attendant* : 330).

Les deux énoncés montrent que le *pagne* est un objet de valeur et prisé. Il est inscrit, dans ces conditions, comme un autre signifié.

1.3.2-Répétition du signifiant et changement de symbole.

Dans *Monnè*, Keita le griot, avant de retourner chez les siens, affirme ceci : « chaque fois que les mots changent de sens, les choses (changent) de symboles »³³. La vérité que véhicule cette déclaration est perçue dans la fonction symbolique du mot *pagne* dans les énoncés ci-après :

9 [les mains de la vendeuse couraient de l'assiette au seau de riz à la sauce rouge et enfouissaient, et enfouissaient beaucoup d'argent dans le bout de *pagne*.] (*Les soleils* : 59).

10 [Elles (les femmes) ... avaient au dos, serré fortement dans un *pagne*, leur dernier bébé.] (*Quand on refuse* : 38).

A travers ces deux énoncés, le *pagne* est perçu comme une relique de fortune ou un espace de sécurisation d'argent, sécurisation des enfants et de leur éducation. Dans le même cadre, un parallèle est fait entre le *pagne* et le *boubou*.

11 [C'est là sous le boubou³⁴, et dans le pantalon bouffant que Yacouba, le bandit, conservait ses économies.] (*Allah* : 193).

1.4- De la répétition du signe du code extra-linguistique

La répétition du signe infère la présence d'un code extra-linguistique, susceptible d'être décodé par les destinataires, comme en témoignent les énoncés ci-dessous.

12 [Elle (Salimata) lui (le marabout) devint indispensable. Le marabout vivait seul. Et balayer, épousseter, laver, placer ceci, déplacer cela, seyait mieux à une femme porteuse de *pagne*.] (*Les soleils* : 66).

13 [Les femmes paléos à qui l'obligation a été faite après l'indépendance de se couvrir les fesses supportaient mal le *pagne*.] (*En attendant* : 280).

³³ Ahmadou KOUROUMA, *Monnè, Outrages et défis*. Seuil 1990, p.42.

14 [Elles voulurent profiter de l'occasion pour retrouver la nudité originelle et tribale. Rapidement, rappel est fait que le port du *pagne* reste obligatoire.] (*En attendant* : 280).

La répétition du signe permet de découvrir les différents paliers du code institué entre destinataires et destinataires. Par exemple, dans la phrase 12, on peut relever l'exécution d'un discours implicite non marqué dans l'énoncé. Et comme le note Catherine KERBRAT-ORECCHIONI, « le sujet puise ainsi dans un stock de signifiants préfabriqués, dont la dimension excède celle du lexème ».³⁵ Le non-dit, dans cet énoncé, est que dans la société que décrit le narrateur, on reconnaît une femme travailleuse et vertueuse par le port du *pagne*. La valeur perlocutoire de ce discours est que toute femme se reconnaissant comme telle doit être en *pagne*. C'est donc un code sociétal que la loi du discours devrait amener à identifier. Au contraire de 12, il existe en 13 une loi ou un édit qui oblige les femmes à porter le *pagne*.

On relève la présence d'un discours extra-textuel dont la répercussion se fait sentir dans la société. Émetteurs et récepteurs se comprennent sur le principe. Toutefois, lorsqu'on remarque un écart entre le dit et le fait, les destinataires sont ramenés au principe. Cela est vérifié en 14. On peut inférer que l'inter-compréhension entre émetteurs et récepteurs relève du fait qu'il existe un code entre communauté, qu'il soit tacite ou verbal. Le récepteur peut avoir besoin d'interprétation ou peut décoder lui-même les symboles, comme en 15 et 16 ci-dessous :

15 [Dans les villages de tradition vaudou, l'accueil est différent. Les anciens des villages coiffent ... vous (Koyaga) drapent dans un *pagne* multicolore.] (*En attendant* : 280).

16 [Sidiki a donné au docteur le *pagne* et la camisole déchirés en loques que la tante avait sur elle.] (*Allah* :).

Dans l'énoncé 15, l'épithète qui accompagne le mot *pagne*, c'est-à-dire "multicolore", renferme la valeur de tout l'énoncé. Les couleurs imprimées au *pagne* sont chargées d'une grande valeur symbolique que le destinataire devra décoder. Cette valeur symbolique est renforcée par le fait que le geste émane des anciens, dépositaires des actes sacrificiels.

Dans l'énoncé 16, le *pagne* prend la valeur d'une alliance entre mère et fils, valeur que le fils est appelé à décoder-valeur et symbole qu'un profane ne peut décoder à l'oeil nu, à l'image du poème de Baudelaire³⁶.

« La nature est un temple où de vivants piliers

³⁵ Catherine KERBRAT-ORECCHIONI, op. cit. p.198.

³⁶ Charles BAUDELAIRE, *Correspondances, les fleurs du mal, poulet_malassis*. Paris 1857.

Laissent parfois sorti de confuses paroles ;
L'homme y passe parfois à travers de forêts de symboles.»

1.5- Répétition et statut de l'énonciateur

Il existe plusieurs paliers d'intrusion de l'énonciateur dans le discours. Se croyant la source de son propre énoncé, « il est conduit sans s'en rendre compte à s'identifier à la formation discursive »³⁷, c'est-à-dire qu'il devient le représentant d'une instance sociologique et idéologique.

1.5.1- Répétition et vision du monde

L'énonciateur rend compte d'une vision du monde, vision du monde propre à l'univers culturel du narrateur. Ce qui, étant entendu, révèle le dédoublement narrateur-énonciateur.

17 [Allah a fabriqué une vie semblable à un *tissu à bandes* de diverses couleurs ; bande de la couleur du bonheur et de la joie, bande de la couleur de la misère et de la maladie, bande de l'héritage et du déshonneur.] (*Les soleils* : 22).

18 [... A droite, les nuages blafards barbouillaient au fond de ciel incendié, et plus au nord, une bande, comme un grand *pagne* doré, barrait tout l'horizon jusqu'au sommet du quartier blanc. (*Les soleils* : 46).

Dans les deux énoncés, on relève une présence permanente du *pagne* dans l'univers de l'énonciateur. Dans l'énoncé 17, toute la vie est ramenée, par analogie, à la notion de *pagne*, de même que l'univers-même. Cette notion se trouve ainsi "plantée" dans le subconscient du narrateur ou auteur, en tant que représentant de l'instance idéologique. L'être humain devient, lui-même, une entité du *pagne*, comme cela est perçu en 19 ci-après.

19 [Quand on est confectionné avec les *tissus* de Salimata, les clients vous suivent.] (*Les soleils* : 58).

On peut donc inférer que le signifiant répété est présent dans le subconscient d'une entité sociologique dont le narrateur n'est que le porte-parole.

1.5.2- Énonciation et orientation argumentative

L'orientation argumentative que prennent certains énoncés inscrit le narrateur comme le porte-étendard d'une époque, d'une situation.

20 [Des milliers de jeunes filles drapées dans des *pagnes* imprimés d'effigies des trois chefs d'état dansent et chantent.] (*En attendant* : 237).

³⁷ Dominique MAINQUENEAU, *Initiation aux méthodes de l'analyse du discours*. Hachette, Paris, 1976, p.83.

21 [En politique, le vrai et le mensonge portent le même *pagne*.] (*Les soleils* : 157).

En 20, le discours implicite indique que le *pagne* est un objet de propagande. Il y a une prise de position explicite du narrateur qui se dresse contre l'instrumentalisation du peuple. En 21, le réquisitoire contre ceux qui instrumentalisent le peuple se poursuit à travers l'image du mot *pagne*. L'excès de pouvoir est dénoncé par le narrateur à travers le syntagme « dévêtue de ses pagnes » dans l'énoncé ci-dessous :

22 [L'eunuque ne parut pas s'intéresser à ce qu'elle disait ; sans ménagement, elle fut ramenée dans sa case, dévêtue de ses *pagnes*, bijoux et chaussures.] (*Monnè* : 140)

Dévêtir une dame de ses *pagnes*, c'est l'humilier, la réduire à sa plus simple expression. Le jugement de l'énonciateur à travers le statut des détenteurs de pouvoir est perçu également dans l'énoncé qui suit.

23 [Un homme (le commandant) qui ne pouvait sortir nu-pieds et nu-tête, qui, pour aller d'un village à un autre, se faisait porter dans un hamac à l'ombre d'un dais d'arbre...] (*Monnè* : 71)

Ici, en 23, l'énonciateur met le doigt sur le pouvoir royal que détient le commandant

De toutes les séquences étudiées, l'enjeu tourne autour de la notion de *pagne*.

1.5.3- Conceptualisation du signifiant.

Le signifiant répété est conceptualisé à travers le filtre du narrateur. A travers les énoncés ci-dessous, le *pagne* devient objet de rêve ou un simple concept.

24 [Le *pagne*, les mouchoirs, les joies, les propos de Mariam, surgissaient à tout moment dans toutes les pensées et rêves de la nuit.] (*Les soleils* : 128).

25 [Les mains de la vendeuse couraient de l'assiette au seau de riz à la sauce rouge et enfouissaient, et enfouissaient beaucoup d'argent dans le bout du *pagne*.] (*Les soleils* : 59).

Les différents énoncés ci-dessus permettent de savoir que le *pagne* se trouve au début et à la fin de tout, avec différentes significations.

II- Perception spécifique de l'énonciateur

L'une des questions importantes que l'on se pose pour un bon décryptage du texte est : « qui parle » ? A ce sujet, Ropars Wuillemier affirme qu'il « paraît inconcevable de décider

du sens de ce qui est dit sans avoir établi l'origine du dire »³⁸. Et cette origine peut être aussi détectée à travers la perception de l'énonciateur, à travers sa vision du monde spécifique. Dans ce cas typique des oeuvres d'Ahmadou Kourouma, les épanchements pervers de l'énonciateur sont mis à nu.

2.1- Absence du signifiant

Dans une séquence énonciative, le signifiant peut être absent linguistiquement. Mais, sémantiquement, il est suggéré et comble le vide établi du point de vue linguistique. Cette absence-présente peut se justifier par le recours à l'arrière-plan culturel du narrateur. Les énoncés ci-dessous le montrent clairement.

26 [Elle (Salimata) ne voudra pas crier ; et il s'accrocha et tira plus fort. La femme fut projetée, dispersée et ouverte sur le lit.] (*Les soleils* : 77).

27 [A l'arrêt d'après, les caleçons tombent. Et vous vous trouvez trimbalé par des groupes de femmes totalement à poil. Elles ne portent d'autres tenues que les perles des hanches.] (*En attendant* : 280).

28 [Ce que je vois ? Indescriptible, unique ! Les plus bouffies jambes du monde en l'air. Les plus maflues fesses sur un tapis et au milieu ... une féminité simplement planétaire.] (*En attendant* : 158).

En s'appuyant sur un certain nombre de paramètres à la fois linguistiques et extra-linguistiques, on peut expliquer en 26, la présence-absente du *pagne* par deux faits : (1) l'omission volontaire du complément d'objet *pagne*, après le verbe « tira », qui attire l'attention de l'énonciateur sur ce qui se passe et qui capte aussi cette attention ; (2) le syntagme adjectival « ouverte sur le lit » qui indique que les verrous du *pagne* sont tombés. Cette même idée perçue en 27 qui indique la « tombée des caleçons », ainsi que la présence visible des « perles des hanches » montrent clairement que les femmes ne sont plus en *pagne*.

Toutes les séquences indiquent que l'idée du *pagne* est suggérée d'une manière ou d'une autre, directement ou indirectement, à partir de différentes interprétations. Ces différentes scènes et tous ces spectacles se passent à travers les œilletons de l'énonciateur.

³⁸ Marie-Claire ROPARS WUILLEMIER, *Ecrire l'espace*. Collection esthétique hors cadre, Mars 2002, p.519

2.2- Répétition du signifiant et focalisation

L'énonciateur peut polariser son attention vers un point précis qui peut paraître, quelquefois, anodin, mais qui revêt son importance. Les énoncés ci-après l'indiquent.

29 [Elle ... se précipita à la chambre, noua un *pagne* lavé, enfila une camisole.] (*Les soleils* : 45)

30 [Toutes étaient de solides paysannes qui se lavaient peu, nouaient maladroitement les *pagnes* et disaient faussement les prières.] (*Monnè* : 133).

31 [On m'a donné un *pagne*. Le *pagne*, je l'ai noué autour de mes fesses.] (*Allah* : 58).

Le point de mire de l'énonciateur dans ces différents énoncés est le nœud du *pagne* qui dépasse le simple sens dénoté. En fait, derrière le nœud du *pagne* se profile la nudité de la femme.

En se référant au contexte, on peut dire que, selon la perception de l'énonciateur, avant la formation du nœud du *pagne*, il était dénoué. C'est bien le présupposé qui préside à 29. Cette assertion est confirmée en 30, où l'adverbe « maladroitement » indique la légèreté des femmes qui laissent toujours le *pagne* « bailler ». Cette idée est renforcée par le syntagme verbal « disaient faussement les prières ». Généralement, le *pagne* se noue autour de la taille. Ce faisant, lorsque l'énonciateur, en 31, évoque le nœud du *pagne* autour des fesses, c'est à dessein que derrière le mouvement du nœud, il y a la nudité.

Toute cette réflexion revient à montrer que le nœud du *pagne* cache un mystère où il se passe quelque chose. Ce nœud peut être dénoué ou renoué comme le montrent les énoncés ci-après.

32 [Le ventre grogna et le *pagne* se dénoua. Soumise, elle se courba... .] (*Les soleils* : 69).

33 [Il retrouvait dans le ciel le regard de la jeune femme, ses muscles, son *pagne* à moitié dénoué et même ...] (*En attendant* : 62).

34 [Le chef du protocole éloigna avec rudesse les autres qui, pagnes dénoués, voulaient vous violer.] (*En attendant* : 216).

Dans les trois énoncés, le *pagne* dénoué peut sous-entendre que les conditions adéquates à l'acte de relations sexuelles sont réunies. Le verbe « dénouer » prend d'autres significations dans ces conditions.

« Dénouer » ou « renouer » renvoient à la même isotopie du point de vue du sens.

35 [Un meurt-de-faim ... dévorait de gros yeux de lièvre l'entre-jambes de Salimata. Elle claqua, serra ses cuisses et renoua le *pagne*.] (*Les soleils* : 60)

36 [La position de la femme état pénible ; les tiraillements montaient et brûlaient dans ses genoux et ses reins. Le *pagne* descendait, elle le renoua.] (*Les soleils* : 71).

Le noeud du *pagne* devient ainsi le centre d'intérêt de l'énonciateur.

2.3- Répétition du signifiant et intentionnalité

Comme le souligne François Recanati, « l'intention du locuteur n'est pas une simple intention de communiquer à un auditeur un contenu propositionnel, mais une intention complexe et réflexive de communiquer une proposition à un auditeur au moyen de la reconnaissance par l'auditeur de cette intention »³⁹. En d'autres mots, l'intention de communiquer doit avoir un feed-back, C'est-à-dire un retour.

Les énoncés qui suivent indiquent l'intention de l'énonciateur et l'adhésion qu'il en attend de l'énonciataire.

37 [Elle se plantait sur les flammes, les fumées montaient dans le *pagne* et pénétraient évidemment jusqu'à l'innommable.] (*Les soleils* : 29).

38 [En pleine lumière se devêtit par à-coups, voile, camisole descendirent, sauf un court *pagne* laissant entrevoir les poils.] (*Monnè* : 151).

En 37, le *pagne* devient un prétexte pour permettre à l'énoncé d'avoir la plénitude de son sens. Ce qui est visé, c'est « l'innommable » qu'il veut faire partager à l'énonciataire. Chez Kourouma, toutes les histoires se passent au-dessous du *pagne*. En témoigne l'énoncé 38, où l'intention n'est pas de montrer l'interstice que laisse voir le *pagne*, mais les poils, et par-dessus tout, l'appareil génital. Cette « feinte » illocutoire est toujours présent chez-lui, l'intention étant de mettre à découvert le sexe féminin.

39 [Elle était débraillée, elle n'avait plus de *pagne* et son caleçon cachait mal son gnoussou-gnoussou⁴⁰.] (*Allah* : 58).

On s'aperçoit que la connotation venant de l'énoncé et l'interprétation qu'on peut en faire viennent du signifiant *pagne*.

2.4- Signifiant et valeur illocutoire

³⁹ François RECANATI, « Insinuation et sous-entendu » in *Communications* 30, p.97.

⁴⁰ Gnoussou-gnoussou c'est le sexe féminin.

Dans son dire, l'énonciateur cherche l'adhésion de l'énonciataire. Et comme le signifie Pierre Attal, « toute assertion vise à influencer sur la façon de voir de l'auditeur et l'obliger à tenir compte des contenus assertés »⁴¹.

Les énoncés ci-dessous montrent que l'énonciateur veut faire partager ses émotions, sa jouissance, ses turpitudes, aux énonciataires, qui mieux est, aux narrataires.

40 [Ils abandonnèrent Salimata seule au soleil ... le *pagne* tiré, les fesses nues. Des mains s'étaient promenées dans ses entre-fesses et entre-jambes.] (*Les soleils* : 62).

41 [Il s'accrocha et tira plus fort ; la femme fut projetée, dispersée et ouverte sur le lit.] (*Les soleils* : 77).

En 40 et 41, l'intention de l'énonciateur est de faire partager aux énonciataires ses vices à travers la « chute » du *pagne*. Lorsque les verrous du *pagne* tombent, les fantasmes, le voyeurisme et les rêves que l'énonciateur veut communiquer aux autres sont mis à nu.

42 [Les cuisses et les fesses se répandaient, infinies et ondulantes sous le *pagne*.] (*Les soleils* : 129).

43 [Mariam voulait coûte que coûte faire tomber le *pagne* de Salimata, afin que chacun vit la matrice ratatinée d'une putain.] (*Les soleils* : 152).

Dans toutes ces questions, on remarque qu'une simple ondulation de *pagne* peut susciter chez un destinataire l'intention d'expérimenter la jouissance de l'énonciateur.

Conclusion

Cette odysée dans l'univers du *pagne* a montré l'aventure du signifiant. Du simple sens dénoté, il a conduit dans les dédales brumeux des connotations. Le *pagne*, objet de cette aventure, répété à travers divers énoncés, perd sa transparence, soit au moyen des sens qu'il distille dans les séquences énonciatives, soit par la perception vicieuse de l'énonciateur, qu'il veut faire vivre à l'énonciataire, ou indirectement au destinataire. C'est à juste titre qu'une styliste affirme : « Le *pagne*, dès lors qu'il est posé sur le corps, perd sa neutralité »⁴². Cette perte de neutralité, du point de vue de sa valeur référentielle, s'étend au sémantisme du mot.

⁴¹ Pierre ATTAL, « L'acte d'assertion » in *Semantikos*, vol 1, n°3, 1976. P44

⁴² Mathilde, Styliste modeliste.

BIBLIOGRAPHIE

- 1-ATTAL Jean Pierre, « L'acte d'assertion » in *Semantikos*, Vol.1, N°3, 1976.
- 2-AUSTEN John, *Quand dire c'est faire*. Seuil, Paris, 1970.
- 3-BARDECHE Marie Laure, *Le principe de répétition : littérature et modernité*. Paris, Sémantiques, 1999.
- 4-BAUDELAIRE Charles, *Les fleurs du mal*. Collection de 12 poèmes.
- 5-BENVENISTE Emile, « L'appareil formel de l'énonciation » in *Langages* 217.
- 6-BENVENISTE Emile, *Problèmes de linguistique générale*. Tome 2, Gallimard, Paris 1974.
- 7-BONHOMME Marc, *Pragmatique des figures du discours*. Paris, H Champion, 2005.
- 8-BOUVERESSE Jacques, *Le mythe de l'intériorité*. Paris, Ed. de minuit, 1976.
- 9-BRUNET Louis, « Introduction – polysémie » in *L'année psychanalytique internationale*. Janvier 2014.
- 10-DUCROT Oswald, « Présupposés et sous-entendus » in *Langue française* 4
- 11-FIRTH Rupert John, *Papers in linguistics*. Oxford University Press, 1957.
- 12-KERBRAT-ORECCHIONI Apud Catherine, *L'énonciation*. Armand Colin, 2014.
- 13-MAGRI-MOURGUES Véronique et RABATEL Alain, « Quand la répétition se fait figure » in *Semen*, Nice, 2015.
- 14-MAINQUENEAU Dominique, *Initiation aux méthodes de l'analyse du discours*. Hachette, Paris, 1976.
- 15-PRAK-DERRINGTON Emmanuelle, « Au-delà de l'anaphore rhétorique : figures de répétition et textualisation » in *La clé des langues*, Lyon, 2015.
- 16-RENACATI François, « Insinuation et sous-entendu » in *Communications* 30.
- 17-RIVARA René, « Sémantique dénotative et sémantique appréciative » in *Sigma* 2, 1978.
- 18-ROPARS-WUILLEUMIER Marie-Claire, *Ecrire l'espace*. Collection esthétique hors cadre, Mars 2002.
- 19-RUWET Nicolas, *Introduction à la grammaire générative*. Plon, Paris 1967.

L'ENONCE VERBAL EN GBAYA

Par :

Dr Séraphin-Personne FEIKERE

Institut de Linguistique Appliquée

Université de Bangui,

CENTRAFRIQUE

Résumé :

La langue gbaya qui fait l'objet de cette présente étude est l'une des soixante seize langues de la République Centrafricaine. Notons d'emblée que cette langue est parlée dans le Nord ouest du pays notamment à Bossangoa, chef lieu de la préfecture de l'Ouham.

Notre étude ici se focalise ou porte sur l'énoncé verbal en gbaya. Pour amorcer cette étude, nous commencerons par de brèves présentations géolinguistique et linguistique suivies de quelques rappels vocaliques et consonantiques de la langue afin de permettre à nos lecteurs de mieux comprendre les phonèmes utilisés.

Après cela suivront les différentes présentations concernant l'énoncé verbal en gabya. Cette étude, faut-il le souligner va permettre de mettre en exergue quelques subtilités propres à la langue gbaya.

Mots-clés : République Centrafricaine ; énoncé verbal ; gbaya ; syntaxe

Abstract :

The object of this study is based on the gbaya language, one of the seventy six languages spoken in the Central Africa Republic. We notice that this language is mainly spoken in the North-west of the country especially in Bossangoa the capital city of Ouham.

In this respect, our study is focussed on the gbaya verbal phrases . To begin with, we will start by the brief presentations of geolinguistics and linguistic devices followed by some vocalic and consonantic recalls of the gbaya language so as to allow our readers for a better understanding of the phonemes used.

After wards will follow the different presentations the gbaya verbal phrases. This study may prove that we have put in shad a light on some specific subtilities to the gbaya language.

Key word : Central African Republic ; verbal phrases ; gbaya language ; syntax.

Introduction

L'énoncé verbal étant l'un des domaines de la syntaxe, nous voulons nous interroger sur celui-ci, du simple fait que nous sommes poussé par la curiosité de savoir comment se comporte le verbe dans les énoncés en gbaya. Nous avons choisi le gbaya plutôt qu'une autre langue, pour la plus simple raison que celle-ci constitue l'une des langues la plus parlées en République Centrafricaine et notamment parce qu'elle est la langue dominante du nord-ouest qui est notre région. C'est pourquoi nous nous sommes intéressé à ce sujet, afin de pouvoir découvrir le système linguistique, particulièrement l'organisation de l'énoncé verbal en gbaya.

Cette recherche linguistique portera sur trois points à savoir :

- la situation de la langue,
- l'énoncé verbal qui sera scindé dans ses différents aspects manifestes ;

- la typologie des bases verbales suivie de quelques considérations aspecto-modales.

I – SITUATION DE LA LANGUE

Avant d’entrer dans le vif du sujet, il nous paraît nécessaire de situer la langue d’étude, afin d’avoir un aperçu de sa localisation.

1.1. - Situation géographique :

La langue sur laquelle porte cet article, le gbaya et très particulièrement le gbaya Øoro est parlée au Nord-Ouest de la République Centrafricaine précisément à Bossangoa. Il importe de souligner qu’il existe plusieurs dialectes gbaya, mais nous allons porter notre étude que sur le gbaya Øoro de Bossangoa.

Géographiquement, Bossangoa est l’une des grandes villes de la République Centrafricaine située à 305 km de la capitale centrafricaine Bangui. Elle est le chef lieu de la préfecture de l’Ouham.

1.2. - Situation linguistique :

J. GREENBERG (1968 : 43) a classé les langues africaines en quatre grandes familles à savoir : Afro-asiatique, Congo-kordofanienne, Nilo-saharienne et Khoïsanne.

En ce concerne la République Centrafricaine, trois des quatre familles linguistique sont représentées sur le territoire. Ce sont : Afro-asiatique, Congo-kordofanienne, Nilo-saharienne.

Pour notre langue d'étude le gbaya qui est une langue oubangienne, c'est la grande famille ou le phylum Niger-kordofanien qui nous intéresse, particulièrement son embranchement Niger-congo. Le domaine oubangien vient de l'embranchement Adamawa-oubangien qui « fait partie de la sous famille Niger-congo » (Creissels 1991 : 465), relevant de la grande famille Congo-kordofanien.

L'embranchement Adamawa-oubangien se répartit en quelques langues qui constituent le groupe adamawa, et un deuxième dit oubangien qui rassemble la majorité des langues parlées en République Centrafricaine. Ce groupe appelé oubangien se subdivise en cinq ensembles et le gbaya Øoro est du premier ensemble qui est l'ensemble gbaya-manza.

1.3. - Groupement et classification linguistiques des langues en RCA

Ce classement est tiré de l'Atlas linguistique de CENTRAFRIQUE (ALAC), Inventaire préliminaire de 1984.

Phylums

AFRO-ASIATIQUE	CONGO-KORDOFANIEN	NILO-SAHARIEN
----------------	-------------------	---------------

↓↑

Sous-phylums

NIGER-CONGO

↓

Familles

Adamawa-oubangien

↓

↓

Branches

adamawa

oubangien

↓

Sous-branches	Nord (Ouest)
	↓
Groupes	Gbaya
	↓
Langues	Gbaya øoro

Remarque :

Pour mieux étayer cette classification, nous avons jugé mieux donner cette présentation illustrant l'ensemble gbaya et l'appartenance de la langue.

I – AFRO-ASIATIQUE

II- CONGO-KORDOFANIEN

A)- NIGER-CONGO

5°) – Bénoué-congo

6°)- **ADAMAWA OUBANGUIEN** → langues oubanguiennes

1°)- ensemble gbaya

2°)- ensemble banda

3°)- ensemble gbaka

4°)- ensemble gbandi-yakoma

5°)- ensemble zandé-nzakara

2. - BREVES NOTIONS DE LINGUISTIQUE DU GBAYA :

2.1. - Les phonèmes vocaliques

Il ya douze (12) phonèmes vocaliques en gbaya qui se repartissent comme suit : sept (7) voyelles orales et cinq (5) voyelles nasales.

Le système vocalique

	Antér leures		Médi anes		Posté rieures	
	Orales	Nasales	Orales	nasales	orales	Nasales
Fermées	i	Ä			u	ɓ
mi-fermées	e				o	
mi-ouvertes	©	o			o	Ä
Ouvertes			a	...		

2.2. - Les phonèmes consonantiques :

Il existe en gbaya vingt neuf (29) phonèmes consonantiques qui se présentent de la manière suivante dans le tableau ci-après :

TABLEAU DES CONSONNES

	Bilabial.	Labio-dentales	Alveol	Palatal.	Vélaire.	Glottal	Labiovélaire.
Glottal.	∅		ʈ				

Occlus.	Sourd.	p		t		k	ã	kp
	Sonor.	b		d		g		gb
	Mi-nasales	mb		nd		ng		ngb
	Nasal.	m		n		û	ú	úm
Constric	Sourd.		f	s			h	
	Sonor.		v	z				
	Contin.			l		y		w
	Vibrant.			r				

2.3. - LES TONS

Il existe quatre (4) registres tonals en gbayá dont deux tons ponctuels et deux tons modulés. Ils sont présentés dans le tableau ci-après.

Récapitulatif des tons

TONS PONCTUELS	TONS MODUELES

Dénomination	Notation	Dénomination	Notation
Haut (TH)	[ü]	Haut-Bas (THB)	[æ]
Bas (TB)	[ʋ]	Bas-Haut (TBH)	[ä]

II – L'ENONCE VERBAL EN GBAYA

Avant d'amorcer ce chapitre qui constitue l'essentiel de notre sujet, il importe de signaler ceci : Il ne s'agit pas ici d'une étude de tous les facteurs qui fondent le consensus syntaxique. Nous nous contenterons d'expliquer les relations qui nous ont paru les plus importantes quant aux rapports perceptibles et manifestes dans certains énoncés en gbaya notamment l'énoncé verbal.

Le gbaya Øoro présente des énoncés en fonction d'argument qui acceptent différents types d'énoncés.

2.1. Types d'énoncés :

Comme souligné ci-haut, cette langue accepte des énoncés à un argument, des énoncés à deux arguments et, des énoncés à trois arguments.

D'après M. HOUIS (1974 : 20), « un schème est assuré par un ou plusieurs constituants, selon qu'il a un ou plusieurs termes ».

2.1.1. Enoncé à un argument :

Il présente une structure plus simple qui se résume en : N1 + V

1- wéɔ tɛwén
homme/parler

l'homme parle

2- ʔrʔ lɛngá
Nous/partir

Nous partons (partons !)

2.1.2. Enoncé à deux arguments :

Pour ce cas de figure, nous avons des énoncés qui se présentent de la manière suivante :

1- wàntɥ ìs| sɛdè
wàntɥ /cacher/animal/

wàntɥ cache de la viande

2- sɔkà| tɛ tɥ
adulte /parler/conte/

le sage raconte un conte

Remarque : Ces énoncés se présentent comme suit : N1 + V + N2 soit S + V + O

2.1.3. Enoncé à trois arguments :

Comme illustration, nous avons les énoncés suivants : N1 + V + N2 + N3. Ainsi, nous avons :

1- wéɔ † sɛdè °kɥ
homme/donner/animal/femme/

l'homme donne de la viande aux femmes

3- $\text{r}^{\text{TM}} \text{n}^{\text{TM}} \text{z} \mu \text{r} \mu \text{ } ^{\circ} \text{w} \alpha \text{z}^{\text{TM}} \text{r}^{\text{TM}}$

Nous/partir/poisson/personne/malade

Nous amenons du poisson aux malades

III – TYPOLOGIE DES BASES VERBALES

D'après D. Creissels (1979 : 55) la base verbale est l'unité lexico-syntaxique, c'est-à-dire qui fait « le lien entre l'inventaire des désignations que fournit la langue et la construction des énoncés, l'unité lexicale apte à s'asseoir directement à un morphème marqueur pour fournir un constituant syntaxique apte à assumer un des termes d'un schème d'énoncé ».

Cette assertion nous amène à étudier les bases lexématiques, les bases dérivées et les bases composées.

3.1. les bases lexématiques :

Ces bases seront attestées à travers les présentations syllabiques suivantes :

3.1.1. CV :

1- t \ddot{o} : *venir*

2- n \acute{o} : *aller*

3- s \grave{a} : *appeler*

3.1.2. CVC :

1- g $\grave{e}m$: *attendre*

3- n α k : *taper*

4- z \grave{c} k : *regarder*

3.1.3. CVCV :

1- kᵛᵛᵛ : *chercher*

2- Øçnà : *rester*

4- tèk : *tomber*

3.2. Les bases dérivées :

Elles se définissent comme unités formées à partir d'autres bases auxquelles sont associées de morphèmes dérivatifs, la dérivation étant considérée comme un procédé de création de mots nouveaux.

1- zù : *vol* → zî : *voler*

2- yàrà : *sommeil* → çyàrà : *dormir*

3- zàng : *ventre* → zàngᵛ : *malaxer*

3.2. Les bases composées :

Il s'agit des bases verbales qui rentrent dans la composition notamment celle de formation des mots. Pour ces cas de figure, le verbe est composé de deux termes qui expriment une seule entité.

1- sᵛ-gîmà nous avons : sᵛ = *appeler* et gîmà = *chanson*
ce qui signifie : *chanter*

2- tᵛ-tᵛ on avons : tᵛ = *dire* et tᵛ = *conte*
ce qui signifie : *conter*

Illustrations :

3- °kᵛ sᵛ-gîmà
femme/appeler/cahanson/
les femmes chantent

4- °wéα tÆ-tμ

Homme/dire/conte/

Les hommes content

IV – CONSIDERATIONS ASPECTO-MODALES

Egner (1989 : 126) définit le système aspecto-modal comme ce qui « caractérise une action selon la manière dont elle se réalise. Ainsi, une action peut être envisagée comme étant accomplie ou inaccomplie... »

4.1. L'aspect

Pour ce qui est de l'étude concernant l'aspect, nous limiterons notre analyse sur les aspects accompli, inaccompli et progressif.

4.1.1. L'aspect accompli

Il présente l'état ou le résultat d'une succession d'action unique ou ponctuelle passée.

Exemples :

1- Wà ÛÆÚ€ mÆ

Ils/manger/chose/

Ils ont mangé

2- TMrTM yÆ€ yÁrà

nous/danser/danson/

Ils ont dansé

NB : L'accompli est marqué de « à » qui vient se postposer au verbe pour exprimer l'action

passée ou finie.

4.1.2. L'aspect inaccompli

L'accompli en gbaya est marqué du morphème «nTM» à l'initial de l'énoncé pour exprimer l'action à faire.

1- nTMwà ũÆÚ mÆ
Ils/manger/chose/

Ils vont manger

2- nTMrTMyÆ yÁrà
nous/danser/danson/

nous allons danser

4.1.3. L'aspect progressif

Il exprime une action en cours de réalisation, le déroulement étant lié à un moment précis et, est marqué en gbaya par la présence du morphème «dìÚ» qui précède le verbe.

1- wà dìÚ ũÆÚ mÆ
Ils/entraîn/manger/chose/

Ils sont entraînés de manger

2- rTMdìÚ yÆ yÁrà
nous/entraîn/danser/danson/

nous sommes entraînés de danser

4.2. Le mode

Pour ce qui concerne le mode, l'étude portera comme dans toute langue africaine que sur le mode réel et le mode virtuel.

4.2.1. Le mode réel :

Dans cette rubrique, nous nous pencherons sur le réel accompli et le réel inaccompli.

4.2.1.1. Le réel accompli :

- 1- ũÆÚà mÆ sÁnà
manger/chose/finir/

le repas est fini

- 2- s¿kà! tÖà zÖ™
adulte/venir/hier/

l'autorité est venu hier

4.2.1.2. Le réel inaccompli:

- 1- ũÆÚà mÆ gàn sÁn nà
manger/chose/finir/pas/

le repas n'est pas fini

- 2- s¿kà! gàn tÖ zÖ™ nà
adulte/venir/hier/pas/

l'autorité n'est pas venu hier

NB : L'inaccompli est attestée par la marque de la négation « gàn ...nà », alors que l'accompli est exprimé par la présence du morphème « à » s'ajoutant au verbe.

4.2.2. Le mode virtuel :

Le virtuel étant définit comme le mode qui est lié à l'expression d'un aspect inaccompli ou inachevé. Il se traduit souvent par le futur.

L'étude du virtuel sera consacrée à l'analyse du virtuel éventuel et du virtuel possible.

4.2.2.1. Le virtuel éventuel :

1- sꞥkà! nŏ tŏàrà

adulte/être/venir/

l'autorité va venir (l'autorité viendra)

2- nŏà dŏ déÛè fàrà

/être/faire/bon/place/

Il fera bon temps

Le virtuel éventuel en gbaya situe l'action dans le temps, l'action à venir qui peut se faire ou ne pas se faire. Il est exprimé par «nŏ » ou «nŏ . . . àrà » qui signifie « cela peut », « il peut » ou encore « il se pourra ».

4.2.2.2. Le virtuel possible :

1- † tŏ

/il/venir/

Il vient

- 1- † dõ déÛè fàrà
il/être/faire/bon/place/
Il fait bon temps

Le virtuel possible est marqué du morphème zéro. L'énoncé est donc l'expression de l'affirmatif.

CONCLUSION

L'étude de l'énoncé verbal en gbaya Øoro nous a permis de comprendre une partie du discours qui est essentiel dans le fonctionnement de la langue.

Elle nous permet en partant de la présentation des éléments de la phonologie du gbaya Øoro, en passant par l'étude de l'énoncé verbal pour en arriver à la typologie des bases verbales de donner un aperçu d'ensemble de la langue.

Il ressort de cette analyse que cette langue possède des énoncés allant d'un énoncé à un argument, à des énoncés à deux et trois arguments.

L'analyse enfin de la typologie des bases verbales a mis en exergue le système aspecto-modal. L'aspect et le mode se résumant à l'accompli et à l'inaccompli d'une part et, d'autre part au réel et au virtuel.

Nous osons croire que cette analyse apportera quelque chose de substantiel à l'analyse linguistique et aussi pourra ouvrir voie à d'autres pistes de recherche.

BILIOGRAPHIE

Atlas Linguistique de CENTRAFRIQUE (ALC), 1984, *Inventaire préliminaire*, Paris,

ACCT - CERDOTOLA, 142p.

BARRETEAU, (D), 1978, *Inventaires des études linguistiques sur les pays d'Afrique*

Noire d'expression française et Madagascar, Paris, CILF.

BOUQUIAUX, (L), & THOMAS, (J.M.C), 1976, *Enquête et description des langues à*

tradition orale, Tome 1 (L'enquête de terrain et analyse grammaticale),

Paris, SELAF.

1976, *Théories et Méthodes en Linguistique Africaine*, Paris, SELAF.

CREISSELS (D), 1991, *Description des langues négro-africaines et théorie*

syntaxique, Grenoble Cedex, ELLUG.

EGNER (I), 1989, *Précis de grammaire wobé*, Anales de l'Université d'Abidjan, Tomme XV.

Abidjan.

GREENBERG (J.H.), 1963, *The language of Africa*, La Haye, Mouton VII.

HOUIS (M), 1974, *La description des langues négro-africaines : une problématique grammaticale*, in *Afrique et Langage*, n° 2, Paris, PUF

MONINO (Y) & ROULON (P), *Phonologie du gbaya kàrà Øɪdɪɪè*, Paris, SELAF.

ROULON (P), 1975, *Le verbe gbaya, Etude syntaxique et sémantique du système verbal en gbaya kàrà Øɪdɪɪè (République Centrafricaine)*, Paris, SELAF.

TRADUCTOLOGIE

COMPRENDRE LES FONDEMENTS LINGUISTIQUES THEORIQUES DE LA TRADUCTION AU REGARD DU STATUT SOCIOCULTUREL DU TRADUCTEUR

KOUAME Abo Justin, Maître de Conférences
Université Félix-Houphouët-Boigny Abidjan-Cocody

Département d'études germaniques / UFR LLC
Spécialité : linguistique allemande
Abidjan, Côte-d'Ivoire, e-mail : justabo@yahoo.fr

Résumé

« Quelles sont les données socioculturelles statutaires du traducteur susceptibles d'être un relais pour la compréhension des fondements linguistiques théoriques de la traduction ? Par rapport à cette question, nous émettons le postulat selon lequel la traduction est à l'image du traducteur. Posée dans les termes ci-avant énoncés, la question centrale nous a conduit à la détermination du champ conceptuel de la traduction avant de considérer le statut de traducteur-esthète aux prises avec « les laideurs » de la traduction. Pour finir, nous avons tenté d'appréhender le traducteur à travers un autre statut, celui d'acteur privilégié des brassages culturels en nous référant à l'interpénétration des langues en rapport de traduction. Au terme de cette étude, nous pouvons retenir que la traduction est bien à l'image du traducteur sur au moins deux aspects: l'expression de l'esthétique permettant d'éviter les laideurs formelles (agrammaticalité de toutes sortes) et sémantiques (faux amis, faux sens, contresens, non-sens) de la traduction ; le brassage culturel du fait de l'interpénétration des cultures grâce à la traduction qui, pour être comprise, doit tenir compte des données culturelles de la langue d'arrivée.

Mots-clés : Traduction, traducteur, interprétation, culture, fidélité

Introduction

Comprendre le phénomène de la traduction n'est pas chose aisée, d'autant qu'elle relève d'une activité humaine ambivalente et amplement complexe en termes d'interprétation du sens

en LV1⁴³ et de restitution de celui-ci en LV2⁴⁴. Matrice de la linguistique contrastive⁴⁵, la traduction a besoin d'être examinée au plus près de réalités interlinguales chargées du déterminisme des visions du monde que portent les langues des peuples, et cela est de la responsabilité du linguiste. Pour y parvenir, selon une approche heuristique originale à notre sens, la prise en compte du statut socioculturel du traducteur constitue, en amont, un adjuvant de premier ordre qui permet de faire connaître, en aval, le mode linguistique opératoire de la traduction. « Quelles sont les données socioculturelles statutaires du traducteur susceptibles d'être un relais pour la compréhension linguistique théorique de la traduction ? » telle est la question angulaire à l'origine de la présente étude pour laquelle nous analyserons, dans un ordre chronologique, les trois axes que nous intitulons ainsi : détermination du champ conceptuel de la traduction ; le traducteur-esthète aux prises avec les « laideurs » de la traduction; le traducteur, acteur privilégié des brassages culturels à travers l'interpénétration des langues en rapport de traduction.

1- DETERMINATION DU CHAMP CONCEPTUEL DE LA TRADUCTION

Dans une approche conceptuelle du terme « traduction » Jäger, cité par Jörn Albrecht, parle entre autres d'équivalence entre deux textes en avançant ceci :

Übersetzen ist ein Textverarbeitungs- und Textverbalisierungsprozess, der von einem ausgangssprachlichen Text zu einem möglichst äquivalenten zielsprachlichen Text hinüberführt und das inhaltliche und stilistische Verständnis der Textvorlage voraussetzt. Übersetzen ist demnach ein in sich gegliederter Vorgang, der zwei Hauptphasen umfasst, eine Verstehensphase, in der der Übersetzer den ausgangssprachlichen Text auf eine Sinn- und Stilintention hin analysiert, und eine sprachliche Rekonstruktionsphase, in der der Übersetzer den inhaltlichen und stilistisch analysierten ausgangssprachlichen Text unter optimaler Berücksichtigung kommunikativer Äquivalenzgesichtspunkte reproduziert⁴⁶.

Cette citation nous donne l'opportunité de délimiter le champ conceptuel de la traduction en permettant de dire ce qu'à notre avis, la traduction n'est pas, avant de proposer une définition plus idoine à notre sens pour énoncer les traits caractéristiques de cette entreprise.

⁴³ Langue Vivante 1, ici langue-source, langue à traduire.

⁴⁴ Langue Vivante 2, ici langue-cible, langue traduisante.

⁴⁵ Linguistique contrastive ou linguistique confrontative.

⁴⁶ Jäger, cité par Jörn Albrecht, *Übersetzung und Linguistik*, Reihe Grundlagen der Übersetzungsforschung, Gunter Narr Verlag, Tübingen, 2005, S. 24.

D'emblée, la notion d'équivalence avancée par Jäger nous semble impropre à qualifier l'activité humaine traduisante, dans l'exacte mesure où, compris sous cet angle, la traduction s'inscrit dans un registre formel qu'elle tient du vocabulaire des mathématiques⁴⁷, lequel laisse entendre une simple trans-position formelle de la langue-source à la langue-cible, comme c'est d'ailleurs le cas pour le terme allemand « über-setzen » que nous décrivons ! En réalité, la traduction est un processus de restitution sémantique bien plus complexe. De notre point de vue, il faut stigmatiser cette entreprise lorsque celle-ci est prétendument appréhendée comme une réalité mathématico-humanoïde et tenir compte de l'essence humaine de cette activité qui, facilitant la communication, constitue un régulateur de la vie en société. Pour tenir compte de la réalité binaire entre la langue-source et la langue-cible⁴⁸ ainsi que de la mise en perspective cette dernière, nous déterminerons la traduction comme une ré-expression de sens dans une activité interlinguistique instaurant une ambivalence selon laquelle le dire-autrement n'est jamais sans la parole authentifiante à laquelle le traducteur aspire sans qu'il ne l'atteigne jamais dans la dialectique de l'authentique à l'authentifiant qui s'opère en marge d'un invariant⁴⁹ : le traducteur veillera toujours à se faire comprendre en LV2, une exigence déontologique en traduction qui va au-delà de la recherche de fidélité.

Par nature, il faut le dire, le discours traducteur en L V 2 est pourvu d'une quantité d'informations qui, dans le meilleur des cas, connaît une déperdition négligeable par rapport au discours initial en L V 1. Autant dire que dans notre entendement, la meilleure des traductions souffrira toujours d'une « insuffisance congénitale ». A ce niveau, Jäger fait bien de parler de re-construction, terme qui, par sa préfixation en « re », se comporte de la même manière que « ré-expression ». Lorsque le traducteur ré-exprime le sens du mot après l'analyse et l'interprétation nécessaires dans l'antichambre de la traduction, il extériorise le résultat du travail de son langage intérieur en rendant sensible, à nouveau en LV2, le sens du signe linguistique du mot de LV1, selon des modalités différentes en termes de construction des

⁴⁷ Justin Abo KOUAME, *De l'origine de la traduction mot à mot : L'hypothèse du formalisme systémique des oppositions binaires au sein des théories linguistiques*, In : En-Quête, Revue scientifique de la faculté des lettres et sciences humaines / Université de Cocody-Abidjan, n° 12, Editions universitaires de Côte d'Ivoire (EDUCI), Abidjan, 2004, PP 117-143.

⁴⁸ Nous préférons ces dénominations aux expressions „langue de départ » et « langue d'arrivée » qui relèvent des mathématiques.

⁴⁹ Notre compréhension de la traduction est, en termes d'exigence de cet invariant, en synergie avec la pensée de Christoph Martin Wieland rapportée par Wolfram Wills : „So hat Christoph Martin Wieland, der sein ganzes Leben lang über Probleme des Übersetzens nachdachte, zwischen zwei Prinzipien, Treue und Verständlichkeit, unterschieden. Beide Prinzipien liegen oft im Widerstreit; deswegen muss sich der Übersetzer für eins von beiden entscheiden. Wieland war grundsätzlich für Verständlichkeit; allzu penible Worttreue führt s. E. unweigerlich zur Unverständlichkeit und damit – paradoxerweise –, zur Untreue“, In: Wolfram Wills, *Übersetzungsunterricht. Eine Einführung*, Reihe Narr Studienbücher, Gunter Narr Verlag, Tübingen, 1996, S. 178.

caractéristiques morphologiques et de mise en place de l'organisation syntaxique de ces signes. Le terme de « re-construction » nous sied, parce qu'il donne à voir un sens construit à nouveau mais autrement en LV2, avec le matériau linguistique de celle-ci, un faire autrement qui n'est point sans un écart minimal par rapport à l'original. J. W. von Goethe pense certainement comme nous, lorsqu'il parle de tendance à l'original : „*Übersetzer sind als geschäftigte Kuppler anzusehen, die uns eine halb verschleierte Schöne als höchst lebenswürdig anpreisen; sie erregen eine unwiderstehliche Neigung nach dem Original*⁵⁰.“ Cette tendance à l'original est également perceptible dans „*Verständnis / compréhension*“, terme employé par Jäger et qui nous semble fort à propos par rapport à la phase antétraductive de la traduction que constitue l'analyse, un des lieux⁵¹ du langage intérieur, là où s'exerce l'effort de compréhension pour rendre a posteriori le sens, l'interpréter, ce qui peut perturber les caractéristiques de l'original au point d'instaurer, dans le meilleur des cas, le hiatus de déperdition a minima entre LV1 et LV21 dont nous parlions.

La notion de traduction ainsi appréhendée, tentons d'examiner le statut du traducteur dans sa quête de ré-expression du sens.

2- LE TRADUCTEUR, UN ESTHÈTE AUX PRISES AVEC LES « LAIDEURS » DE LA TRADUCTION

Dans la mesure où le traducteur se doit de traduire dans les règles de l'art⁵², et qu'il le fait toujours selon une sensibilité individuelle et même personnelle⁵³, nous le considérons comme un esthète, un statut social qu'il revêt comme pourfendeur de laideurs traductifs.

⁵⁰ J. W. von Goethe, cité par Gerhard Hellwig, *Zitate und Sprichwörter von A-Z*, Bertelsmann lexikon-Verlag, Gütersloh, 1974, S. 430.

⁵¹ Dans notre théorie de la question-réponse schématisée page 97 de notre ouvrage intitulé: *Weg und Irrweg. Voraussetzung der Übersetzung, theoretischer Verlauf, Mechanismen ihres fehlerhaften Ausdrucks am Beispiel vom Widersinn* », l'Harmattan, Paris, 2017, les lieux du langage intérieur que forge une série de question-réponses sont de trois sortes: les phases de l'analyse, de l'interprétation et de la prétraduction. Tout comme le résumé ou la rédaction ne peuvent s'inscrire en marge de l'apprentissage d'une certaine méthodologie – dite ici d'expression écrite – la traduction pédagogique (communément appelée thème ou version en classe de langue) ou la traduction dite professionnelle de documents administratifs, par exemple, exige de l'apprenant qu'il sache traduire selon une certaine méthodologie qui lui permette, dans un premier temps, de préparer par la lecture l'esprit à la compréhension du texte à traduire, de l'analyser en profondeur par la suite et, dans un troisième temps, d'interpréter le sens du mot de LV1, avant de sélectionner, dans la phase prétraductive, le mot convenable à ce sens en LV2.

⁵² Nous concevons ici l'art dans le sens aristotélicien de « techne / technique ».

⁵³ Le « personnel » (comme produit du reformatage de l'individu par la société) et « l'individuel » (ici caractéristique de ce qui est inné) s'agrègent dans le sujet-traduisant.

Or, comme c'est le cas dans tout art, le traducteur-esthète est contraint à l'observance du sacré. De ce point de vue, lorsque le traducteur-esthète s'engage sur le sentier de l'expression du « beau formel », il inscrit formellement son entreprise dans le cadre tout aussi sacré que formel que constitue la grammaire normative ou structurale. En ces lieux, la grammaire lui édicte des règles de désinence ou d'agencement harmonieux de mots dans la syntaxe⁵⁴, un ensemble prescriptif auquel il est obligé de se conformer sous peine de créer des laideurs formelles décriées comme telles. Sous cet angle tout aussi formel que prescriptif, l'idéal esthétique du traducteur consiste à éviter en permanence les laideurs relevant d'agrammaticalités morphosyntaxiques de toutes sortes qui sont autant d'écarts de langage défigurant la langue de Goethe (si nous sommes en allemand), la langue de Molière (si nous sommes en français), la langue d'Aristophane (si nous sommes en anglais), la langue de Cervantès (si nous sommes en espagnol).

En s'évertuant à exprimer du « beau formel » expurgé de toute laideur fautive, le traducteur-esthète a toute latitude de le faire de différentes manières en s'appuyant sur un spectre synonymique lui permettant stylistiquement de reformuler le discours, de dire la même chose de différentes manières pour éviter la laide redondance. A cet effet, on peut le dire, le traducteur-esthète jouit d'une certaine liberté, car le choix du mot relevant de la reformulation synonymique (pour tenir compte de l'éviction de la laideur du fait de la redondance) est nécessaire à l'expression esthétique tout en n'étant point édicté mais laissé au libre arbitrage du traducteur qui élit le mot-qui-convient dans un panel de mots synonymes ou coréférencés avec, par exemple, des anaphoriques⁵⁵ et des cataphoriques⁵⁶.

Dans le même registre, les choix stylistiques comme celles de la métaphore ou diverses allitérations pour rendre le beau ne sont pas en marge de la liberté du traducteur.

Ainsi, de même que le musicien compose lui-même sa partition et que l'artiste plasticien choisit lui-même ses couleurs pour exprimer sa pensée, le traducteur-esthète choisit, sélectionne

⁵⁴ En grammaire, généralement, la syntaxe est appréhendée comme une mise en ordre des mots à l'effet de construire une phrase correcte. Telle est la pensée d'Angelika Linke et de Markus Nussbaumer et. al.: „Üblicherweise wird in der Grammatik darunter die Lehre von der Anordnung der Wörter zu Sätzen verstanden...“, Studienbuch Linguistik, Reihe Germanische Linguistik (RGL), 5. erweiterte Auflage, Niemeyer, Tübingen, 2004, S. 56.

⁵⁵ L'anaphorique a un antécédent qu'il remplace. R. Galisson et D. Coste (Cf. Dictionnaire de didactique des langues, hachette, Paris, P. 27), parlent, en linguistique, de « *tout terme qui se réfère à une réalité nommée précédemment dans le contexte. Les pronoms, les adjectifs démonstratifs (ce, cette...), les substituts peuvent être employés comme des anaphoriques.* ». Il ne faut pas confondre l'anaphorique avec l'anaphore dit rhétorique qui est d'essence répétitive : C'est une « *figure microstructurale, une variété commune de répétition, selon laquelle on reprend la même expression en tête de différents membres de phrase* », (Cf. Jean Mazaleyra ; Georges Molinié, Vocabulaire de la stylistique, Puf, Paris, 1989, P. 17).

⁵⁶ A l'écrit, moins fréquemment usités que les anaphores, les cataphores précèdent, dans le flux du discours, le mot qu'ils remplacent. Ils sont d'usage plus fréquent à l'oral.

le type de style ou le mot synonymique pour « peindre » les harmonies sémantiques interlinguales, étant entendu que ses choix esthétiques ne peuvent s'opérer qu'en fonction de ses compétences⁵⁷ à traduire une langue étrangère donnée.

L'angle sémantique de la traduction n'est pas non plus dénudé de contraintes dans l'observance du sacré, du fait que le texte de la langue-source constitue en soi une donnée, une référence intangible du point de vue du sens des mots que l'on ne peut transgresser dans la langue-cible sans subir les rigueurs de la sanction du correcteur, de l'enseignant si nous sommes en classe de langues. Dans ce domaine, les laideurs fautives relèvent de fautes de sens connues sous les vocables de « faux sens, contresens, non-sens⁵⁸... ». Sur ce sentier d'écueils sémantiques, le traducteur-esthète est également nanti d'un idéal esthétique quand il trace les contours du champ sémantique de la traduction.

Le sacré-sémantique a ici pour nom « la fidélité au sens du mot », véritable épée de Damoclès dans l'entreprise de traduction, un idéal à atteindre, plutôt qu'un fait, une réalité.

Dans la mesure où la fidélité au sens du mot se présente comme une quête, on peut comprendre que l'infidélité s'inscrive potentiellement dans les gênes de la traduction, la traduction parfaite, irréprochable à tous points de vue étant un leurre, ce qui constitue un déterminisme qui inscrit l'acte de traduction, dans les conditions les meilleures, non pas dans la vérité, mais au plus près de la réalité.

Nous disions que l'infidélité était consubstantielle à la traduction parce que, dans son entreprise, dans les avant-champs analytique, interprétatif et prétraductif de la traduction, souvent sans en avoir pleine conscience, le traducteur-esthète assume son individualité face à d'autres individualités potentielles traduisantes en conférant à sa traduction une certaine perfectibilité liée à l'humanité insondable de l'individu pensant selon le mode opératoire des questions-réponses que nous évoquions, et dont le siège est le langage intérieur.

C'est précisément en ces lieux de questionnement régentés par la raison que la quête du sens du mot de LV1 connaît des turbulences, le langage intérieur assiégé étant alors mis à rude épreuve. Là, dans ce bouillon ou tourbillon de questions-réponses, le rationnel interpelle le

⁵⁷ De même que Saussure distingue langue et parole, Chomsky différencie compétence et performance, la première relevant de la capacité du locuteur à générer et à comprendre un grand nombre de phrases à volonté. Cette idée est relayée par Klaus Brinker, lorsqu'il affirme ceci : « *die generative Transformationsgrammatik definiert ihren Gegenstand, die Sprachkompetenz, als die Fähigkeit des kompetenten Sprechers einer Sprache, eine beliebig große Anzahl von Sätzen zu bilden und zu verstehen, und nimmt dabei selbst die Form eines Regelssystems an, das die (unendliche) Menge von Sätzen einer Sprache „generieren“ soll.* (Cf. Klaus Brinker, *Linguistische Textanalyse. Eine Einführung in Grundbegriffe und Methoden*, 5. durchgesehene ergänzte Auflage, Erich Schmidt Verlag, Berlin, 2001, S. 13).

⁵⁸ Contrairement au faux-sens ou au contre-sens, le non-sens ou assémantisme est dépourvu de sens, d'où la gravité de la faute qui entre dans ce registre.

traducteur dans l'entièreté de son être qui est parfois, on le comprend, siège de doutes, de milles interrogations et bien souvent de turbulences perceptibles dans cette phase d'approche de la traduction. On comprend dès lors que nul ne puisse interpréter et traduire les données sémantiques du texte de départ comme tout autre, du fait de l'unicité des individualités qui font qu'aucune traduction ne ressemblera jamais à aucune autre, comme aucun objet d'art ne ressemblera jamais trait pour trait à aucun autre et qu'ainsi, tous ces possibles traductifs à dimension humaine ne seront qu'expression d'une réalité du même ordre, approches de la vérité, donc manifestation d'infidélités potentielles quel que soit la beauté ou la pertinence d'une traduction donnée.

On le voit bien, dans sa vocation d'esthétisation formelle et sémantique, le traducteur-esthète qui cherche à éviter les malfaçons de la traduction constitue un référent sociétal qui, dans l'absolu, éduque à la perception du « beau » en s'efforçant d'exprimer, sous contraintes multiformes, un « beau traductif », formel et sémantique. A l'évidence, dans son élan d'esthétisation dionysiaque, le traducteur-esthète doit se soumettre à la rigueur apollonienne en s'accommodant de l'éthos prescriptif et astreignant.

Pour tout dire, en plus de son statut d'esthète - pour lequel, en société, il éduque pour ainsi dire au beau- le traducteur est également un acteur privilégié des brassages culturels.

1- LE TRADUCTEUR, ACTEUR PRIVILEGIE DES BRASSAGES CULTURELS A TRAVERS L'INTERPENETRATION DES LANGUES EN RAPPORT DE TRADUCTION.

L'importance de la traduction est de servir de point d'encrage des cultures. Si l'on convient que la langue porte la culture, c'est que l'on admet également que la spécificité linguistique induit la spécificité culturelle. Or le cours du monde actuel est globalisant, en sorte que les langues doivent s'interpénétrer par la traduction pour que se brassent les cultures, non pas en perdant leur identité, mais en la faisant entrer dans des universaux culturels où celle-ci doit être acceptée pour autant qu'elle soit « digeste » à l'entendement humain. On convient dès lors qu'une langue traduite est une « culture exprimée », ouverte sur le monde à des milliers de lecteurs, avec des chances d'entrer dans ces universaux. Or, en posant l'acte de traduction, le traducteur veille à exprimer les réalités culturelles de la langue traduisante pour que la langue traduite y soit comprise, faute de quoi il y aurait une rupture de communication. Mary Snell-Hornby et Hans G. Hönl ont bien raison, lorsqu'ils pensent qu'en traduction, il ne s'agit pas

de « rendre » des « enveloppes de mots », mais des contenus de mot en tenant compte des marques culturelles spécifiques des concepts :

Qualifizierte Übersetzer und Dolmetscher übertragen nicht Worthülsen, sondern Inhalte und berücksichtigen - wo nötig - die kulturspezifischen Merkmale von Begriffen. Beispielsweise (vgl. Schmitt 1998) ist ein amerikanischer subcompact car nicht unbedingt ein Kleinwagen, sondern kann - aufgrund anderer Klassifikationskriterien – sowohl ein großer Luxuswagen sein (wie ein Bentley Continental oder Rolls Royce Corniche) als auch ein Kleinwagen (z. B. Ein Suzuki Swift⁵⁹).

Nous le disions, ces cultures qui passent les frontières des langues ont vocation à intégrer les universaux culturels, car chaque lecteur qui lit la traduction dans sa langue constitue un relai culturel par rapport à la culture de la langue traduite. Ainsi, à mesure qu'une langue donnée est traduite, l'on donne l'opportunité au lecteur de s'approprier une pratique culturelle, parfois sans s'en rendre compte. Cette pratique, au niveau individuel du lecteur, revêt des traits de contingence culturelle avant de porter des traits de la spécificité ou de l'identité culturelle lorsque le peuple tout entier s'en approprie. De même qu'un néologisme se lexicalise par l'usage ou la pratique linguistique, de même la culture à laquelle l'auteur est sensibilisé devient d'abord trait culturel accessoire avant de devenir, par sa pratique, un trait spécifique dans la vision du monde de tout un peuple lorsque qu'elle intègre, par affinité, les mœurs de celui-ci. Si la traduction ouvre sur des cultures exogènes en mettant en adéquation, par nécessité de communication⁶⁰, culture endogène et culture exogène, on perçoit alors clairement l'importance du statut du traducteur, « brasseur culturel » de premier ordre qui, restituant la parole aux cultures dans la dynamique de la traduction, réalise à sa manière le dialogue culturel nécessaire à la vie en société pour conduire la marche du monde. Constructeur privilégié de ponts linguistiques, le traducteur est dépositaire de la-connaissance-qui-traduit, et il connaît nécessairement la langue à traduire et la langue traduisante, en sorte qu'il devient le levier qui actionne le dialogue, l'interpénétration des cultures et des civilisations à travers l'acte de traduction qu'il pose. Par lui, des ponts sont ainsi jetés entre les peuples et la communication instaurée ou restaurée. Dans ces circonstances, il nous faut convenir que le polyglotte, celui-là même qui a la possibilité de traduire en plusieurs langues, est un aristocrate de la culture :

⁵⁹ Mary Snell-Hornby, Hans G. Hönl et al. (Hrsg.), Handbuch Translation, zweite, verbesserte Auflage, Stauffenburg Verlag, Tübingen, 2015, S. 3.

⁶⁰ Pour être compris dans la langue d'arrivée, le sens du mot interprété en LV1 doit être ré-exprimé en adéquation avec la culture qui le reçoit pour ne pas être rejeté par celle-ci : c'est ainsi que la communication « passe » et « porte ».

dépositaire privilégié de plusieurs cultures, il « parle » à sa langue maternelle et à des langues étrangères autant que celles-ci lui « parlent » au mieux des intérêts des peuples et de leur vie en société. Point n'est besoin d'être germaniste, de parler l'allemand pour connaître l'Allemagne dans la mesure où le francophone par exemple peut connaître l'Allemagne à travers une traduction de l'allemand au français. Le traducteur fait donc reculer notablement les frontières de l'ignorance au même titre que les sciences conventionnelles dites exactes. L'interpénétration culturelle précédemment évoquée favorise à son tour la tolérance mutuelle entre les individus et les peuples étrangers les uns des autres, avec en prime des bénéfices socio-politiques indéniables. Cette fonction interculturelle éminemment heuristique donne à la traduction ses lettres de noblesse et assure au traducteur-aristocrate, une place de choix dans la société. C'est pourquoi, lorsqu'un écart de langage est à l'œuvre dans l'énoncé traducteur et que celui-ci, disgracieux, non esthétique, met des cultures dos à dos, ne permet pas aux peuples et aux individus de s'embrasser, de communiquer, d'échanger, le traducteur est alors voué aux gémonies. Sa responsabilité est donc grande dans l'acte qu'il pose, et il faut donc qu'il assume son statut en traduisant convenablement. Pour le faire, il est nécessaire, nous semble-t-il, qu'il soit dépositaire d'une macroculture et d'une micro culture⁶¹ constitutives de la culture générale. Nous entendons par macroculture des connaissances générales à large spectre, des connaissances encyclopédiques à vocation interdisciplinaires. Par micro culture, nous entendons des connaissances spécifiques exclusivement liées à la discipline académique de l'apprenant ou à sa langue maternelle. Macro et micro cultures sont en synergie et quantitativement et qualitativement à l'œuvre dans la genèse de l'acte de traduction. Avec Platon, nous dirions « *que nul n'entre ici s'il n'est géomètre* ⁶²», pour parler de ce prérequis culturel binominal nécessaire au traducteur.

Autrement dit, l'acte de traduction suppose, entre autres, une disposition intellectuelle telle qu'il n'est pas donné au premier venu de le poser dans des conditions d'efficacité optimale. Mais lorsque le traducteur est « géomètre », c'est-à-dire lorsqu'il est dépositaire authentique de macro et de micro cultures telles que nous les avons définies, les conditions d'une analyse opérantes de données linguistiques et extralinguistiques sont alors réunies pour qu'au terme d'une synthèse féconde et d'une interprétation convenable, le traducteur choisisse, non pas le mot traduisant dit abusivement juste, prétendument véridique et intangible, mais le mot qui convient au contexte et à la situation. C'est en interrogeant sa culture générale que le traducteur

⁶¹ C'est en ces termes que nous avons développé notre concept de « culture générale » dans notre ouvrage, cf. Justin Abo Kouamé, id.

⁶² Selon la tradition, cette inscription était gravée sur le fronton de l'académie fondée par Platon à Athènes.

hésite, se pose parfois mille et une questions quant au choix du mot qui convient tout comme la pertinence de la grammaticalité relative à la syntaxe, par exemple, n'est jamais sans le questionnement permanent de cette culture. A ce propos, nous sommes d'avis que la quantité de langage intérieur mis en œuvre à cette occasion est inversement proportionnelle à la quantité d'informations disponibles dans la culture ou les connaissances du traducteur. En effet, plus les connaissances sont étoffées, moins le traducteur a recours à son langage intérieur, moins il réfléchit sur la pertinence du sens du mot à choisir. Il va sans dire que toute carence macro ou micro culturelle est à ce niveau le corollaire d'une analyse approximative, en tous cas sans appui heuristique, une analyse mal outillée et déambulant dans les territoires sémantiques et formels alors que le temps qui nous est imparti pour la traduction, s'écoule, fugace, inexorable.

Mais l'homme n'est pas que raison. Il est aussi sentiment, et celui-ci lui permet parfois de ne pas avoir recours notamment à l'analyse, donc de ne pas connaître les turbulences du langage intérieur, de l'effort de compréhension. Le traducteur pourra ainsi, sans médiation de l'analyse, capter par intuition le sens du mot qui convient, dans la mesure où il dispose de ce qu'on appelle communément « le sentiment de la langue / Sprachgefühl ». Comme, du reste, le traducteur doit être dépositaire de la macroculture des connaissances générales et de la micro culture des connaissances spécifiques, il importe que ses connaissances livresques théoriques soient confrontées à la réalité de la pratique langagière en sorte que le traducteur satisfasse au besoin de la clause ambulatoire linguistique par le séjour dit linguistique. C'est ainsi que celui-ci, en quête de micro ou de macroculture, devient citoyen du monde et que ses séjours linguistiques pourront alors lui permettre de s'enquérir de la subtilité d'une langue donnée ou de telle autre par rapport aux traits culturels de tel peuple ou de tel autre, de telle communauté linguistique ou de telle autre. C'est à cette condition, nous semble-t-il, qu'il aura « le sentiment de la langue » et qu'il pourra pour ainsi dire « sentir » le sens des mots, le pressentir même dans la mesure où les séjours lui auront permis de se familiariser avec des sons, des idiomes etc... Le mot qui convient pourra alors germer immédiatement, dans la quiétude du sentiment et selon des réflexes opérationnels, c'est à dire en dehors des turbulences qui caractérisent, entre autres, le double mouvement de l'esprit en termes d'analyse et de synthèse, facultés dont le siège est la raison.

Conclusion

Nous étions soucieux de comprendre et de faire comprendre les fondements linguistiques théoriques de la traduction, ce pour lequel nous posons la question angulaire suivante : Quelles sont les données socioculturelles statutaires du traducteur susceptibles d'être un relais pour la compréhension linguistique théorique de la traduction ? A cette question, nous rattachons le postulat selon lequel la traduction est à l'image de son « géniteur », le traducteur. Les différentes analyses montrent, à cet égard, qu'en revêtant les statuts socioculturels d'esthète et de « brasseur culturel » le traducteur inscrit, dans l'acte de traduction qu'il pose, plusieurs paramètres linguistiques théoriques permettant de comprendre cet acte.

En effet, de même que le traducteur est esthète, de même l'acte de traduction est esthétique en ce qu'il est censé éviter toutes sortes de laideurs formelles et sémantiques sur le sentier de la ré-expression du sens. Comme les agrammaticalités (d'essence formelle) et les fautes de sens (faux amis⁶³, faux sens, contresens, non-sens) peuvent alimenter le substrat de la traduction fautive, le traducteur-esthète permanentement soucieux de sauvegarder les intégrités formelle (de la langue d'arrivée) et sémantique (de la langue de départ) a l'impérieux devoir de se démarquer de l'ivraie.

Par ailleurs, lorsqu'esthète, le traducteur peint les harmonies sémantiques entre deux langues données, il endosse un autre statut, celui de « brasseur culturel » en ouvrant des portes d'entrées culturelles pour que le natif et l'étranger se comprennent. Ainsi, il coule de source que nul ne peut traduire aisément, s'il n'est également dépositaire de la culture de l'autre par le biais de la langue dite étrangère qu'il aura apprise et qui porte justement la culture de cet autre, culture qu'il porte en lui-même par procuration.

Tout compte fait, la traduction est à l'image du traducteur: esthétique (comme le traducteur-esthète) ; nécessiteuse de la prise en compte de paramètres culturels au-delà des frontières linguistiques (tout comme le traducteur, « brasseur culturel », enjambe les ponts culturels construits par ses soins pour que la compréhension soit de fait, en langue-cible.

⁶³ A en croire Jörn Albrecht, ce terme est probablement du fait de Maxime Koessler et Jules Derocquigny : « *Der Terminus faux amis wurde vermutlich von Maxime Koessler und Jules Derocquigny geprägt. 1928 veröffentlichten sie ein Buch mit dem Titel Les faux amis ou les trahisons du vocabulaire anglais* », cf. . Maxime Koessler; Jules Derocquigny, *Übersetzung und Linguistik, Reihe Grundlagen der Übersetzungsforschung*, Verlag Gunter Narr, Tübingen, 2005, S. 133.

En termes d'intérêt scientifique, ce travail suggère (ou confirme, le cas échéant) la nécessité d'envisager l'apprentissage des langues dans une optique pluridisciplinaire dans les facultés ou UFR, d'autant que cela correspond aux exigences du système LMD. Un étudiant bien formé à ce niveau et qui est, par exemple, un plurilingue relevant des entités académiques ci-avant énoncées, est un acteur de développement dans l'intérêt bien compris de nos nations. A ce titre, les départements d'allemand des universités publiques d'Abidjan et de Bouaké⁶⁴ en Côte d'Ivoire, parfois abusivement dénommés « Département d'Etudes Germaniques » dans l'état actuel de leur configuration, gagneraient amplement à intégrer à leurs parcours, l'apprentissage effectif des langues germaniques telles que le danois, le suédois, le norvégien, l'Islandais ...

Par ailleurs, pour la survie de nos nations, il est impérieux que les intellectuels et les gouvernants fassent en sorte que les langues africaines, foncièrement orales depuis la nuit des temps, sortent enfin de la caverne platonicienne pour percevoir la lumière de l'écriture, connaissent le bonheur de la pratique internationale, notamment par des traductions tous azimuts. C'est ainsi qu'elles porteront nos cultures pour les disséminer à travers le monde en jouant leur partition dans la mondialisation. C'est sous cet angle également que, par exemple, la langue anoh⁶⁵ et sa culture seront exprimées corps et âme, pour ainsi dire, de manière à être connues jusqu'au fin fond de la Casamance ou chez les Bamanankan en pays Mandingue en favorisant l'intégration africaine dont parlent tant les hommes politiques. Cela est de l'ordre du possible pour autant que, la volonté politique aidant, des supports alphabétiques soient conçus au bénéfice de langues unitaires qui, bien qu'orales comme toutes les autres, ont des règles de fonctionnement internes parfaitement formalisables, par exemple en termes de grammaire normative ou structurale.

Dans tous les cas, la présente étude ouvre d'heureuses perspectives sur l'étude du multi ou plurilinguisme comme facteur « dopant » l'interculturalité pour le compte d'une globalisation où le rôle du traducteur comme « brasseur culturel » est indéniable dans l'acte de traduction qu'il pose en tant qu'« aristocrate » de la culture.

⁶⁴ Il s'agit des universités Félix Houphouët-Boigny d'Abidjan-Cocody et Alassane Ouattara de Bouaké en Côte d'Ivoire.

⁶⁵ Langue kwa parlée en Côte d'Ivoire.

Bibliographie

ABRECHT Jörn, Übersetzung und Linguistik, Reihe Grundlagen der Übersetzungsforschung, Gunter Narr Verlag, Tübingen, 2005.

BRINKER Klaus, Linguistische Textanalyse. Eine Einführung in Grundbegriffe und Methoden, 5. Durchgesehene ergänzte Auflage, Erich Schmidt Verlag, Berlin, 2001.

GALISSON R., COSTE D, Dictionnaire de didactique des langues, hachette, Paris, 1976

HELLWIG Gerhard, Zitate und Sprichwörter von A-Z, Bertelsmann lexikon-Verlag, Gütersloh, 1974.

HORNBY-Mary Snell, HÖNIG Hans G. et. al. (Hrsg.), Handbuch Translation, zweite, verbesserte Auflage, Stauffenburg Verlag, Tübingen, 2015.

KOESSLER Maxime; DEROCQUIGNY Jules, Übersetzung und Linguistik, Reihe Grundlagen der Übersetzungsforschung, Verlag Gunter Narr, Tübingen, 2005.

KOUAME Abo Justin, *De l'origine de la traduction mot à mot : L'hypothèse du formalisme systémique des oppositions binaires au sein des théories linguistiques*, In : En-Quête, Revue scientifique de la faculté des lettres et sciences humaines / Université de Cocody-Abidjan, n° 12, Editions universitaires de Côte d'Ivoire (EDUCI), Abidjan, 2004, PP 117-143.

KOUAME Abo Justin, Übersetzung : Weg und Irrweg. Voraussetzung der Übersetzung, theoretischer Verlauf, Mechanismen ihres fehlerhaften Ausdrucks am Beispiel vom Widersinn, l'Harmattan, Paris, 2017.

LINKE Angelika, NUSSBAUMER Markus et. al.: Studienbuch Linguistik, Reihe Germanische Linguistik (RGL), 5. erweiterte Auflage, Niemeyer, Tübingen, 2004.

MAZALEYRAT Jean; MOLINIE Georges, Vocabulaire de la stylistique, Puf, Paris, 1989.

WILSS Wolfram, Übersetzungsunterricht. Eine Einführung, Reihe Narr Studienbücher, Gunter Narr Verlag, Tübingen, 1996.

